This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

OPVSCVLE TRES-EXCELLENT, DE LA VRAYE PHILOSOPHIE naturelle des Metaulx, traictant de l'augmentation & perfection d'iceux, Auec aduertissement d'euiter les folles despences qui se font ordinairement par faute de vraye science:

PAR

Maistre D. ZACAIRE, Gentilhomme & Philosophe Guiennois.

Auec le traicté de venerable Docteur Allemant Messire Bernard Conte de la Marche Treuisane sur le mesme subiect.

A LYON,
PAR BENOIST RIGAVD.

1574.

REAL COLEGIO DE S.TA CARLOS

Huictain declarant le vray nom de la ſcience.

Ceux q̃ en Chaldée ont eſté biẽ apris
M'ont appellé (ô lecteur) la lumiere
D'augmẽtation, & entre les diuins
Ouurages m'ot touſiours renõmée,
Faulſemẽt dõc le cõmun populaire
M'a d'Alchimie cy deuãt dõné nõ,
Veu q̃ ie faitz des metaulx la lumiere
Par tout reluire & augmẽter leur nõ.

Enigme enuoyé par l'Autheur à ſes amys.

TROIS demy tours ont porté ma grandeur,
Trois demy tours ont ſẽty ma faueur
Trois demy tours ma grandeur font renaiſtre
Trois demy tours ma faueur font cognoiſtre. Vous ſouuiendra.
Ceux qui ceſte deuiſe cognoiſtront
Pour aſſeuré mõ vray nom cognoiſtront.

Patient ua à biens.

AV LECTEVR DE-BONNAIRE.

COmbien que tous ceulx qui ont eſcript en ceſte diuine ſcience, luſtement & à bon droict appellée Philoſophie naturelle, ayent expreſſemẽt defendu la profanation & euulguement d'icelle, ſi eſt ce (amy Lecteur) que ayant leu & releu par diuerſes & continuelles fois les liures des philoſophes naturelz, & penſé ordinairement a l'interpretation des contradictiõs, figures, comparaiſon, equiuocques, & diuers enygmes, qui apparoiſſent en nombre infiny en leurs liures, ie n'ay uoulu celer & cacher la reſolutiõ qu'en ay peu faire, apres auoir longuement trauaillé aux ſophiſtications, & mauldictes receptes, ou (pour parler plus proprement) deceptes, eſquelles i'ay eſté par ung temps plus enuelopé & enfermé que oncques Dedalus ne fuſt en ſon Laberynthe,

berynthe, mais en fin par continuelle lecteure des bons aucteurs, & approuuez en la science, i'ay dict auec Geber en ſa Summe. Retournant en nous meſmes, & conſiderãt la uraye uoye, & façon dont nature uſe ſoubz terre a la procreation des metaulx, auons cogneu la uraye & perfaicte matiere, laquelle nature nous a preparé pour les parfaire ſur terre, ainſi que l'experience (graces au ſeigneur Dieu, qui m'a faict tãt de faueur & grace par ſon chier filz & noſtre redempteur Ieſus Chriſt) m'a puis apres certifié, comme ie diray plus amplemẽt en la premiere partie de mon preſent opuſcule, ou ie declaireray la façon par laquelle ie ſuis paruenu a la uraye cognoiſſance de ceſte diuine œuure. Car en la ſeconde ie monſtreray de quelz aucteurs i'ay uſé en mon eſtude redigeant leurs authoritez en bon ordre, & uraye methode, a fin de mieulx cognoiſtre la proprieté & explicatiõ des termes de la ſcience. Et en la tierce & derniere

partie ie declaireray la practique, de telle ſorte, qu'elle ſera cachée aux ignorans, & monſtrée comme au doigt aux vrays enfans de la ſcience, pour leſquelz ie me ſuis grandemẽt painé a mettre & rediger le tout au meilleur ordre qui m'a eſté poſsible, ne voulant point imiter en cela pluſieurs qui nous ont precedez, leſquelz ont eſté tãt enuieux du bien publicque, & amateurs de la particularité, qu'ils n'ont voulu declairer leur matiere, que ſoubz diuerſes & variables allegories, non pas ſeulement monſtrer leurs liures, comme i'en ay cogneu ung de mon temps qui tenoit tant chiers & cachez des papiers qu'il auoit recouuertz d'un gentilhomme Venitiẽ, que luy meſmes ne les oſoit regarder a demy, ſe faiſant a croire que noſtre grand oeuure debuoit ung iour ſortir de la, ſans ſoy tourmenter d'auãtage que la garder bien dedans ung couffre bien ferrẽé. Mais telle maniere de gens doiuent ſcauoir que ceſte œuure tant diuine ne nous eſt

point

point dõnee par cas fortuit, ainſi que diſent les philoſophes, quant ilz reprennent ceulx qui trauaillent a credit, comme ſont preſque tous les operateurs du iour d'huy. Deſquelz ie ne doubte point que ie ne ſoye aigrement reprins & taxé, pour auoir publié mon preſent opuſcule, diſans, que ie fais une grãde folie, de publier ainſi mon œuure, meſmes en langaige uulgaire, attendu qu'il ny a ſcié ce qui ſoit au iourd'huy tant haye du commun populaire, que cecte cy. Mais pour leur reſpondre, le ueulx premieremẽt qu'ilz ſcachent, s'ilz ne l'ont encores cogneu, que ceſte diuine philoſophie n'eſt point en la puiſſance des hommes, moins peult eſtre cogneuë par leurs liures, ſi noſtre bon Dieu ne l'inſpire en noz cueurs par ſon ſainct eſprit, ou par l'organe de quelque homme uiuant, comme ie prouueray biẽ amplemẽt en la ſeconde partie de ceſtuy mien opuſcule. Tant s'en fault donc que ie la publie par ce petit traicté. Et quant à ce que ie l'ay miſe en

lãgaige uulgaire, qu'ilz ſçachẽt, que ie n'ay riens faict en cecy de nouueau, mais pluſtoſt imite noz aucteurs anciẽs, leſquelz ont tous eſcript en leurs langues, comme Hamech philoſophe Hebrieu en langaige Hebraicque, Thebit, Haly, philoſophes Chaldées en leurs langue Chaldée, Homerus, Democritus, Theophraſtus & tant d'autres philoſophes Grecqz en leur langue Grecque. Abobaly, Geber Auicenne, philoſophes Arabes, en leur langage Arabicque. Morienus, Raymondus Lullius, & pluſieurs aultres philoſophes Latins en langue Latine, à fin que leurs ſucceſſeurs cogneuſſent ceſte diuine ſcience auoir eſté baillée aux gens de leurs natiõs. Si donc i'ay imité tous ces aucteurs & pluſieurs aultres en leurs eſcriptz, il n'eſt pas de merueilles ſi ie les enſuis en leur façon d'eſcripture, afin meſmement que ceulx qui ſont auiourd'huy uiuãs, & qui nous ſuyurõt apres cognoiſſent, q̃ noſtre benoiſt Dieu a uoulu par ſa ſaĩcte & di

uine

uine miſericorde gratifier en cela noſtre bõ pays de Guienne, comme il a faict d'autres foiz es aultres nations, du temps meſmement que le tout eſtoit troublé en icelle par la mutinerie & reuoltement des Bourdelois, qui auoyent tué leur lieutenant de Roy, enſemble pour la grande peſte qui ſuyuoit biẽ toſt apres cela. Et quant ad ce qu'ilz diſent que noſtre ſcience eſt haye du cõmun populaire, ce n'eſt pas elle: car la uerité, eſtãt premiere mẽt cogneuë, a eſté touſiours aymée, ains ce ſont les trõperies & fauſſes ſophiſtications, cõme ie declareray plus amplemẽt en la premiere partie. Mais diront ilz, puis que ie ne exprime bien clairement toutes les choſes requiſes a la cõpoſition de noſtre diuine œuure, a fin que tous ceulx qui uerront mõ preſent opuſcule puiſſent trauailler aſſeuremẽt, quel prouſit en rapporterõt les liſãs: ie diz, grãd & double prouſit. Premieremẽt q eſt auiourd'huy l'hõme, qui ſçauroit exprimer ny declairer le grãd biẽ qu'õ deſpẽd or

dinairemẽt en la Frãce à la pourſuite de ces mauldicte ſophiſtications, deſquelles ſi c'eſt le bõ pl iſir de Dieu qu'ilz en ſoyent reti-rés, mectant fin à tant de folles deſpẽces par la lecture de mon opuſcule, ne ſeroit ce pas en rapporter un grand prouffit? ſans cõpter le ſecõd, q̃ les bõs & fideles lecteurs en rapporterõt, en rẽgeãt leur eſtude ſelõ la vraye methode que i'en ay baillé en la ſecõde partie, & ſi Dieu leur faict tãt de grace qu'ilz en puiſſent faire telle reſolutiõ, que ie diray cy apres la tierce ne leur ſera pas inutile, pour auoir entrée & grãd acces a ceſte diuine practique, le dis diuine pource qu'elle eſt telle que l'entendement des hommes ne la peult comprendre de ſoy, & fuſſent ilz les plus grãds philoſophes que fuſſẽt oncques, cõme donne aſſez a entendre Geber, quant il taxe ceulx qui veullent trauailler en conſiderant ſeulement les cauſes naturelles, & la ſeule operation de nature. En cela (dit il) faillent les operateurs du iourd'huy pour

ce

ce qu'ils penſent enſuiure nature, laquelle noſtre art ne peult imiter du tout. C'eſſent donc deſormais tels & ſemblables calũniateurs leſquels ie ueux aduertir, qu'ils ne ſe paiment point a la lecture de mon preſent opuſcule, car ce n'eſt point pour eulx que ie l'ay compoſé, mais pour les enfans benignoles, dociles, & amateurs de noſtre ſcience, leſquels ie ſupplie treshumblement, que auant ſe prẽdre a trauailler, ils ayent reſolu en leurs entendemens toutes & chaſcunes operatiõs neceſſaires a la cõpoſitiõ de noſtre diuine œuure, & icelles adaptées tellement aux ſentences, contradictiõs, enigmes, equiuocques, que lon trouue aux liures des philoſophes, qu'ils ny appercoiuent plus aucunes contradictiõs, ny uarieté quelconque. Car c'eſt le uray moyen pour cognoiſtre la uerité & principallemẽt de ceſte diuine philoſophie, comme trop mieulx a eſcript Raſis, diſant celuy qui ſera pareſſeux à lire noz liures, ne ſera iamais prompt à

pre

preparer les matieres, car l'un des liures declaire l'autre, & ce que default en l'un, eſt adiouſté en l'autre, pource qu'il ne faut iamais attendre (& ce par iugement diuin) de trouuer tout l'accompliſſement de noſtre diuine œuure eſcrit & declairé par ordre, ainſi qu'à tresbien eſcript Ariſtote au Roy Alexandre reſpondãt à ſa priere. Il n'eſt pas licite (dit il) demãder choſe, que ne ſoit permiſe l'octroyer, comment dõc penſes tu que i'eſcriue au lõg en papier ce que les cueurs des hommes ne pourroyẽt porter, s'il eſtoit redigé par eſcript? Donnant aſſez à entendre par le refuz qu'il faiſoit au Roy ſon maiſtre, qu'il eſt defendu par l'ordonnance diuine de publier noſtre ſcience, en termes telz qu'ilz ſoyent entẽduz du cõmun. Parquoy i'adiure par la preſente tous ceulx, qui par le moyen de mon preſent opuſcule paruiendront a la uraye cognoiſſance de ceſte diuine œuure, qu'ilz la manient tellement, que les poures en ſoyent nourriz, les

op

oppreſſez releuez d'affaires, les ennuyez ſolaigez, pour l'amour de noſtre bon Dieu, qui leur aura communiqué un ſi grand bien duquel ie les prie encores un coup recongnoiſtre le tout, & cõme uenant de luy en uſer ſelon ſes ſainctz commandemens. Ce faiſant il ſera qu'ilz proſperont en leurs affaires, comme du contraire il permettra que le tout ſoit a leur cõfuſion. Ie te ſupplie donc, amy fidele, que en liſant noz liures tu ayes touſiours ce bon Dieu en ton entendement, pour ce que tout bien deſcend de luy, & ſans l'ayde duquel il ny a riens de parfaict en ce bas monde, tant s'en fault qu'on puiſſe paruenir à la cognoiſſãce de ce grãd & admirable bien, ſi ſon ſainct eſprit ne nous eſt baillé pour guide, comme de uray il le ſera, ſi l'auarice ne te maine, & que tu ſois uray zelateur de Ieſu Chriſt, auquel ſoit louenge glorieuſe aux ſiecles des ſiecles Ainſi ſoit il.

SEN

S'ENSVIT LA PRE-

MIERE PARTIE, EN LA-

quelle l'Auſteur declare la façon par ou il eſt paruenu à la uraye cognoiſſance de ceſte diuine œuure.

HERMES iuſtement appellé Triſmegiſte, qui eſt communemẽt interpreté, trois fois treſgrand, autheur & premier prophete des philoſophes naturelz, apres uoir veu par experience la certitude & verité de ceſte diuine philoſophie, à treſbien & à bõ droit laiſſé par eſcript, que, n'euſt eſté la crainte qu'il auoit du iugement vniuerſel,

ſel, que le ſouuerain Dieu doibt faire de toutes creatures raiſonnables és derniers iours de la conſummation du monde, il n'euſt iamais laiſſé riens par eſcript de ceſte diuine ſcience, tant il l'ha eſtimee, & à iuſte occaſion, grande & admirable opinion. En ceſte opinion ont eſté tous les autheurs principaux qui l'ont enſuiuy, qui eſt la cauſe qu'ils ont tous eſcript leurs liures de telle ſorte, comme dit Geber en ſa ſomme, qu'ilz concluyent touſiours a deux parties, à fin de faire faillir les ignorans, & declarer deſoubs ceſte varieté d'opinions leur intention principale aux enfans de la ſcience, leſquelz il conuient errer du commancement, à fin (diſent ilz) que l'ayant acquiſe auec grande peine & trauail de corps & d'entendement, ilz la tiẽnent plus chere, & plus ſecrete. Ce que de vray eſt vne grande occaſion

caſion pour ne la publier point pour ce qu'il y fault vne peine iudicible a l'acquerir, ſans compter les frais & deſpences, qui ſont fort grandes, auant pouuoir paruenir à la parfaicte cognoiſſance de ceſte diuine œuure, ie parle de ceux qui n'ont autre maiſtre que les liures, attendans l'inſpiration de noſtre bon Dieu, comme i'ay eſté l'eſpace de dix ans.

CAR premierement pour compter le vray ordre du temps, & la façon comment ie y ſuis paruenu, eſtãt eagé de vingt ans, ou enuiron, apres auoir eſté inſtruict par la ſollicitude & diligence de mes parens, aux principes de Grammaire en noſtre maiſon, ie fuz enuoyé par iceux à Bordeaux, pour oyr les artz au college, pour ce qu'il y auoit ordinairement des maiſtres fort ſçauants, ou ie fuz trois ans eſtudiant preſque touſiours en la

en la philoſophie, en laquelle ie profitay tellement par la grace de Dieu, & ſollicitude d'vn mié maiſtre particulier q̃ mes parens m'auoyẽt baillé, qu'il ſembla bien a tous mes amis & parens (pour ce que pendant ce tẽps i'auoye perdu pere & mere, qui me delaiſſerent tout ſeul) que ie fuſſe enuoyé à Thouloufe, ſoubz la charge de mon dict maiſtre, pour eſtudier és loix, mais ie ne partis pas de Bourdeaux que ie ne priſe accointance à d'autres eſcoliers, qui auoyent diuers liures de receptes amaſſees de pluſieurs, leſquels me furẽt familiers, pour ce que mon maiſtre s'entremettoit d'y trauailler, ie ne faz pas ſi pareſſeuz que ie laiſſaſſe vne ſeule fueille à doubler de tous les liures que ie pouuoye recouurer, de ſorte que auant aller à Thouloufe, i'en auoys vn liure bien grant, & gros de l'eſpeſ-

ſeur de trois doigts, ou i'auoys eſcrit plus de proiections, vn poix ſur dix, vn autre ſur vingt, ſur trente, auec force tiercelez, et mediõs pour le rouge, l'vn à dixhuict caratz, l'autre à vingt, l'autre à lor d'eſcu, l'autre a lor de ducat, dautres pour en faire de plus haute couleur que iamais en fuſt, les vns deuoyent ſouſtenir les fontes, les autres la touche, les autres tous iugemens, & d'autres infinies ſortes, de meſmes pour le blanc, ſi biẽ que l'vn deuoit venir à dix deniers, l'autre à onze l'autre à argent de Teſton, l'autre blanc de feu, l'autre à la touche, de ſorte qu'il me ſembloit que ſi i'auois vne fois le moyen de practiquer la moindre deſdictes receptes, ie ſerois le plus heureux homme du mõde. Et principalement des tainctures que i'auois recouuertes, les vnes portoyent le tiltre d'eſtre l'œuure de la Roy

la Royne de Nauarre, les autres du feu Cardinal de Lorraine, les autres du Cardinal de Tournon, & d'autres infiniz noms, à fin (comme ie cognens depuis) qu'õ y adiouſtaſt plus de foy, comme de vray ie faiſois pour lors, car incontinent que ie feuz à Tholouſe ie me prins à dreſſer des petits fours, eſtant aduoué du tout de mon maiſtre, puis des petitz ie deuins aux grands, ſi bien que i'en auoye vne chambre toute entournee, les vns pour diſtiller, d'autres pour ſublimer, d'autres pour calciner, d'autres pour faire diſſouldre dans le baing Marie, d'autres pour fondre, de ſorte que pour mon entrée ie deſpendis en vn an deux cens eſcuz, qu'on nous auoit baillez pour nous entretenir deux ans aux eſtudes, tant à dreſſer des fours, que à achepter du charbon, diuerſes & infi

nies drogues, diuers vaiſſeaux de voi re, deſquelz i'en acheptois pour ſix eſcuz à la fois ſans compter deux on ces d'or qui ſe perdoyét à practiquer l'vne des receptes, deux ou trois marcs d'argent à l'autre, ou bien ſi par foys s'en recouuroit, qu'eſtoit bien peu, il eſtoit aigre & noircy tel lement de force de meſlanges, que les dictes receptes commandoyent y mettre, qu'il eſtoit preſque du tout in utile, ſi bien que a la fin de l'annee mes deux cens eſcuz s'en allerent en fumee, & mon maiſtre mourut d'vne fieure continue, qui luy print l'eſté, de force de ſouffler & de boire chault, pource qu'il ne partoit gueres de la chambre, pour la grande enuye qu'il auoit de faire quelque choſe de bon, ou il ne faiſoit gueres moins de chault que dedans l'Arcenal de Veniſe en la fonte des artille-

ries,

ries, la mort duquel me fuſt grande-enuyeuſe, car mes prochains parens refuſoyent me bailler argent plus que ne m'en failloit pour m'entretenir aux eſtudes, & moy ne deſirois autre choſe que d'auoir le moyen pour cõtinuer, ce que me cõtraignist aller vers ma maiſon, pour ſortir de la charge de mes curateurs, à fin d'auoir le maniement de tous mes biẽs paternelz, leſquels i'arrentis pour trois ans à quatre cens eſcuz, pour auoir le moyen de mettre ſus vne recepte entre autres, que vn Italien m'auoit baillé à Tholouſe, & aſſeuré en auoir veu l'experience (lequel ie retins auec moy pour voir la fin de ſa recepte, pour laquelle practiquer, il me fallut achepter deux onces d'or, & vn marc d'argent, leſquels eſtans fonduz enſemble nous feiſmes diſſouldre auec eaue forte, puis les cal-

cinaſmes par euaporation, nous eſſayãt à les diſſouldre auec d'autres diuerſes eaues par diuerſes diſtillatiõs, par tant de foys que deux mois paſſerent auant que noſtre pouldre feuſt preſte, pour en faire reproiection, de laquelle nous vſames cõme mandoit ladicte recepte, mais ce fuſt en vain, car tout l'augmẽt que i'en receuz, ce fuſt a la façon de la liure diminauté, car de tout l'or & l'argent que i'y auois mis, n'en recouuris qu'vn demy marc, ſans compter les autres fraiz qui ne furent petitz, ſi bien, que mes quatre cens eſcuz reuindrent à deux cens & trente, deſquelz i'en baillis à mon Italien vingt pour aller trouuer l'autheur de ladicte recepte, qu'il diſoit eſtre à Milan, à fin de nous r'adreſſer. Par ainſi ie fuz à Thoulouſe tout l'hyuer, attendant ſon retour, mais ie y ſerois encores ſi ie l'euſſe

vou

voulu attẽdre, car ie ne le vis depuis. Ce pendant l'eſtẽ vint accõpagné d'vne grande peſtilence, qui nous feiſt abandonner Thouloufe. Et pour ne laiſſer les compaignons que ie cognoiſſois, m'en allay à Cahors, ou ie fuz ſix moys. Durant leſquels ie n'oubliay pas à continuer mon entreprinſe, & m'accompagnis d'vn bon vieil homme, qu'on appelloit communement le Philoſophe. Auquel ie monſtrois mes brouillats, luy demandant conſeil & aduis, pour voir qu'elles receptes luy ſembleroyẽt eſtre les plus apparentes, luy meſmement qui auoit manié tant de ſimples en ſa vie, lequel m'en marque dix ou douze qu'eſtoyent à ſon aduis des meilleures. Leſquelles ie cõmẽçay à practiqr incõtinent que fuz retourné à Thoulouſe, par la feſte de touſſainctz, apres que le dangier de la peſte fuſt

ceſſé, ſi bien que tout l'hyuer paſſa tã dis que ie practiquois leſdictes receptes, deſquelles ie rapportis tel & ſemblable prouſit, que des premieres, de ſorte que apres la feſte de la Sainct Iehan, ie trouuay mes quatre cens eſcuz augmentez & deuenuz à cent ſoixante & dix, non que pour cela ie ceſſaſſe de pourſuiure touſiours mõ entreprinſe. Et pour mieux la pouuoir continuer, ie m'accouſtay auec vn abbé pres de Thoulouſe, qui diſoit auoir le double d'vne recepte pour faire noſtre grand œuure, que vn ſien amy qui ſuyuoit le Cardinal d'Armignac luy auoit enuoyée de Rome, laquelle il tenoit toute aſſeuree, deſquelz i'en fournis les cent, & luy l'autre moytié. Et commençames à dreſſer des nouueaux fourneaux, tous de diuerſe façon, pour y trauailler.

Et

Et pource qu'il failloit auoir d'vne eaue de vie fort ſouueraine pour diſſouldre vn marc d'or, nous achetaſmes, pour la bien faire, vne fort bonne piece de vin de Guaillac, duquel nous tiraſmes noſtre eaue auec vn pellican biẽ grãd de ſorte que dãs vn mois nous euſmes de l'eaue paſſee & repaſſée par diuerſes fois, plus que n'en auions beſoing, puis nous fallut auoir diuers vaiſſeaux de voirre, pour la purifier, & ſubtilier d'auantage, de laquelle nous en miſmes quatre marcs dedans deux grandes cornues de voirre biẽ eſpeſſes ou eſtoit le marc de l'or que nous auions premierement calciné par vn moys à grãd force de feu de flambe, & dreſſames ces deux cornues, l'vne dedans l'autre, leſquelles eſtant bien lutées nous miſmes ſur deux fours ronds & grands, & acheptaſmes pour trente

eſcus de charbon tout à vn coup pour entretenir le feu au deſſoubz deſdictes cornues vn an entier. Durãt lequel nous eſſayaſmes touſiours quelque petite recepte, deſquelles nous rapportaſmes autant de prouſit comme de la grand œuure, laquel le nous euſſions gardé iuſques à preſent, ſi euſſions voulu attendre qu'elle ſe fuſt congelée au milieu du cul des cornues, comme promettoit la recepte & non ſans cauſe, car toutes congelations ſont procedees des diſſolutions, & nous ne trauaillaſmes point en la matiere deue, pour ce q̃ ce n'eſt pas l'eaue qui diſſoult noſtre or, comme de vray l'experiẽce nous le monſtra, car nous trouuaſmes tout l'or en pouldre comme l'y auions mis, fors quelle eſtoit quelque peu plus deliée. De laquelle nous feiſmes proiection ſur de l'argent viſ

chauf

chauffé, en enſuyuãt ſa recepte, mais ce fuſt en vain, ſi nous en feuſmes marriz, ie le vous laiſſe à penſer, meſmement monſieur l'Abbé qui auoit deſia publié à tous ſes moines (fort bõ ſecretaire publicq, qu'il ne reſtoit que à faire fondre vne belle fontaine de plomb, qu'ilz auoyent en leur cloiſtre, pour la conuertir en or incontinent que noſtre beſoigne ſeroit acheuée, mais ce fuſt pour vne aultre fois qu'il la feiſt fondre, pour auoir le moyen de faire trauailler en vain quelque Allemãd qui paſſa à ſon Abbaye, quant i'eſtois a Paris. Combien que pource-la il ne ceſſa de vouloir continuer ſon entreprinſe, & me conſeilla, que ie debuois me mectre au debuoir, pour recouurer trois ou quatre cẽs eſcuz, & qu'il en forniroit autãt, pour m'en aller demourer a Paris, ville auiourd'huy la plꝰ frequẽtée de

de diuers operateurs en ceſte ſcience, que autre qui ſoit en toute l'Europe, & la m'accointer auec tant de façon de gens, pour trauailler auec eux que ie récontraſſe quelque choſe de bõ, pour le departir entre nous deux comme freres. Et ainſi l'arreſtames, de ſorte que ie arrentis de-rechief tout mon bien, & m'en allis à Paris, auec huict cents eſcuz en la bourſe, deliberé de n'en partir, que tout cela ne fuſt deſpendu, ou que ie n'euſſe trouué quelque choſe de bõ. Mais ce ne fuſt pas ſans encourir la malle grace de tous mes parẽs & amis, qui ne tachoyẽt qu'a me faire Conſeiller de noſtre ville, pour ce qu'ilz auoyẽt opiñion que ie fuſſe grant legiſte. Si eſt ce que nonobſtant leurs prieres (apres leur auoir faict à croire que ie alloys à la court pour en achepter vn eſtat) ie partis de ma maiſon le

lende

lendemain de Noel, & arriuis à Paris trois iours apres les Roys, ou ie fuz vng moys durant presque incogneu de tous. Mais apres que ie eu commencé à frequenter les artisans, comme orfebures, fondeurs, vitriers, faiseurs de fourneaulx, & diuers autres, le m'accontay tellement de plusieurs, qu'il ne fust pas vng moys passe que ie n'eusse la cognoissance à plus de cent operateurs. Les vns trauailloyẽt aux taincture des metaulx par proiection, les aultres par cimentation, les aultres par dissolutions, les aultres par conioinction de l'essence (comme ilz disoyent de Lemery, les autres par longues decoctions, les aultres trauailloyent à l'extractiõ des Mercures des metaulx, les autres à la fixation d'iceulx. De sorte qu'il ne passoit iour, mesmement les festes & dimẽches que ne nous assembliſsions

ſions, ou au logis de quelqu'vng (& fort ſouuẽt au mien) ou à noſtre Dame la grande, qui eſt l'Egliſe la plus frequentée de Paris, pour parlementer des beſoignes qui s'eſtoyent paſſées aux iours precedens. Les vns diſoyent, ſi nous auions le moyẽ pour y recommencer, nous ferions quelque choſe de bon. Les aultres, ſi noſtre vaiſſeau euſt tenu nous eſtiõs dedans. Les aultres, ſi nous euſſions eu noſtre vaiſſeau de cuyure, bien rond & bien fermé, nous auions fixé le Mercure auec la Lune, tellemẽt qu'il n'y en auoit pas vng qui feiſt riens de bon, & qui ne fuſt accõpaigné d'excuſe, combien que pour cela ie ne me haſtaſſe gueres à leur preſenter argent, ſachant deſia & cognoiſſant treſbien les grandes deſpences que i'auoye faict au parauant à credit, & ſur l'aſſeurance d'autruy. Toutesfois durant

durant l'eſté il vingt vn Grec, que l'on eſtimoit fort ſçauant homme le quel s'addreſſa à vn treſorier que ie cognoiſſois, luy promettant faire de fort belle beſongne. Laquelle cognoiſſance fuſt cauſe que ie commençay à foncer comme luy, pour arreſter (ainſi qu'il diſoit) le Mercure du Cinnabre.

Et pource qu'il auoit beſoing d'argent fin en limaille, nous en acheptà mes trois marcs, & les feiſmes limer duquel il en faiſoit des petitz clouz, auec vne paſte artificielle, & les meſloit auec le Cinnabre puluerisé, puis les faiſoit decuyte dans vn vaiſſeau de terre bien couuert par certain tẽps. Et quand il eſtoit biẽ ſec il les faiſoit fondre, ou les paſſoit par le couppelle, tellement que nous trouuions trois marcs & quelque peu d'aduantage d'argent fin, qu'il

qu'il diſoit eſtre ſorty du Cinnabre, & que ceux que nous y auons mis d'argent fin s'en eſtoyent volez en fumee.

Si c'eſtoit prouſit Dieu le ſçait, & moy auſſi, qui deſpendis des eſcuz plus de trente, toutesfois il aſſeuroit touſiours qu'il y auoit du gaing, de ſorte que auant le Noel ſuyuant, cela fuſt tant cogneu en Paris, qu'il n'eſtoit filz de bonne mere s'en tremeſlant de trauailler en la ſcience, (c'eſt a dire aux ſophiſtications) qui ne ſçauoit ou auoit entendu parler des clouz de Cinnabre, comme vn autre temps apres fuſt parlé des pommes de cuyure, pour fixer la dedans le Mercure auec la Lune.

Tandis que ces ieuneſſes paſſoyent, vn gentil homme eſtrangier arriua, grandemẽt expert aux ſophiſticatiõs, ſi bien

ſi bien qu'il en faiſoit proufict ordinairemẽt,& vendiſt ſa beſoigne aux orfebures, auec lequel ie m'accompagnoy le pluſtoſt que me fuſt poſsible,mais ce ne fuſt pas ſans dependre, à fin qu'il ne me penſaſt poinct louffreteux. Toutesfois ie demouray pres d'vn an en ſa compagnie, auant qu'il me voulſiſt declairer riens. En fin il me monſtra ſon ſecret, qu'il eſtimoit fort grand, combien que de vray il ne fuſt riens de parfaict.

CE pendant i'aduertis mon Abbé de tout ce que auoys peu faire, meſmes luy enuoyay le double de la practique dudict gentilhomme. Il me reſcriuiſt, qu'il ne tinſt point a faulte d'argent que ie demouraſſe encores vng an à Paris, attendu que i'auoys trouué vng tel commencement, lequel il eſtimoit fort grand, combien que contre mon opinion,

pour ce que i'auois touſiours reſolu en moy, de n'vſer iamais de matiere qui ne demouraſt touſiours tel le comme apparoiſſoit au commencement, ayant deſia bien congneu qu'il ne falloit tant paiſner pour eſtre meſchant, & s'enrichir au dommage d'autruy. Parquoy continuãt touſiours mon entreprinſe, ie demouray vn an frequentant les vns, puis les autres, de qui l'on auoit opinion qu'ilz euſſent quelque choſe de bõ, & deux ans que i'y auois demouré auparauant, furent trois. Or i'auoys deſpendu la plus grand part de l'argent, quant ie receuz les nouuelles de mõ Abbé, qui me mãdoit q̃ incontinent apres auoir veu ſa lettre ie l'allaſſe trouuer. Ce que ie feiz, pour ce q̃ ie ne le voulois deſdire en riens, cõme nous auiõs iuré & promis enſemble. Quant i'y fuz arriué, ie trouuay des

lettres

lettres, que le Roy de Nauarre (qui eſtoit grandement curieux en toutes choſes de bon eſprit) luy auoit eſcript, qu'il feiſt de ſorte, s'il auoit iamais deliberé de faire rié pour luy, q̃ ie l'alaſſe trouuer à Pau en Bery, pour luy apprẽdre le ſecret, que i'auoys apprins dudict gẽtilhomme, & d'autres que l'õ luy auoit rapporté que ie ſçauoys, qu'il me feroit fort bon traicte ment, & me recompenſeroit de trois ou quatre mil eſcuz.

Ce mot de quatre mil eſcuz chatouilla tellemẽt les oreilles de l'Abbé, que ſe faiſãt à croire qu'il les auoit dẽſia en ſa bourſe, Il n'euſt iamais ceſſé que ne fuſſe party pour aller au Pau, ou i'arriuay au moys de May, ſans trauailler enuiron ſix ſepmaines, pour ce qu'il fallut recouurer les ſimples d'ailleurs. Mais quant i'euz acheué, i'eu recompenſe que ie m'attendois.

Car encores q̃ le Roy euſt bõ vou-
loir de me faire du bié (ie me tais du
bõ traictement que ie receuz en ſon
pays, ſi fay bien de l'amitié grande
que ie cogneuz d'aucuns gentilz hõ
mes de ſa court en mon endroict,
mais bié peu en nombre) ſi eſt ce que
eſtant deſtourné par les plus grands
de ſa court, meſmes de ceux qui a-
uoyent eſté cauſe de ma venue en
icelle, il me renuoya auec vn grand
mercys, & que i'aduiſaſſe s'il y auoit
riens en ſes terres, qui fuſt en ſa puiſ-
ſance me donner, ſi comme confiſca-
tions, ou autres choſes ſemblables,
qu'il me la donneroit vouluntiers.
C'eſte reſponce me fuſt tant ennu-
yeuſe, que ſans m'attendre à ſes bel-
les promeſſes (pour en auoir eſté au-
trefois nourry à mes deſpéces (ie m'é
retournay vers l'Abbé. Mais pour ce
que i'auoys ouy parler d'vn Docteur

religieux

religieux,qui eſtoit eſtimé (& à bon droict)ſçauãt en la pholoſophie naturelle,ie le voulluz aller voir en receuant,lequel me deſtourna grandement de toutes ces ſophiſticatiõs. Et apres qu'il cogneuſt que i'auoys eſtudié en la philoſophie, & faict les actes & eſtre maiſtriſé en icelles dans Bourdeaux, ainſi que ie luy cõptay, Il me diſt d'vng fort bon zele, qu'il me plaignoit grandement,de ce que ie n'auois recouuré tant de bons liures des philoſophes anciens, qu'on peut recouurir ordinairement,auant que auoir deſpendu tant de temps & argent à credit,en ces maudictes & malheureuſes ſophiſtications. Ie luy parlay de la beſoigne que i'auoye faict, mais il me ſceuſt treſbien dire que c'eſtoit, & quelle ne ſoubſtiendroit poinct beaucoup d'eſſay. Il me deſtourna tellement de toutes ſe

phiſtications, pour m'occuper a la lecture des liures des anciens philoſophes, à fin de pouuoir congnoiſtre leur vraye matiere, en laquelle ſemble giſt toute la perfectiõ de la ſcience, que ie m'en allay trouuer mon Abbé pour luy rẽdre compte des huyct cẽs eſcuz, qu'auiõs mis enſemble, & luy cõmuniquer la moictie de la recompẽſe que i'auoys eüe du Roy de Nauarre. Eſtãt doncques arriué deuers luy, ie luy comptay le tout, dequoy il fuſt grandement marry, & encores plus de ce que ie ne voulois continuer l'entreprinſe encommencée auec luy, pour ce qu'il auoit opiniõ que ie fuſſe bon operateur, toutesfois ſes prieres ne peurent tant en mon endroict, que ie n'enſuyuiſſe le conſeil du bon docteur, pour les grandes & apparentes raiſons qui m'auoit adduictes quant

ie

ie parlay a luy. Et ayant rendu compte a mõ Abbé de tous les fraiz que i'auõys faictz, Il nous reſta quatre vingtz dix eſcuz a chaſcun, & le lendemain apres nous departiſmes, Ie m'en alay a ma maiſon, auec deliberatiõ d'aller a Paris, & eſtãt la ne bouger d'vn logis, q̃ ie n'euſſe faict quelque reſolutiõ par la lecture de diuers liures des philoſophes naturelz, pour trauailler à noſtre grand œuure, ayãt donné congé à toutes ces ſophiſtications. Parquoy apres que i'euz recouuré d'aduantage dargent de mes arrentiers, m'en allay à Paris, ou i'arriuay le lendemain de la tous-ſainctz en lanee 1546. & la I'achaptay pour 154
dix eſcuz de liures en la philoſophie, tant des anciens que des modernes, vne partie deſquelz eſtoyent imprimez, & les autres eſcriptz de main, comme la Tourbe des phi-

loſophes, le bõ Treuiſan, la Cõplaincte de nature, & autres diuers traictez que n'auoyent iamais eſté imprimez. Et m'ayant loüe vne petite chãbre au fauxbourg ſainct Marceau, fuz la vn an durãt, auec vn petit garſon qui me ſeruoit, ſans frequenter perſonne, eſtudiant iour & nuyct en ces aucteurs, ſi biẽ, que au bout d'vn moys ie faiſois vne reſolution, puis vne autre, puis l'augmentois, puis la changeois preſque de tout, en attendant que i'en feiſſe vne, ou il ny euſt point de varieté ny contradictiõ aux ſentences des liures des philoſophes, touresfois ie paſſay toute lannée, & vne partie de l'autre, ſans pouoir gaigner cela ſur mon eſtude, que ie peuſſe faire aucune entiere & parfaicte reſolution. Eſtant en ceſte perplexité, ie me remis à frequenter ceux que ie ſçauois que trauailloyent à ceſte di-

uine

uine œure (car ie ne hãtois plus tous les autres operateurs que i'auoye cõgneu auparauãt trauaillans à ces mauldictes ſophiſtications) mais ſi i'auois contrarieté en mon entendemẽt ſortant de l'eſtude, elle eſtoit augmentée en conſiderant des diuerſes & variables façons dequoy ilz trauailloyent. Car ſi l'vn trauailloit auec l'or ſeul, l'autre auec or & Mercure enſemble, l'autre y meſloit de plomb qu'il appelloit Sõnãt, pour ce qu'il auoit paſſé par la cornue auec de l'argent vif, l'autre conuertiſſoit aucuns metaux en argẽt vif auec diuerſité de ſimples par ſublimations, l'autre trauailloit auec vn atrament noir artificiel, qui diſoit eſtre la vraye matiere de laquelle Raymond Lulle vſa pour la compoſition de ceſte grand œure. Si l'vn trauailloit en vn alẽbicq, l'autre trauailloit en pluſieurs autres & di-

uers vaiſeaux de verre, l'autre d'arain, lautre de cuyure, l'autre de plomb, lautre d'argẽt, & aucuns en vaiſſeaux d'or, puis l'vn faiſoit ſa decoction au feu faict de gros charbon, l'autre de boys, l'autre de raiſins, l'autre de chaleur de Soleil, & d'autres au baing Marie, de ſorte que leur varieté d'operations, auec les contradictions que ie veoye aux liures, m'auoyent preſque cauſé vn deſeſpoir, Lors que inſpiré de Dieu par ſon ſainct eſprit, ie commençay à reueoir d'vne fort grãde diligence les œuures de Raymond Lulle, & principalement ſon teſtament & codicille, leſquelz i'adaptay tellement auec vne epiſtre qu'il eſcriuoit en ſõ tẽps au Roy Robert, & vn brouillart que i'auoys recouuré dudict docteur, auquel il eſtoit inutile, que i'en feiz vne reſolutiõ du tout cõtraire à toutes les operations

rations que i'auoys veu auparauant, mais telle q̃ ie ne liſois riens en tous les liures qui ne s'adaptaſt fort bien à mon opiniõ, meſmemẽt la reſolutiõ que Arnault de ville neufue a faict au fond de ſon grãd Roſaire, lequel fuſt maiſtre de Raymond Lulle en ceſte ſciẽce, tellemẽt q̃ ie demouray enuirõ vn an apres, ſans faire autre choſe, q̃ lire, & pẽſer à ma reſolutiõ iour & nuyct, en attẽdãt que le terme de l'aſſenſemẽt que i'auoye faict de mõ biẽ fuſt paſſé, pour m'en aller trauailler chez moy, ou i'arriuay au cõmencemẽt de quareſme, deliberé de practiquer ma dicte reſolutiõ, pẽdãt leq̃l ie feiz prouiſiõ de tout ce q̃ i'auoys de beſoing, & dreſſay vn four pour trauailler, ſi bien q̃ le lẽdemain de Paſq̃s ie commẽçay, mais ce ne fuſt pas ſans auoir diuers empeſchemẽs deſquelz i'en tais les principaux, de mes

plus

plus prochains voiſins parẽs & amys, l'vn me diſoit, que voulez vous faire? n'auez vous pas aſſez deſpendu à telles follies? L'autre m'aſſeuroit que ſi ie continuois d'achapter tãt de menu charbõ, qu'on ſoubſonneroit de moy que ie feroys de la fauſe monnoye, comme il en auoit deſia ouy parler, puis venoit vn autre me diſant, que tout le monde (meſmes les plus grãds de noſtre ville) trouuoyẽt fort eſtrange que ne faiſoye profeſsiõ de la robbe lõgue, attendu que i'eſtoye licẽtié es loix, pour paruenir a q̃lque office honorable en la dicte ville. Les autres qui m'eſtoyent de plus pres, me tenceoyent ordinairement, diſans, parquoy ie ne mettoys fin à ces folles deſpences, & qu'il me vaudroit mieux eſpargner l'argent pour payer mes creanciers, & pour achapter quelq̃ office, me menaſſant en outre, qu'ils

qu'ilz feroyent venir les gens de la iuſtice en ma maiſon, pour me rõpre le tout. D'aduãtage diſoyent ilz, ſi ne voulez riens faire pour nous, ayez eſgard en vous meſmes, cõſiderez que eſtant eagé de trente ans ou enuirõ, vous en reſemblez en auoir cinquante, tant ſe commence voſtre barbe à meſler, qui vous preſente tout enuielly, de la peine qu'auez enduré à la pourſuyte de voz ieuſnez folies, & mille autres ſemblables aduerſitez: deſquelz ilz me importunoyent ordinairement. Si ces propos m'eſtoyent ennuyeux, ie le vous laiſſe a pẽſer, attendu meſmemẽt que ie veoys mon œuure continuer de mieux en mieux, à la cõduicte de laquelle i'eſtoys touſiours ententif, non obſtãs telz & ſemblables empeſchemẽs, que ſans ceſſe me ſuruenoyent, & principalement le danger de la peſte, que fuſt

fuſt ſi grand en l'eſté qu'il n'y auoit marchier ne trafficque qui ne fuſt in pue, de ſorte qu'il ne paſſoit iour, que ie ne regardaſſe d'vne fort grande diligence l'apparition des trois couleurs, que les philoſophes ont eſcript debuoir apparoiſtre auant la perfection de noſtre diuine œuure, leſquelles (graces au Seigneur Dieu) ie veis, l'vne apres l'autre, ſi bien, que le propre iour de Paſques apres, i'en veis
550 la vraye & perfaicte experience, ſur l'argent vif eſchauffé dedans vng creſol, lequel ie conuertis en fin or deuant mes yeux, à moins d'vne heure, par le moyen d'vn peu de ceſte diuine pouldre. Si i'en fuz aiſe, Dieu le ſçait. Si ne m'en vantis ie pas pour cela, mais apres auoir rendu graces à noſtre bon Dieu, qui m'auoit faict tant de faueur & grace par ſon filz & noſtre redempteur Ieſu Chriſt,

&

& l'auoir prié qu'il me illuminaſt par ſon ſainct eſprit, pour en pouoir vſer à ſon honneur & louange, ie m'en alay le lendemain pour trouuer l'Abbé à ſon abbaye, pour ſatisfaire à la foy & promeſſe que nous auions faict enſemble, mais ie trouuay qu'il eſtoit mort ſix moys parauant, dequoy ie fuz grandemẽt marry, Si fut bien de la mort du bon docteur, dõt fuz aduerty en paſſant pres de ſon couuent, Parquoy m'en alay en certain lieu, pour attendre la vng mien amy & prouchain parent, ainſi qu'auions arreſté enſemble à mon partement, lequel i'auoys laiſſé à ma maiſon, auec procure & charge expreſſe pour vendre tous & chaſcuns mes biens paternelz, que i'auoys, deſquelz il paya mes creanciers, & diſtribua le reſte ſecretement a ceux qui en auoyent beſoin,

à fin

a fin que mes parens & autres ſentiſ-
ſent quelque fruict du grād bien que
Dieu m'auoit dōné, ſans que perſon-
ne s'en print garde, mais au contraire
ilz penſoyent que moy comme deſeſ-
peré, & ayant honte des folles deſpē-
ces que i'auoye faictes, vendiſſe mon
bien pour me retirer aillieurs, ainſi
que me l'apporta ce mié amy, lequel
me vint trouuer le premier iour du
moys de Iuillet, & nous allaſmes à Lo
ſanne, ayant deliberé voyager, & paſ
ſer le reſte de mes iours en certaine
& plus renōmée ville d'Allemaigne,
auec fort petit traint, à fin que ne fuſ-
ſe cogneu meſmes par ceux qui ver-
ront & liront ceſtuy mien liure, pen-
dant ma vie, en noſtre pays de Frāce,
Lequel i'en ay voulu gratifier, nō pas
pour eſtre aucteur de tant de folles
deſpences qu'on faict ordinairemēt
à la pourſuyte de ceſte ſciēce? qu'ō e-
ſtime

ſtime cõmunemẽt ſophiſtique, pour ce que l'on ne voit riẽs en icelle que toutes ſophiſtications, d'autant que peu de gens trauaillẽt à la vraye & diuine perfectiõ) mais pluſtoſt pour les en diuertir, & les remettre au vray chemin, au plus qu'il m'eſt poſſible. Parquoy pour concluſion de ma premiere partie, ie ſupplie treshũblemẽt tous ceux qui liront mon preſent opuſcule, qu'il leur ſouuienne de ce que le bon poëte nous à laiſſé par eſcript, ſçauoir, ceux la eſtre bien heureux qui ſont faits ſaiges aux deſpens & dangers d'autruy, à fin que voyant le diſcours comment ie ſuis paruenu à la perfectiõ de ceſte diuine œuure, Ils apprennent a ceſſer de deſpendre, ſoubz l'adueu des vaines & ſophiſtiques deceptes, penſans y paruẽnir par icelles. Car comme ie les ay deſia vne fois aduerty en mon epiſtre li

minaire, ce n'eſt poinct par cas fortuit qu'on y paruient, mais par long & continuel eſtude des bõs aucteurs quant c'eſt le bon plaiſir de noſtre Dieu nous aſſiſter par ſon ſainct eſprit (car à grand peine iamais ceux qui l'ont ainſi cogneuë la publient) lequel ie ſupplie treshumblement que luy plaiſe me donner la grace, pour en bien vſer, comme ie fays auſſi d'aſſiſter à tous les bons fideles, qui feront lecture de mon opuſcule, à fin qu'ils en puiſſent rapporter quelque prouſit, pour en vſer à ſon honneur, & la louange de noſtre redempteur Ieſu Chriſt, auquel ſoit honneur & gloire aux ſiecles des ſiecles. Ainſi ſoit il.

CY COMMENCE LA SECONDE PARTIE, EN LAQUELLE *l'Auctеur demonſtre la vraye methode pour faire Lecture des liures des philoſophes naturelz.*

ARiſtote au premier liure de ſa Phiſique nous à treſbien apris, qu'il ne faut pas diſputer contre ceux qui nyét les principes de la ſcié ce, (mais contre eux qui les confeſſent) leſquels ſe propoſent diuers argumés qu'ils ne peuuét ſouldre pour leur ignorance, & par ainſi demeurent touſiours en doubte. C'eſt donc pour eux (en enſuyuant noſtre bon maiſtre) que ie me trauail-

le,& non poinct pour les autres, car (comme dict le meſme auteur) diſputer auec telle maniere de gẽs, ceſt diſputer des couleurs auec les aueugles naiz,leſquelz,pour ce qu'ilz n'ẽt poinct le moyen, (à ſçauoir la veuë) pour en iuger, ne pourroyent eſtre perſuadez qu'ilz y euſt diuerſité de couleurs. Parquoy, à fin que les bõs fideles, & enfans debonnaires peuſſent raporter quelque prouffit de mõ opuſcule,trouuant en iceluy ſoulagement & repos d'eſprit, Ie me ſuis painé le plus qu'il m'a eſté poſſible, & d'autant que le ſubiect de noſtre diuine ſcience le permet,à rediger ceſte ſeconde partie en vraye methode,à fin d'euiter la grande varieté & confuſion,qui ſe preſente ordinairement en la lecture des liures des philoſophes,ce qui me faict vſer du meſme ordre qu'ay tenu en mon eſtude

proce

procedant par diuiſions, comme ſen ſuyt. Et premierement ie mõſtreray, auec l'aide de noſtre bon Dieu, par quelz noſtre ſcience à eſté inuentee, & de quels aucteurs nous auons vſé en la compilation du preſent opuſcule, declarant la raiſon, pourquoy ilz l'ont eſcripte tant couuertemẽt. Puis nous prouuerons la verité & certitude d'icelle par diuers argumens, reſpondant au plus apparẽt qu'on a accouſtumé de faire pour prouuer le contraire, pour ce que le lecteur diligent pourra colliger des autres mẽbres de noſtre diuiſiõ toutes & chaſcunes ſolutions de tous autres argumens, qu'on pourroit faire au cõtraire, & meſmement du tiers membre, & du quatrieſme. Tiercement nous prouuerons en quoy noſtre ſcience eſt naturelle, & comment elle eſt appellé diuine, en parlant des opera-

tions principales, ou nous declairerons l'erreur des operateurs du iour
4. d'huy. Ce fait, nous deduirons la façon cõment nature beſoigne ſoubz terre en la procreation des metaux, monſtrant en quoy l'art peut enſuyuir nature en ces operations. Puis,
5. nous declairerons, la vraye matiere qui eſt requiſe pour parfaire les me-
6. taux ſur terre. Declairant en fin les principaux termes de noſtre ſcience, ou nous accorderons les ſentences plus neceſſaires des philoſophes, & qui apparoiſſent plus contraires, en faiſant la lecture de ces liures. De ſorte que les vrays amateurs de noſtre ſcience, en pourront rapporter vn grant prouſit, & noz enuieux & detracteurs ordinaires en rapporteront leur grande confuſion, bien tẽmoignée par mon preſent opuſcule. Lequel i'ay voulu confirmer pa

les authoritez des plus ſçauants & anciens philoſophes & bons auc-teurs, à fin qu'ils ne prennent pour excuſe, que c'eſt vn auteur nouueau qui à entreprins declairer leur impie-té, & continuelles deceptions. Pour bien donc declairer ceux qui ont eſté les premiers inuenteurs de noſtre ſcience, nous faut ramenteuoir la doctrine, que l'Apoſtre S. Iaques nous à laiſſée par eſcript en ſa canonique, c'eſt, que tout don qui eſt bõ, & tout bien qui eſt parfaict, nous eſt donné d'enhaut deſcendant du pere des lumieres qui eſt le Dieu eternel. Ce que ie ne vueil point adapter à noſtre propos en termes generaux, & tels, qu'on ne peut adapter à toutes les choſes crées, mais ſingulierement ie diz, que noſtre ſcience eſt tant diuine, & tant ſupernaturelle (i'entends en la ſeconde opera-

§. 1. des premiers inuenteurs de la Science

tion) comme il ſera plus amplemẽt declairé au tiers membre de noſtre diuiſion, qu'il eſt, & à eſté touſiours impoſſible, & ſera à l'aduenir à tous les hommes, la cognoiſtre, & la diſcourir de ſoymeſmes, fuſſent ils les plus grans & expertz philoſophes, qui iamais furent au monde, car toutes les raiſons & experiences naturelles nous defaillent en cela, de ſorte, qu'il à eſté iuſtemẽt eſcrit par les aucteurs anciens, que c'eſt le ſecret, lequel noſtre bon Dieu à reſerué & dõné à ceux qui le craignent & honorent, comme dict noſtre grand prophete Hermes, Ie ne tiens ceſte ſcience (dit il) d'autres que par l'inſpiratiõ de Dieu, ce que conferme Alphidius diſant, ſçaches, mon fils que le bon Dieu a reſerué ceſte ſcience pour les poſterieurs d'Adam, & principalement pour les poures & raiſonnables.

bles. Geber à affermé le meſmes en ſa Summe, diſant, noſtre ſcience eſt en la puiſſance de Dieu, Lequel pour eſtre iuſte & bening, l'a baille à ceux que luy plaiſt. Tant s'en faut doncq qu'elle ſoit en la puiſſance des hommes, en tant qu'elle eſt ſupernaturelle, moins inuentée par eux, mais quãt à ce qu'elle eſt naturelle (c'eſt à dire en ce que en ſes premieres operations elle enſuyt nature) Il y à diuerſes opinions, pour voir qui en à eſté le premier inuenteur, les vns diſent que c'eſt Adam, les autres AEſculapius, les autres diſent, que Enoch l'a cogneuë le premier lequel aucuns veulent dire eſtre Hermes Triſgemiſte, que les Grecs ont tant loué, meſmes luy ont attribué l'inuention de toutes les ſciences occultes & ſecretes. De ma part ie m'accorderois volõtiers à la derniere opiniõ, pour ce

qu'il eſt aſſez notoire qu'Hermes eſtoit fort grãd Philoſophe, cõme ſes œuures le teſmoignent, & que, pour eſtre tel, il a enquis diligẽment les cauſes des experiences és choſes naturelles, par la cognoiſſance deſquelles il à cogneu la vraye matiere, de laquelle nature vſe és concauitez de la terre en la procreation des metaux. Ce que me faict croire cela, c'eſt, que tous ceux qui l'ont enſuiuie ſont venuz par ce moyen à la vraye cognoiſſance de ceſte diuine œuure, cõme ſont Pythagoras, Plato, Socrates, Zeno, Haly, Senior, Raſis, Geber, Morienus, Bonus, Arnaldus de Villanoua, Raymundus Lullius, & pluſieurs autres qui ſeroyẽt longs à racompter. Deſquels meſmes des plus pricipaux, nous auons compilé & aſſemblé noſtre preſent opuſcule, mais ſi c'eſt auec peine leurs liures en pourrõt teſ

moi

moigner. Car ils les ont eſcrits de telle ſorte (ayãt la crainte de dieu touſiours deuãt les yeux (qu'il eſt preſq̃ impoſſible paruenir à la cognoiſſance de ceſte diuine œuure par la lecture de leurs liures, cõme dit Geber en ſa Sũme. Ne faut point (dit-il) que le fils de la ſcience deſeſpere, & ſe deſhede la cognoiſſãce de ceſte diuine œuure, car en cherchant & pẽſant ordinairemẽt aux cauſes des copoſez naturels, il y paruiẽdra. Mais celuy qui s'attẽd la trouuer par noz liures, il ſera biẽ tard quãd il y paruiẽdra, par ce (dit il en vn autre lieu) q̃ls ont eſcrit la vraye practique pour eux meſmes, meſlans parmy la façõ d'ẽquerir. Les cauſes pour venir à la parfaicte cognoiſſance d'icelle, ce que luy à faict mettre en ſa dicte Summe les principales operations & choſes requiſes à noſtre diuine œuure en diuers

&

« & variables chapitres. Pour ce dict, il
« s'il l'auoit miſe par rang & de ſuyte,
« elle ſeroit cogneuë en vn iour de
« tous, voire en vne heure, tant elle eſt
« noble & admirable. Cela meſme à
Alphi. dit Alphidius, eſcriuant que les phi-
loſophes qui nous ont precedez ont
caché leur principalle intẽtion ſouz
diuers enigmes & innumerables e-
quiuocques, à fin que par la publica-
tion de leur doctrine le monde ne
fuſt ruyné, comme de vray il ſeroit.
Car tout exercice de labourage & de
cultiuement de terre, toute traffique
brief tout ce qu'eſt neceſſaire, à la cõ
ſeruation de la vie humaine ſeroit
perdu, pource que perſonne ne s'en
voudroit entremettre, ayãt en ſa puiſ
ſance vn ſi grand biẽ que ceſtuy. Par
hermes quoy Hermes s'excuſant au commen
« cement de ſon liure, dict, Mes en-
« fans, ne penſez point que les philoſo

phes

phes ayét caché ce grád ſecret, pour= enuie qu'ils portét aux gens ſçauans= & bien inſtruits, mais pour le cacher= aux ignorás,& malicieux. Car(cõme= dit Roſinus)par ce moyé l'ignorát ſe roit fait ſemblable au ſçauant, & les malicieux & meſchãs en vſeroyét au dommage & ruine de tout le peuple. Semblables excuſes à fait Geber en ſa Summe au chapitre de l'Adminiſtratiõ de la medecine ſolaire, diſát,= qu'il ne faut poinct que les enfans de= doctrine s'eſmerueillent, s'ilz on= parlé couuertement en leurs liures,= car ce n'eſt pas pour eux, mais pour= cacher leur ſecret aux ignorans,ſouz= tant de varieté & confuſion d'opera= tions,& ce pendant entrainer & acheminer par icelles les enfans de la ſcience à la congnoiſſance d'iceluy, pour ce que (ainſi qu'il eſt eſcript en vn autre lieu) ilz n'ont poinct eſcript *Geber*

la ſcien

la ſcience inuentée, ſi non pour eux meſmes, mais ont baillé les moyens pour la cognoiſtre. C'eſt donc la raiſon pourquoy tous les liures des philoſophes ſont plains de grandes difficultez. Ie diz grandes, pource, qu'elles ſont preſque innumerables. Car qu'il eſt poſſible de voir au monde plus difficille que de trouuer vne cõtrarieté ſi grande, entre tant d'Autheurs renommez & ſçauants? meſmes dedans vn Autheur ſeul y trouuer contradiction en ſa doctrine? comme teſmoignent aſſez les eſcrits de Raſis, quant il dit au liure des Lumieres. I'ay aſſez monſtré en mes liures le vray Ferment qui eſt requis pour les multiplications des taincture des metaux, lequel i'ay affermé en vn autre lieu n'eſtre point le vray Leuain, en delaiſſant la vraye cognoiſſance à celuy qui aura le iugem

gement bon & ſubtil pour le congnoiſtre. D'autre part, ſi l'vn eſcript que noſtre vraye matiere eſt de vil pris, & de neant, trouuee par les fumieres (comme dit Zeno en la Tourbe des Philoſophes, incontinent en ce meſme liure Barſeus dict, ce que vous cherchez n'eſt point de peu de pris. L'autre dira, qu'elle eſt grandement precieuſe, & ne ſe peut trouuer que auec grans fraiz. D'aduantage ſi l'vn a pris à preparer noſtre matiere en diuers vaiſſeaux, & par diuerſes operations, comme à faict Geber en ſa Summe, il en y a vn autre qui aſſeura, qu'on n'a beſoing que d'vn ſeul vaiſſeau, pour parfaire noſtre diuine œuure, comme diſent Raſis, Lilium, Alphidius, & pluſieurs autres. Puis, quant on aura leu en vn liure, qu'il faut demourer neuf moys à la procreation & faction de noſtre diuine

œu

œuure (comme a eſcript le meſme Raſis (l'õ trouuera dedans vn autre, qu'il y faut vn an (comme dict Roſinus,& Platon). Et puis l'õ trouue les termes d'iceux tant variables (i'entens en apparence) & mal declairez, qu'il eſt impoſſible aux hommes(ainſi que dit Raymond Lulle) deſcouurir la verité d'entre tant de diuerſes opinions,ſi le bõ Dieu ne nous inſpire par ſon ſaint eſprit, ou ne nous la reuelê par quelque perſonne viuãte. Qui eſt la cauſe que nous ne voyons iamais perſonne qui l'ait faicte, n'y n'en ſçauõs riens, que iuſques apres leur mort, pource que l'ayant acquiſe auec vne ſi grand peine,ie croy fermemẽt,qu'ils la celeroyẽt à eux meſmes,s'il leur eſtoit poſſible, tant s'en faut qu'ils la communiquaſſent à vn autre,Parquoy,en enſuyuant les raiſons cy deſſus admenées, ne faut iamais

mais trouuer estrange, auec le commun populaire, si l'on ne voit personne, qui ait faict ceste diuine œuure, ains plustost s'esmerueiller, auec les sçauans, comme il y en ait aucun qui soit paruenu à la vraye cõgnoissance d'icelle. Mais pourſuyuãt nostre ordre commencé, il faut declairer le second mẽbre de nostre diuision, sçauoir comme nostre sciẽce est certaine & veritable. Toutesfois auãt que cõmencer il faut que ie contente les oreilles delicates des calumniateurs, lesquelz, pour estre coustumiers à reprẽdre les labeurs d'autruy, (pource que les leurs ne cognoissent poinct la lumiere) dirõt, que i'ay mal retenu la doctrine d'Aristote, qui à escript au septiesme liure de sa Physicque, q̃ la diffinitiõ est la vraye forme de subiect diffiny. Et par ainsi, puis que i'ay entreprins traicter la declaration &

§. 11 *de la certitude & verité de la Science*

vraye methode de ceſte ſcience (cõmunement appellée Alchimie) ie deuois commencer par ſa diffinition, pour mieux declairer la propriete desterines d'icelle. Mais ie les renuoyeray voluntiers aux Autheurs qui nous ont precedez, leſquelz (ſoy eſtans mis au deuoir d'en bailler certaine diffinition ont eſté contrainctz cõfeſſer, qu'il eſt impoſſible d'en dõner. cõme teſmoignẽt les eſcriptz de Morien⁹, Liliũ, & de pluſieurs autres. A raiſon dequoy ilz en ont aſsignée en leurs liures diuerſes & variables deſcriptions, par leſquelles ilz monſtrẽt les effectz de noſtre ſciẽce, pour ce qu'elle n'a poinct des principes familiers, comme ont toutes les autres ſciences. De ma part, i'en diray ce que me ſemble. C'eſt dõcques vne partie de philoſophie naturelle, laquelle demõſtre la façõ de parfaire les metaux

diffinition de la Chimie

ſur

ſur terre, imitãt nature en ſes operatiõs au plus pres que luy eſt poſſible. Laquelle ſciẽce nous diſons eſtre certaine, pour beaucoup de raiſons. Premierement, il eſt tout reſolu entre tous les philoſophes, qu'il n'y a riens plus certain que la verité, laquelle (cõme dict Ariſtote) appert la ou il ny a poinct de cõtradictiõ. Or eſt il ainſi q̃ tous les philoſophes q̃ ont eſcript en ceſte diuine philoſophie, les vns apres les autres, les vns eſcriuans en Hebreu, les autres en Grecq, les autres en Latin, & en autres diuerſes lãgues, ſe ſont tellemẽt entẽduz & accordez enſemble, (encores qu'ilz ayẽt eſcript ſoubz diuers equiuoques & figures, pour les raiſõs cy deſſus admenée) q̃ l'õ iugeroit à bõ droit qu'ilz ont eſcript leurs liures en vn meſme lãgaige, & à vn meſme tẽps, cõbiẽ qu'ilz ayẽt eſcrit les vns cẽt ans, les au

tres deux cés ans, voire mil, apres les
Senior autres cõme dict Senior, les philoſo
phe (dict il) ſemblent auoir eſcrit di
uerſes choſes, ſoubz diuers nõs & ſi-
militudes, cõbiẽ q̃ de vray ilz n'entẽ
Rasis dẽt que vne meſme choſe. Raſis au li
ure des Lumieres afferme le meſmes,
diſant que ſoubz diuerſes ſentẽces, q̃
nous ſemblent contraires au com-
mencement, les Philoſophes n'ont ia
mais entendu que vne meſme choſe,
deſquelz nous auons vn autre teſ-
moignage grandement euident. car
ceux meſmes qui ont eſcript en au-
tres ſciences des liures grandement
ſçauans & approuuez, en ont auſſy
eſcript en ceſte, affermans icelle eſtre
fort veritable. Et quant bien nous
n'aurions autre probation, que la ſen
tence du philoſophe, que dict au ſe-
cõd des Ethiques, que ce qui eſt bien
faict ce faict par vn moyẽ, cela ſeroit

aſſez

assez suffisant pour nous asseurer de la verité de nostre science. car tous ceux qui ont escript d'icelles s'accordent en cela, qu'il n'y a qu'vne seule voye pour parfaire nostre diuine œuure, cõme dict Geber en sa Sume. Nostre sciẽce (dict il) n'est poinct parfaicte par diuerses choses, mais par vne seule, en laquelle nous n'adioustos ny diminuons aucune chose, fors les choses supflues, q̃ nous en separons en la preparatiõ. Cela mesme tesmoigne Lilium quãt il escript, que toute nostre maistrise est parfaicte par vne seule chose, par vn seul regime, & par vng seul moyẽ. Autant en ont escript tous les autres philosophes, encores qu'ilz apparoissent diuers en leurs sentences. D'aduantaige, nous tenos pour plus que certain, nostre sciẽce estre tresveritable, par l'experience tresceritaine, que nous en a-

Geber

Vne seu chose se ioeuure

Lilium

auons veu, qui eſt la principalle aſ-
ſeurance (quant a nous) comme dict
Raſis, & Senior. Mais pour la de-
monſtrer telle au plus pres que nous
ſera poſsible, à ceux qui en peuuent
iuſtement doubter, il nous fault ac-
corder auec tous les philoſophes,
que noſtre ſcience eſt comprinſe
ſoubz la partie de la philoſophie na-
turelle, qu'ilz ont appellée aſſez pro-
prement operatiue, la conioignant
en cela auec la medicine. Or eſt il
ainſi, que la medecine ne nous peut
mõſtrer la verité & certitude de ſa do
ctrine, que par experiẽce, & qu'il ſoit
vray, quant nous liſons en ſes liures,
que toute colere eſt euacuée par la
Reubarbe, nous n'en pouons croire
riẽs plus auant de certain, que ce que
l'experience nous en monſtre, laquel
le nous aſſeure que la dicte colere eſt
guerie par l'application du dict ſim-
ple,

ple, Ainſi nous dirons à noſtre propos parlans par ſimilitude (pour ce que noſtre diuine œuure ne peut receuoir aucune vraye comparaiſon) que ſi l'experience nous monſtre, que la fumée du plomb, ou la fumée des atraments congele l'argent vif, cela nous peut aſſeurer (i'entens nous induyre à croire) qu'il eſt faiſable preparer vne medecine grandement parfaicte, & ſemblable au naturel & qualitez des metaux, par laquelle nous puiſsions arreſter l'argent vif, & parfaire les autres metaux imparfaictz par ſa projection, attendu meſmement, que les compoſez mineraux imparfaictz congelent l'argent vif, & le reduyſent à leur naturel. Par plus forte raiſon doncques les parfaictz par noſtre art, & deuëment preparez par l'ayde

Na-

d'iceluy le congelent, & reduyſent ſemblable à eux tous autres metaux imparfaictz par leur grande & exuberante decoction, qu'ilz ont acquiſe par l'adminiſtration de noſtre art. Et pour contenter plus auant les gẽs curieux d'auiourdhuy, nous adduyrons quelques autres argumens, pour mieux les induire à croire la verité de noſtre ſciẽce. Or eſt il certain que tout ce qui faict la meſme operation d'vn compoſé, eſt du tout ſemblable à luy, cõme dict Ariſtote au quatrieſme des Meteores, quant il declaire que tout ce qui faict operation d'vn œil, eſt œil, puis doncq que noſtre or, c'eſt à dire celuy que nous faiſõs par noſtre diuine œuure, eſt du tout ſemblable a l'or mineral, & que toute la doubte eſt auiourdhuy en cela, pour veoir ſi l'or que nous faiſons eſt parfaict, il me ſemble aſſez auoir monſtre

ſtré(en enſuyuant l'authorité des philoſophes)que noſtre ſcience eſt treſque certaine. Il eſt vray(diront ilz) que c'eſt aſſez prouué pour ceux qui en ont veu l'experiẽce,mais non pas pour les autres, pour leſquelz, à fin qu'ilz n'ayent aucune doubte,i'ameneray les raiſons ſuyuantes. Ariſtote au quatrieſme liure des meteores,au chapitre des digeſtions dict,que toutes choſes qui ſont ordonnées pour eſtre parfaictes, leſquelles par faute de digeſtiõ ſõt demourées telles,peuuent eſtre parfaictes par continuelle digeſtion. Or eſt il ainſi, que tous les metaux imparfaictz ſont demourez telz par faute de digeſtiõ (car ilz ont eſté faictz pour eſtre cõuertiz finable mẽt en or)& par ce moyẽ,pour eſtre parfaictz,ainſi que l'experience nous teſmoigne, comme nous declairerons cy apres,en declairant le quart

mẽbre de noſtre diuiſion, iiz pourront doncques eſtre parfaictz par cõtinuelle decoction que nature faict aux cõcaues de la terre, & noſtre art les parfaict ſur terre par la proiection de noſtre diuine œuure, cõme nous declairerons plus auant au penultieſme mẽbre de noſtre diuiſion. D'aduãtaige, ſi les quatre elemẽs, qui ſont contraires en aucunes qualitez, ſont cõuertiz l'vn en l'autre (comme dict Ariſtote au ſecond liure des generatiõs) par plus forte raiſon les metaux, qui ſont tous d'vne meſme matiere, & par ainſi non contraires en qualitez, ſe conuertiront l'vn en l'autre, qui eſt la raiſon pourquoy Hermes a appellé leur procreation circulaire, mais vng peu improprement, comme luy meſmes teſmoigne, pource que les metaux ne ſont poinct procrées par nature, pour de parfaictz

reuenir imparfaictz, & que l'or fuſt faict plomb ou de l'argent eſtaing, & ainſi des autres, mais pour eſtre faicts parfaictz par ordre & par continuelle decoction, iuſques ad ce qu'ilz ſoyent parfaictz, & par cõſequẽt faictz or, comme l'experience nous monſtre euidamment, & par ainſi leur generation n'eſt poinct du tout circulaire, combien qu'elle le ſoit en partie. Ces raiſons, & autres ſemblables (que ie vous laiſſe pour le preſent, pour ce que mon petit opuſcule ne pourroit comprẽdre tout diſcours, qu'on pourroit faire ſur ce propos) ſeroyent aſſez ſouffiſantes pour demonſtrer la verité & certitude de noſtre ſcience, n'eſtoyent les argumens qu'on à accouſtumé de faire au contraire, qui troublent tellement les entendemẽs des bons enfans de doctrine, qu'ilz ſont touſiours en doubte,

croyans

croyans tãtoſt l'vn, puis l'autre, ſi biẽ qu'ilz n'ont iamais repos en leurs eſpritz Mais à fin que deſormais ilz puiſſent croire noſtre ſcience eſtre treſveritable, ie leur veuil apprendre la vraye ſolution, du plus violent & apparent argument qu'on à accouſtumé de faire au contraire, par laquelle ilz cognoiſtront que leurs argumens, & tous autres ſemblables n'ōt riens qu'vne ſeule apparence de verité. Ilz ſont tous couſtumiers faire vn argument, qu'ilz fondẽt ſur l'authorité du philoſophe au quatrieſme des meteores, laquelle a eſté pareillement d'Auicenne, comme dict Albert le grand. En vain (dict il) ſe trauaillent les operateurs du iourd'huy pour parfaire les metaux, car ilz ny paruiendront iamais, ſi premieremẽt ilz ne les reduyſent en leur premiere matiere, or eſt il ainſi que nous ne les

y re

y reduyſons poinct, par conſequẽt ne faiſons riens que ſophiſtications, cõme en à eſcript le meſme Albert, diſant, tous ceux qui coullorent les metaux par diuerſes façons de ſimples en diuerſes couleurs, ſont vrayement gens trompeurs & deceueurs, s'ilz ne les reduyſent en leur premiere matiere. De ma part, ie ſçay bien que beaucoup de gens ſçauans ont entreprins la ſolution de ceſt argument, pour ce que c'eſt le plus apparent qu'on face, de ſorte que les vns diſent que encores que par la proiectiõ de noſtre diuine œuure ſur les metaux imparfaictz, nous ne les reduyſons poinct en leur premiere matiere, ſi eſt ce, que en la compoſition d'icelle nous l'auons reduicte en ſoulfre & argent vif, qui ſont la vraye matiere des metaux (comme nous declairerons au quatrieſme membre de noſtre diuiſion Albert

uiſion)& que pour la grande perfe-ction qu'elle à acquiſe en ſa deco-ction, elle eſt ſouffiſante pour parfai-re tous les metaux imparfaictz en or par ſa proiection, ſans les reduyre par-ticulieremẽt en leur premiere matie-re. Telle à eſté l'opiniõ d'Arnault de Ville neufue en ſon grand Roſaire, le quel Raymõd Lulle à enſuyui en ſon Teſtament. Mais, ſauf l'honneur & reuerence de ces deux ſçauans per-ſonnaiges, Il me ſemble que c'eſt par-ler cõtre toute opinion des philoſo-phes, car puis qu'ilz accordent qu'il faut reduyre les metaux en leur pre-miere matiere (ce que ſe faict par mouuement & corruption, comme dict Ariſtote) ilz veullent faire en-tendre, que par la ſeule fonte, & pro-iection de noſtre diuine œuure ſur les metaux ilz ſont corrompuz & deſnuez de leurs premieres formes,

qu'eſt

qu'eſt vne choſe indigne de tous les philoſophes. D'autres ont amené diuerſes & variables ſolutions, comme l'on peut veoir en leurs liures. Quant à moy i'en diray ce qui m'en ſemble. Il eſt trop vray, que ſi nous vouliõs faire des metaux de nouueau, ou biẽ ſi nous voulions faire d'iceux terres, pierres, ou autres choſes totallement differentes des metaux, Il les faudroit reduyre en leur premiere matiere, par les moyens cy deſſus declairez.

Mais puis que toute noſtre intention n'eſt autre que de parfaire les metaulx imparfaictz en or, ſans les transformer en nouuelles matieres differentes de leur propre nature, mais pluſtoſt les purger, & nettoyer par la proiection de noſtre diuine œuure, à fin qu'ilz ſoyent parfaictz par la grande & exube-

ran

rãte perfectiõ d'icelle il n'eſt poinct de beſoing les reduyre en leurs premieres matieres, car il eſt trop notoire, que ce ſont deux choſes grandemẽt differentes, parfaire l'imparfaict, & le faire de nouueau, autrement il s enſuyuroit qu'il faudroit remettre toutes choſes demy cuyctes en leurs premieres formes, pour les acheuer de cuyre, choſes indignes de tous les philoſophes. Quant à d'autres argumens qu'on à accouſtumé de faire, ie m'en tays pour le preſent, pour ce qu'on trouue les ſolutiõs d'iceux dans les liures des bons auctcurs, & puis le lecteur diligent & ſtudieux en pourra inuenter la plus grand part, tant par ce que nous auons dict, que par ce que declarerons cy apres, attendu meſmement qu'il me ſemble auoir declairé le plus difficile & malaiſé à ſouldre qu'on ait

ac

accouſtumé de faire, Toutesfois ie ne veuil oublier en cecy l'authorité d'Auicenne, lequel parlant de la con tradiction que Ariſtote à fait en ſa ieuneſſe à l'opinion de tous les philo ſophes anciens, dit, Ie n'ay point d'ex euſe legitime, pource q̃ i'ay cogneu l'intention de ceux qui nyent noſtre ſcience, & de ceux qui l'eſtiment e- ſtre veritable. Les premiers, comme Ariſtote, & pluſieurs vſent des rai- ſons, qui ont quelque peu d'apparen ce mais non point veritables. Les au- tres en ont fait d'autres, mais grande ment eloignées de celles qu'on à ac- couſtumé de voir aux autres ſcien- ces, voulant dire, par cela, que noſtre ſcience ne peut eſtre prouuee par certaines demonſtrations, comme toutes les autres, pource qu'elle pro cede d'autre façon toute contraire aux autres, en celant & cachant la

Auicen.

propricté de ſes termes, au lieu que les autres s'esforcent la declarer. Par quoy en continuant l'ordre de ma diuiſion, ie declareray le tiers membre d'icelle, monſtrant quelles operations ſont neceſſaires à la faction de noſtre diuine œuure, declairant premierement, comment noſtre ſcience eſt naturelle, & pourquoy elle eſt appellée diuine. Enquoy l'on cognoiſtra les grandes & lourdes faultes des operateurs du iourd'huy. Pour bien doncques entendre, en quoy noſtre ſcience eſt naturelle, il nous faut ſçauoir ce que Ariſtote à enſeigné des operations de nature, lequel à treſbien monſtré qu'elle beſoigne ſouz terre en la procreation des metaux, de quatre qualitez, ou (pour parler communement) de quatre elemens, appellez, feu, air, eaue, & terre: deſquels les deux contiennent les deux

§ III.

aut

autres, ſçauoir, la terre contiét le feu, & l'eaue contient l'air. & pour ce que noſtre matiere eſt faicte d'eaue & de terre (cõme nous dirons plus amplement dans le penultieſme mébre de noz diuiſions) elle eſt dicte iuſtement naturelle, pour ce que en ſa compoſition les quatre elemens y entrent, les deux ſont cachez aux yeux corporelz, ſçauoir le feu & l'air leſquels faut comprendre des yeux de l'entendement, comme dit Raymõd Lulle, en ſon Codicille. conſidere bien (dit il) en toy meſmes la nature & proprieté de l'huyle (que les ſophiſtiqueurs ont appellé air, pour ce qu'ils diſent qu'il abonde plus en ſa qualité) car ton œil ne te monſtrera point la difference & proprieté d'icelluy, monſtrãt aſſez par cela que tous les quatre elemens ne ſont pas euidens en noſtre diuine œuure, cõme

pluſieurs ont fauſement eſtimé, ainſi que nous dirons en declairant les termes de noſtre ſcience. D'aduantage, icelle eſt dicte naturelle, pour ce que en ſa premiere operation elle imite nature au plus pres que luy eſt poſſible, car elle ne la pourroit imiter du tout, comme dit Geber en ſa Summe, qu'il ſoit vray, les operations des philoſophes naturelz qui nous ont precedez, nous en aſſeurent, leſquelz, apres auoir diligemmẽt cogneu (cõme dit Raymõd Lulle en ſon epiſtre au Roy Robert, & Albert le grãt, en ſon traicté des ſimples mineraux) q̃ la façõ dequoy nature beſoigne ſouz terre en la procreation des metaux, n'eſt autre que par decoctiõ continuelle de la vraye matiere d'iceux, laquelle decoction ſepare le monde de l'immonde, le pur de l'impur, le parfait de l'imparfaict, par

Nature nc tra- uaille q par continuelle decoctiõ de la vraye matiere

eua

euaporations continuelles, qui ſont cauſes de la chaleur de la terre minerallе eſchauffée en partie par la chaleur du ſoleil, car il ne fait pas tout ſeul l'entiere & parfaicte decoction. Et ainſi que treſbien à declaré le bon Treuiſan, & comme meſmes l'experience nous monſtre ordinairement és mynes, ou il ſe trouue diuerſité de metaux & de matieres, les vnes groſſieres, les autres ſubtiles & pure, que ſont volõtiers eleuées au plus haut. Noſtre ſcience dõcques imitat en cela nature procede au cõmẽcemẽt & en la premiere operation par ſublimatiõs, pour purifier treſbiẽ noſtre matiere, pour ce qu'il no⁹ eſt impoſſible la preparer autremẽt cõme dit Geber en ſa Sũme, & Raſis au liure des Lumieres, quand il dit: le cõmencement de noſtre beſoigne eſt ſublimer. par quoy elle eſt dicte, & à bon droit na-

Premiere operation eſt la ſublimation

« turelle, ce que à fait eſcrire à ceux qui
« nous ont precedé, que noſtre diuine
« œuure n'eſt point artificielle, car ce
« que nous faiſons c'eſt miniſtrer par
« l'art à nature la matiere deuë pour la
« compoſition d'icelle, laquelle nature
« n'a point ſçeu conioindre pour la
« perfection de noſtre diuine œuure,
« pource que ſes actions ſont continu
« elles, cõme dit Geber en ſa Summe.
« Et pour raiſon de ceſte admirable
« conionction d'elemens noſtre ſcien
« ce eſt appellée diuine. Laquelle con
ionction, les Philoſophes ont appel
Na. lé la ſeconde operatiõ, & d'autres l'a
pellét diſſolution, diſans fort propre
ment que ceſt le ſecret des ſecrets, cõ
me dit Pythagoras en la Tourbe des
philoſophes. c'eſt le grand ſecret que
Dieu à voulu cacher aux hommes.
Et Raſis au liure des Lumieres dict,
ſi tu ignores la vraye diſſolution de
noſtre

noſtre corps, ne commence point à trauailler, car icelle ignoree tout le reſte nous eſt inutile, laquelle il nous eſt du tout impoſſible ſçauoir par les liures, moins par la cognoiſſance des cauſes naturelles, qui eſt la raiſon pourquoy noſtre ſcience eſt appellee diuine, cõme dit Alexandre, Noſtre corps (qui eſt noſtre pierre cachee) ne peut eſtre cogneu, ny veu de no⁹, ſi le bon Dieu ne le nous inſpire par ſon ſaint eſprit, ou apprend par quelque homme viuant, ſans lequel corps noſtre ſcience eſt perdue. Et ceſt la pierre de laquelle parle Hermes en ſon quatrieſme traicté, quant il dit, il faut cognoiſtre noſtre diuine & precieuſe pierre, laquelle crye inceſſamment defens moy, & ie te ayderay, rends moy mõ droit, & ie te ſecouriray. De ce meſme corps caché il parle en ſon premier traicté, quãt il dict *Alex.*

le faulcon eſt touſiours au bout des montaignes, cryant, ie ſuis le blanc du noir, & le rouge du citrin. Or la raiſon pourquoy noſtre ſciẽce nous eſt inutile ſans ladicte conionction, c'eſt que à la naiſſance & procreatiõ de noſtre diuine œuure, la partie volatile emporte quant & ſoy la fixe, & par ainſi nous ne ſçauriõs faire qu'elle fuſt fixe & permanente au feu, ſi nous ne faiſions par vne admirable, voire ſuper-naturelle conionction que le fix retinſt le volatil, à fin que lors ſoit faict ce que tous les Philoſophes commandent, ſçauoir le volatil fix, & le fix volatil. Laquelle conionction ſe doit faire ſur l'heure meſme de ſa naiſſance comme dit Haly au liure de ſes ſecrets. Celuy qui ne trouuera noſtre pierre ſur l'heure de ſa naiſſance, ne faut point qu'il en attende d'vne autre en ſa place. Car celuy

Celuy qui à entreprins noſtre diuine œuure ſans cognoiſtre l'heure determinee de ſa naiſſance, n'en rapportera que peine & tourment. Ceſte meſme cõionction Raſis a appellee fort proprement, au liure des preceptes, Les pois & regimens des Philoſophes nous conſeillant, que ſi nous ne les cognoiſſons treſbien, de ne nous entremettre point a trauailler à noſtre diuine œuure, diſant que les Philoſophes n'ont riens tant caché que cela, cõme de vray ils le demonſtrent aſſez en leurs eſcrits, car ſi l'vn dit que ceſte diuine conionctiõ doit eſtre faicte, le ſeptieſme iour, l'autre dit au quarãtieſme, l'autre au cẽtieſme, l'autre au bout de ſept mois, l'autre à neuf, cõme Raſis, l'autre à bout de l'an, cõme Roſinus, de ſorte qu'il n'en y a pas deux qui s'accordẽt, cõbiẽ q de vray il ny ait que vn ſeul ter

me voire vn ſeul iour, voire meſmes vne ſeule heure, en laquelle il faut faire noſtre cõiõctiõ pour ſa propre decoctiõ, mais pour l'éuie qu'ils ont de la tenir ſecrete, ils ont de propos deliberé eſcrit les termes differens les vns des autres, encores qu'ils entẽdẽt treſbiẽ entr'eux qu'il ny a qu'vn ſeul terme ſachãs treſbien, que iceluy cogneu, le reſte n'eſt que œuure de fẽme, & ieu d'enfãs, cõe dit Socrates,

Nota Ie t'ay mõſtré la vraye diſpoſitiõ du plõb blãcy, (ceſt a dire, la vraye preparatiõ de noſtre matiere qui apparoit noire au cõmencemẽt de plõb, puis eſt faite blãche par noſtre cõtinuelle decoctiõ) & ſi tu las treſbiẽ cogneuẽ, le reſte n'eſt q̃ œure des fẽmes & ieu d'enfãs, voulãt dire par cela qu'il nya beſognes plus aiſee, q̃ la noſtre, apres ladicte cõiunction, cõme de vray il eſt. Et puis qu'il n'eſt beſoin q̃ de cuire.

re. Les deux matieres de ſia aſſẽblees, & q̃ pẽdãt icelle decoctiõ l'on eſt en repos, il eſt trop certain qu'õ y a grãd plaiſir cõme dit le philoſophe au ſeptieſme des Ethiques, qu'on à plus de plaiſir en ſe repoſãt qu'en trauaillant. Et qu'il ſoit vray q̃ noſtre derniere decoction ſe face en repos & ſans ſe tourmẽter, Raſis en ſon liure de trois paroles, dit, q̃ toutes les diſſolutiõs, calcinatiõs, ſublimatiõs, dealbations, rubificatiõs & toutes autres operatiõs, que les philoſophes ont eſcrit eſtre neceſſaires pour parfaire noſtre diuine œuure, ſe font dedãs le feu, ſans le bouger. Pythagoras en la Tourbe des philoſophes à eſcrit le meſme, diſant q̃ tous les regimens requis a la perfection de noſtre diuine œuure ſont parfaits par la ſeule decoctiõ. Barſeus au meſme liure dit, qu'il faut decuyre, taindre & calciner noſtre

ſtre diuine œuure, mais toutes ces operatiõs (dit il) ſe font par la ſeule decoction. Toutesfois à fin que noz calumniateurs ne diẽt que toutes leurs operations ne ſont que decoctions, ie ſuis content leur alleguer d'autres ſentences des anciens philoſophes pour leur oſter toutes excuſes, & de monſtrer comme à l'œil leur erreur & ignorance. Alphidius en ſon liure nous teſmoigne, que nous n'auons beſoing en la compoſition de noſtre diuine œuure, que d'vne ſeule matiere, qu'ils appellent aſſez proprement eaue, & d'vne ſeule action, c'eſt la decoctio, laquelle ſe fait en vn ſeul vaiſſeau, ſans iamais y toucher. Le Roy Salomõ teſmoigne le meſme quand il dict, que a la faction de noſtre diuine œuure (qu'il appelle noſtre ſoulfre) nous n'auõs que vn ſeul moyen. Lilium à eſcript le meſme, diſant

Alphidius

que

que noſtre diuine œuure eſt faicte de dans vn ſeul vaiſſeau, par vn ſeul moyen, & par vne ſeule decoction. Mahomet declaire aſſez le ſemblable diſant, que nous n'auons que vn ſeul moyen, ſçauoir la decoction, & vn ſeul vaiſſeau, pour faire noſtre diuine œuure tant la blanche, que la rouge, Auicéne à eſté de meſme opiniõ, quát il parle plus propremẽt que pas vn, diſant que toutes les diſpoſitions c'eſt à dire, toutes les operations requiſes à la cõpoſition de noſtre diuine œuure ſe font en vn ſeul double vaiſſeau. Si dõques noſtre diuine œuure eſt faicte dedans vn ſeul double vaiſſeau, & par vne ſeule decoction (comme de vray elle eſt) il faut neceſſairement que la pluſpart des operateurs du iourd'huy cõfeſſent leur grãdes fautes & erreurs, pour ce que ie ne ſache en auoir veu aucun, qui n'euſt

n'euſt les trois & quatre fourneaux, & tel eſtoit qui en auoit dix & douze, l'vn pour diſtiller, l'autre pour calciner, l'autre pour diſſouldre, l'autre pour ſublimer acõpagnez d'vne infinité de vaiſſeaux, pour parfaire leurs œuures, mais ils y ſeroyẽt encores, & y ſeront touſiours (s'ils ne corrigent leurs fautes) auant qu'ils paruiẽnẽt à la faction de noſtre diuine œuure. Ie metais d'vn tas de ſeparations, qu'ilz font (ad ce qu'ils diſent) des quatre elemẽs, pource que cela ſera plus à mõ propos, quãt ie declareray la nature des quatre elemẽs, en declarãt les termes de noſtre ſcience. Il me ſuffit pour le preſent, auoir mõſtré la façõ & vray moyẽ pour cognoiſtre cõme à l'œil ceux qui ſont elõgnez de la verité de noſtre ſciẽce, ou ceux qui ſont dedãs le vray chemin, car cõme nous auõs mõſtré aſſez à plain cy deſſus, &

mon

mõſtrerons encores cy apres, il ny à q̃ vn ſeul moyẽ, vne ſeule façõ de faire, & ce dedãs vn ſeul vaiſſeau (q̃ Ray mõd Lulle appelle hymẽ) & dedãs vn ſeul fourneau (q̃ le bõ Treuiſan appel le feu cloz, humide, vaporeux, continuel, & digerẽt) ſãs iamais y toucher, q̃ noſtre decoctiõ ne ſoit parfaicte, tãt s'e faut qu'il y faille tãt de fatras, ny tant de folles deſpẽces qu'on à accouſtumé d'y faire. Ie ne ignore point qu'il ny ait étre eux q̃lques vns qui liſent les liures (cõbien q̃ de vray ils ſont bien clers, car ils trauaillent preſque tous à credit) qui me diront, pourquoy nous taxez vous ainſi? veu que Geber en ſa Summe nous apréd diuerſes preparations, tant du ſoulfre que de l'argent vif, enſemble des corps & de l'eſprit, & Raſis au liure du parfait magiſtere teſmoigne, q̃ les corps & les eſprits ſont p̃parez par diuers

Nota.

uers moyens, & en apprend beaucoup de manieres. Mais il ne fault point me paiſner grandement pour leur reſpondre, leur ayant deſia reſpondu parce que i'ay dit au parauãt, car telles & ſemblables ſentẽces ont eſté eſcrites pour cacher la vraye preparation de noſtre diuine œuure, comme nous auons dit au premier membre de noſtre diuiſion, ce que meſmes Geber en teſmoigne en ſa Summe au chapitre, des differences des medecines, il y à (dict il) vne ſeule voye parfaicte, laquelle nous relieue & ſoulage de nous paiſner à toutes autres preparations. Parquoy, en continuant noſtre diuiſion, ie declareray la façon comment nature beſoigne aux concauitez de la terre, dedans les mynes: en la procreation des metaux, enquoy l'on cognoiſtra en quelles operations l'art la peut enſuyure,

Geber

Na.

§ 1111.

comme nature beſoigne dans les mines pour faire les metaux.

& con

& cõſequãmẽt qu'elle eſt la vraye ma tiére requiſe pour les parfaire ſur ter re. Mais pour ce que c'eſt le principal poinct de noſtre ſciẽce (comme dict Geber au cõmẽcemẽt de ſa Sũme, & Auicenne qui defend de s'entremettre de la practique d'icelle, ſi lon n'a premierement cogneu les vrays fondemens & matieres des mynes) i'en ſuyuray en la declaration d'icelle les principaux aucteurs & plus experimentez en la practique des mynes, cõme teſmoignent leurs eſcriptz. Or eſt il, tenu pour tout reſolu, & plus que certain entre tous les philoſophes, q̃ tous ſimples qui ſont cõgelez par le froid, abõdẽt en leurs premieres matieres en humidité aquaticque, comme à eſcript Ariſtote au quatrieſme des meteores, parquoy puis q̃ les metaux eſtãs fonduz ſont cõgelez par le froid, il faut dire qu'ilz abondent en

leur premiere matiere en humidité aquaticq. Toutefois Albert le grād a de plus pres enquis les cauſes en la procreatiō des metaux q̄ tout autre, mōſtre treſbiē q̄ ceſte humidité aquaticq̄ n'eſt point l'humidite, comme q̄ nous voyōs en l'eaue, & en autres ſimples, car l'experiēce no⁹ mōſtre qu'elle eſt reduicte & couertie en fumée p la violēce du feu, mais il eſt ainſi q̄ les metaux eſtās fōduz ne ſont point cōuertiz en fumée, il faut doncques dire, que leur humidité eſt meſlée auec quelque autre matiere qui les retient ſur le feu, & qui garde qu'ilz ne ſoyēt conuertiz en fumée par la violence d'iceluy. Or il ny à matiere qui reſiſte tāt au feu, q̄ faict l'humidité viſqueuſe, quāt elle eſt meſlée auec la partie terreſtre & ſubtile, comme teſmoigne Bonus Philoſophe Italien, & ainſi que l'experiēce nous certifie.

Parquoy

Parquoy dõc il faut dire q'humidité qui eſt aux metaux eſt telle. Mais pource que nous voyons qu'il y a des humiditez en iceux, qui ſont cõſummees par le feu, ſans que pour cela ilz ſoyẽt conſumées, cõme l'experience nous monſtre en leurs purgations, il nous faut neceſſairemẽt confeſſer, auec les principaux auẽteurs de noſtre ſciẽce qu'en la compoſition des metaux il y entre deux façons d'humidité viſqueuſe, l'vne au dehors, qu'ilz appellẽt extrinſecq̃, l'autre au dedãs qu'ilz appellẽt intrinſecque. Et pource que la premiere eſt groſsiere, & n'eſt poinct bien & parfaictement meſlée auec ſa matiere terreſtre & ſubtile, elle eſt facilement arſe & conſummée par le feu. Mais la ſeconde eſt grandement ſubtile, & tellement meſlée auec ſa partie terreſtre, q̃ toutes deux enſemble ne ſont qu'vne ſimple ma-

tiere, laquelle ne peut eſtre en partie cõſũmée par le feu, qu'elle ne la ſoit du tout entieremẽt, & d'icelle eſt procrée & faict le vif argẽt, que nous voyõs communemẽt, ce que ſes effectz monſtrẽt par experiẽce (cõme à treſbien dict Arnault de Ville neufue) laquelle nous certifie que les deux ſuſdictes matieres ſont cõioinctes parfaictement en luy, car ou le terreſtre retiẽt l'humidité auec ſoy, ou l'humidité l'ẽporte, ainſi que dict Albert le grãd, lequel en cerchant les cauſes des cõpoſitiõs metalliques a treſbien cogneu q̃ la cauſe pourquoy l'argẽt vif eſt touſiours remuant, c'eſt pource q̃ l'humidité ſur domine ſur la partie terreſtre, cõme par meſme raiſõ (ſçauoir par leur mixtiõ indicible & vniuocq̃) le terreſtre dominant ſur l'humidité eſt cauſe que l'argent vif ne mouille poinct ce qu'il touche, ny le boys ſur

Nota.

quoy

quoy il eſt mis. Par ceci dõcqs il nous eſt mõſtré aſſez euidémẽt, que la ſen tẽce d'Albert le grand eſt fort verita ble quat il dict en ſõ liure des ſimples metalliques, que la premiere matie re des metaux c'eſt l'humidité viſqu euſe, incombuſtible, & grãdemẽt ſub tile meſlée par vne mixtiõ forte & ad mirable auec la partie terreſtre & ſub tile dedãs les cauernes des terres mi nerales, ce que ne cõtraire en riẽs de ce que Geber à eſcript en ſa Summe diſãt, que l'argẽt vif eſt la vraye matie re des metaux: car Nature qui n'eſt ia mais oyſifue, a procrée l'argẽt vif de ceſte matiere, qui eſt la cauſe que Bo nus à dict treſbiẽ, qu'il eſt la plus pro chaine matiere des metaux, mais q la premiere & principale, c'eſt ladicte humidité viſqueuſe meſlee auec ſa partie terreſtre & ſubtile, cõme à dict Albert. Geber à treſbiẽ declaré le meſ

Albert

Vo.

Geber

Bonus

Geber

me, quãt il dict en la diffinition qu'il baille de l'argent vif en ſa Sũme, c'eſt (dict il) vne humidite viſqueuſe, qui à eſté eſpoiſsie par l'ayde de la partie terreſtre, qui entre en ſa compoſitio. Or à preſent nous faut cõſiderer biẽ ſubtilemẽt la façõ cõmẽt Nature procede à la procreation de toutes choſes, en leſquelles elle à meſlé vne propre matiere que les Philoſophes appellẽt agent, pource quelle ne ſe produict poinct ſoy meſme (cõme dict Ariſtote (c'eſt à dire ne mõſtre poinct ſes effectz. Parquoy nature en la procreation des metaux apres auoir creé leur matiere, ſçauoir l'argẽt vif) elle, qui eſt toute ſçauãte, luy adioinct ſa propre agent, à ſçauoir vne façon de terre minerale, q eſt come la creſme & graiſſe d'icelle, decuyctẽ & eſpoiſſie par la chaleur qui eſt dãs les cauernes des mynes par ſõgue decoctiõ, la

Generation des Metaux

quelle

quelle terre nous appellons communement ſoulfre, lequel eſt en meſme degré, en faiſant cõparaiſon de luy à l'argẽt vif, cõme le caille, en le comparat au laict, l'home en le cõparant à la femme, & l'argẽt en le comparãt à la matiere ſubiecte, leql ſoufre les philoſophes ont dict eſtre en deux ſortes, l'vn eſt facile à fõdre de ſa propre nature, & l'autre eſt tãt ſeulemẽt congelé & non fuſible. Parquoy, à fin que Nature monſtraſt la puiſsãce & force de l'agent, à ſçauoir du ſoulfre en la matiere à laqlle il eſt conioinct elle à faict par vne admirable cõpoſition q les metaux fuſſent cõgelez par l'actiõ du ſoulfre fuſible, à fin qu'ilz fuſſent fondãs, cõme elle a cõpoſé les autres ſimples metalliqs, par l'actiõ du ſoulfre nõ fuſible, à fin qu'ilz ne fuſsẽt pas fondãs comme la magneſie, les marcaſites, & autres ſẽblables, mais pour-

= ce que l'argent ne peut eſtre aucune
= ment partie materielle du compoſé
= (cõme dict Ariſtote) nature en beſo
= gnant ſoubz terre à la procreation
= des metaux, apres auoir meſlé ledict
= ſoulfre auec l'argẽt vif par vne cõpo-
= ſition indicible, elle en faict & pro-
= crée le principal metal, ſçauoir l'or,
= en ſeparant d'iceluy, par vne parfaicte
= decoction, ſon agent ſçauoir le ſoul-
= fre, qui eſt la cauſe pourquoy l'or eſt
= plus parfaict que tous les autres me-
= taux, pource que c'eſt la principale
& derniere intẽtiõ de nature en leur
procreation, ainſi q̃ l'experiẽce nous
certifie, quant elle ne le tranſmue en
meilleur. Et c'eſt la raiſon pourquoy
l'argent viſſe meſle mieux & plus ai
ſément auec l'or, que auec tout autre
metal, pource q̃ ce n'eſt riens que ar-
gent vif, decuyct par ſon propre ſoul
fre, & du tout ſeparé d'iceluy par la-
dicte

dicte decoctiõ, de meſmes tout ainſi q̃ la ſeparatiõ du ſoulfre eſt cauſe de la perfection de l'or, auſſi de meſme qu'il en demeure aux autres metaux, de meſme ſont ilz dictz imparfaictz, & voyla la cauſe pourquoy l'argent eſt moins parfaict q̃ l'or, & le cuyure plus imparfaict que l'argent, à ſçauoir par faute de decoctiõ, car par elle ſeulement, leur agent ſçauoir le ſoulfre en eſt ſeparé, En quoy eſt declairé le plus grand & principal ſecret de noſtre ſcience. car puis qu'il faut qu'elle enſuyue nature en ſes operations, il eſt neceſſaire, que auant que parfaire noſtre diuine œuure, nous en ſeparions ſon agent, ſçauoir le ſoulfre, ce que tous les philoſophes ont caché en leurs eſcriptz, nous renuoyant aux operations de nature, leſquelles me ſemble auoir aſſez declairé. Mais à fin que l'on cognoiſſe parfaictement

en quoy noſtre ſcience peut enſuyure les operations de Nature, il nous cõuient declairer la façon principale, & plus couſtumiere dont elle vſe en la perfection des metaux. Nous auons deſia dict, que la perfection & imperfection des metaux eſt cauſée par la priuation ou mixion de ſon argent, ſçauoir du ſoulfre, & auons monſtré la premiere façon de laquelle nature vſe en compoſant le principal & plus parfaict de tous, qu'eſt l'or, mais elle a vſé d'vne autre, qui ſemble eſtre diuerſe de la premiere, combié que de vray ſoyent toutes vnes, ſi l'on conſidere la fin & vraye intention de nature, laquelle n'eſt autre que purger, & nectoyer les metaux de leur ſoulfre, car ce qu'elle faict en la premiere façon auec vne parfaicte decoction, elle le faict en la ſeconde par vne continuelle & longue digeſtion, digerãt

&

& purifiãt les metaux imparfaict peu a peu, tant qu'ilz ſoyent reduyctz en or. Qu'il ſoit vray, l'experience nous monſtre, que aux mynes de l'argent l'on trouue ordinairemẽt du plomb, & en aucunes l'on trouue les deux tellement meſlez enſemble, que ceux qui ſont expertz au faict des mynes, diſent (apres auoir deſcouuert l'argẽt, qui apparoit preſque imparfaict par faute de digeſtion) qu'il les faut laiſſer ainſi, & refermer la myne, à fin que riens de la matiere ſubtile n'euaporaſt, par trente ou par quarante ans, & que par ce moyen le tout ſera parfaict, comme recite Albert le grãd auoir eſté faict en ſon temps au Royaume d'Eſclauonie. Et moy i'ay ouy aſſeurer le meſmes à vn maiſtre qui eſtoit grandement expert aux faictz des mynes. C'eſt doncq en ceſte ſeconde façon, que

nature tiẽt pour parfaire les metaux, que noſtre art l'enſuyt en ſes operatiõs, a ſçauoir, en parfaiſãt les metaux imparfaictz par la priuation de leur ſoulfre, lequel en eſt ſeparé, par la proiection, que nous faiſons de ceſte diuine œuure ſur iceux quant ſont fonduz, laquelle les purifie de leur dict ſoulfre, & les parfaict en fin or, par ſa parfaicte & exuberante decoction, qu'elle à acquiſe par l'adminiſtration de noſtre art. Et tout ainſi que les diuerſes façons, dequoy nature vſe a la purification des metaux, ne font poinct que nous trouuions diuerſes façons d'or (i'entens en perfection) auſsi la diuerſe façon dequoy nous vſons pour les parfaire ſur terre (qui eſt toute autre & differente des operations de nature) ne faict poinct que noſtre or & le myneral ſoyent en riẽs differens attendu meſmement, que nous

nous vſons de meſme matiere, qu'elle vſe ſoubz terre dedans les mynes, ce que conferme Ariſtote au neufieſme de ſa Metaphyſique, diſant quant l'argẽt & la matiere ſont ſemblables, les operations ſont touſiours ſemblables, encores que les moyẽs pour les faire ſoyent diuers, car les moyens & la matiere ſont deux choſes, pour ce que ſi la matiere eſt vne & du tout ſemblable, toutes les operations qui ſemblent au commencement cõtraires, font en fin vn meſme effect, cõme teſmoigne ledit philoſophe. Et qu'il ſoit vray que noſtre matiere de laquelle nous vſons pour parfaire des metaux ſur terre, ſoit du tout ſemblable à celle dequoy nature vſe ſoubz terre pour la procreation des metaux. Geber en ſa Summe dict, que noſtre ſcience enſuyt nature au plus pres qu'il luy eſt poſsible. Le meſme

me dit Hermes, Pythagoras, Senior, & pluſieurs autres. Puis doncques qu'elle enſuyt nature, il faut neceſſairement confeſſer qu'elle vſe de ſemblable matiere (laquelle ne peut eſtre que vne ſeule & meſme en noſtre ſcience, tout ainſi que nous auons aſſez monſtré cy deſſus, qu'il n'y a qu'vne ſeule matiere en nature, laquelle matiere auons appellé argẽt vif) non pas en tant qu'il eſt ſeul, mais quant il eſt meſlé auec ſon propre agent, qui eſt ſon vray ſoulfre. Ceſte meſme matiere doncques, que les philoſophes ont appellé argent vif animé, ſera la vraye matiere de noſtre ſcience, pour parfaire noſtre diuine œuure, veu que icelluy meſme ſans autre eſt la vraye matiere, de laquelle nature vſe aux concauitez de la terre dedans les mynes en la procreation des metaux, comme nous auons aſſez monſtré

ſtré cy deuant. Or la raiſon pourquoy ilz l'ont appellé argent vif animé, & pour monſtrer la difference, qui eſt entre luy & l'argent vif commun, qui eſt demeuré tel, pour ce que nature ne luy a pas adioinct ſon agent propre. Tant s'en faut doncques que l'argent vif commun, ny le ſoulfre commun ſoyent la vraye matiere des metaux, comme pluſieurs ont faulſement eſtimé. Qu'il ſoit vray, l'experience nous teſmoingne que iamais l'on n'a trouué l'argent vif commun, ny le ſoulfre commun meſlez enſemble dedans les mynes. comment doncques ſeroyent ilz la vraye matiere des metaux aux concaues de la terre, & par conſequent de noſtre ſcience, ainſi que teſmoigne Geber en ſa Summe quãt il parle des principes d'icelle, lequel en vn autre lieu dict treſbien que

Na

+

Geber.

Na

no

noſtre argẽt vif n'eſt autre choſe que vne eauë viſqueuſe eſpoiſſie par l'action, de ſon ſoulfre metalicque. Et c'eſt noſtre vraye matiere, laquelle nature a preparé à noſtre art, cõme dict Valerandus Syluenſis, & l'a reduicte en vne eſpece certaine (aux vrays philoſophes cogneuë) ſans la trãſmuer d'aduantaige de ſoy meſme. Auicenne a teſmoigné le ſemblable quant il dict, Nature nous a preparé vne ſeule matiere, laquelle noſtre art ne peut faire ny compoſer de ſoy meſme. Tãt s'en faut doncques que toutes les matieres que nous pourrions meſler enſemble (fuſſent elles metalliques ou non) ſoyent la vraye matiere de noſtre ſcience, attendu que nature la nous à deſia preparé, de ſorte qu'il ne nous reſte que deux choſes à ſçauoir purifier la dicte matiere, & la parfaire & conioindre par ſa propre

pre decoction. Et c'eſt de ceſte matie
re que Raſis à eſcrit au liure des pre-
ceptes, Noſtre Mercure (dit il) eſt le *Raſis*
vray fondemẽt de noſtre ſcience, du
quel ſeul l'on tire & extrait les vraies
tainctures des metaux. Alphidius à
declairé le meſmes quãt il dit, regar-
de bien, mon enfant, car toute l'œu-
ure des ſçauans Philoſophes conſiſte
au ſeul argent vif, qui eſt la raiſon
pourquoy Hermes nous commande
garder treſbien ce Mercure. Lequel
il appelle coagulé, & caché dedãs les
cabinets dorez. De ce meſme Mercu-
re à parlé Geber ou il dit, Loue ſoy *Gebe*
le Dieu, treshaut, qui à crée ceſt ar-
gent vif, & luy a donné telle puiſſan-
ce, qu'il n'y en a point d'autre qui luy
ſoit ſemblable, pour parfaire le vray
magiſtere de noſtre ſcience. Brief,
il n'y a Autheur ſçauant qui ayt eſ-
crit, qui ne ſoit de ceſte opinion.

Mais ie ſçay bien que les operateurs du iourd'huy me taxeront, diſans. comment eſt ce que i'oſe reprendre tãt de ſçauans perſonnages qui nous ont precedé, leſquels nous ont laiſſé par eſcrit, non pas la theoricque ſeulement de noſtre ſcience, mais la practique d'icelle, en laquelle ils nous apprenent de ſublimer, l'argent vif (que ils appellent Mercure) auec du Vitriol & du ſel, puis monſtrent, comme il le faut reuiffier auec d'eaue chaude, à fin de le meſler auec de l'or qu'ils appellent Sol, & par ce moyẽ le diſſouldre puis le fixer, à fin de parfaire par ce moyen noſtre diuine œuure, cõme à eſcrit Arnault de Ville neufue en ſon grand Roſaire, & Raymõd Lulle en ſon teſtamẽt. Mais a fin que ie les contente, leur declairant leur ignorance, ie ne vueil que enſuyure les meſmes Autheurs qu'ilz m'alle-

Obiection. Refutee

guent,

guent, les eſcrits deſquelz nous teſmoignent, que toutes ces diuerſes operations, diſtillations, ſeparations d'elemens, reductions, & autres ſemblables, n'ont eſté eſcriptes par eux, que pour cacher & enueloper la deſſoubz la vraye practique de noſtre ſcience. Qu'il ſoit vray, apres que Arnault de Ville neufue nous a apris toutes ces diuerſes operatiõs en ſon dict Roſaire, il dit à la fin en ſa recapitulation. Nous auons monſtré la vraye practique, & vray moyen pour parfaire noſtre diuine œuure, mais en paroles fort courtes. Leſquelles ſont aſſez prolixes pour ceux qui les entendront. Tant s'en fault donc ques qu'en parlant de tant de diuerſes & longues operations il ait touſiours entendu parler de la vraye preparation & practicque de ceſte diuine œuure. Le meſmes nous teſ- *Arnaud*

R. Lulle.

moigne la fin du Codicille de Raymond Lulle, quant il reſpond à ceux qui luy voudroyent demander, pour quoy il a eſcrit l'art, puis qu'il a teſmoigné vn peut au parauant qu'il ne ſe faut point attẽdre de paruenir à la vraye cognoiſsãce d'iceluy, par la lecture des liures, pour ce (dit il) que le Lecteur fidele ſoit introduict & habilité en la vraye cognoiſſance de noſtre diuine œuure, la preparation de laquelle nous n'auons iamais declarée au vray. tant s'en faut doncques que les grandes & diuerſes preparations qu'il à apriſes en ſes liures ſoiẽt la ſeule & vnique practique, qu'eſt requiſe pour parfaire noſtre diuine œuure. Il y en aura d'autres qui ſeront plus ſçauans, & me reprendrõt volontiers, diſans pourquoy i'ay eſcrit que noſtre diuine œuure eſt faicte d'vne ſeule matiere, à ſçauoir du ſeul argẽt

vif

vif animé, veu que Geber en ſa Sum-
me au chapitre de la coagulation de
Mercure dict, qu'elle eſt extraicte des
corps metalliques preparez auec leur
arſenicq. Roſinus au contraire dict
que c'eſt le vray ſoulfre incõbuſtible
duquel noſtre diuine œuure eſt faite.
Salomõ fils de Dauid teſmoigne le
meſmes, quant il dit, Dieu à preferé
à toutes les choſes qui ſont ſoubz le
ciel noſtre, vray ſoulfre. Pythagoras
en la Tourbe des Philoſophes à eſ-
crit, que noſtre diuine œuure eſt par
faicte, quand les ſoulfres ſe cõioignét
l'vn auec l'autre. Par ainſi elle eſt fai-
cte de ſoulfre, & non d'argent vif a-
nimé ſeulement. Mais pour leur bien
reſpondre, & cõtéter leurs eſprits deſ
uoyez de la vraye voye, il faut leur
ramẽteuoir ce que nous auõs declai
ré cy deuant: parlant de la matiere
des metaux, ou nous auons monſtré,

cõmẽt nature à adiouſt l'argent pro-
§ V. pre à l'argent vif dedans les mynes.

Lilium nomme le leuure, de la matiere dont elle est.

Or pource que noſtre diuine œuure n'a point de nom propre, les vns luy ont donné vn nom, les autres vn autre, tellement que Lilium à treſbiẽ eſcrit, que noſtre diuine œuure à autant de noms entre les philoſophes, comme il y a des choſes au monde, voulant dire par cela qu'elle à des noms infiniz, car combien qu'elle ſoit touſiours vne meſme, faicte d'vne ſeule matiere, toutesfois les philoſophes qui nous ont precedez luy ont dõné diuers & variables noms, ſelon la diuerſité des couleurs, qui apparoiſſent en la decoction d'icelle, comme ceux qui l'ont appellé argent vif animé (comme nous) ont conſideré, que noſtre premiere matiere, q̃ les anciens Philoſophes ont appellé Chaos, participe à ſon cõmencemẽt

Na-

&

& eſt vrayemẽt du tout ſemblable à la nature & matiere de l'argent vif, duquel nature compoſe & parfait les metaux aux cõcauitez de la terre, cõme nous auons aſſez monſtré cy deuant. De meſme ceux qui ont appellé noſtre diuine œuure Pierre Philoſophale (qui eſt le nom auiourd'huy le plus receu de tous) ont eu eſgard à la fin de la decoction de noſtre matiere, pour ce que en fin elle eſt fixe, & ne s'enuole point du feu, pour raiſon qu'ils ont ce terme commun entre eux, d'appeller toutes choſes qui ne ſe ſont point euaporées, ny ſublimees au feu pierre. D'autres ont inuenté pluſieurs autres noms, les cauſant ſur diuerſes raiſons, leſquels ſeroiẽt lõgs à reciter cõme dit Malueſciudus. Si nous appellõs noſtre matiere ſpirituelle, il eſt vray: ſi nous la diſons corporelle, ne mentons point: ſi nous

l'appellons celeſte, c'eſt ſon vray nõ: ſi nous l'appellons terreſtre, nous parlons fort proprement. Declairant aſſez par cela que la varieté des noms, que ceux qui nous ont precedé ont donné à noſtre diuine œuure, a eſté cauſée par diuerſes raiſons, fondées ſur la diuerſité des couleurs, & autres operations, que apparoiſſent à ſa decoction. Ainſi ceux qui l'ont appelé ſoulfre, comme teſmoignent les authoritez qu'on pourroit amener cõtre, moy, ont regardé à la derniere decoction, en laquelle noſtre matiere eſt fixe. Laquelle tout ainſi que au commencement monſtroit la vraye apparence d'argent vif, pour ce qu'elle eſtoit volatille, ainſi en fin eſt elle faicte fixe. Et lors ce qu'eſtoit au dedans incorgneu, ſçauoir les parties fixes, que nous appellons ſoulfre, eſt fait manifeſte, par la continuelle &

dern

derniere decoctiõ, en laquelle il domine le volatil, qui eſt la raiſon pourquoy noſtre matiere n'eſt plus appelee volatile, i'entends de ceux qui cõſiderent la derniere decoction, mais ſoulfre fix, cõme dit Arnault de Villeneufue en ſon grãd Roſaire, quãt il à parlé de la derniere decoction de noſtre diuine œuure, c'eſt (dit il) le vray ſoulfre rouge, par lequel l'argent vif peut eſtre parfaict en fin or, Par ainſi nous pouons iuſtement & au vray reſouldre, que la matiere de laquelle nous compoſons noſtre diuine œuure, n'eſt q vne ſeule. du tout ſemblable à la matiere de laquelle nature vſe ſoubz terre dedans les mynes, en la procreation des metaux, nonobſtans les authoritez que nous auons amenées cy deſſus au contraire, & toutes autres ſemblables. car (cõme dit Ariſtote, & meſmes l'experience

Arnault

nous teſmoigne) la diuerſité des nõs ne faict point la choſe diuerſe. Parquoy, pour mettre fin, à noſtre diuiſion, il nous reſte declarer les termes de noſtre ſcience. I'entends declarer, ceſt à dire, conferer les ſentences des bõs & principaux autheurs qui nous ont precedé. Leſquels vſent entre autres de quatre termes, en parlant de la compoſition de noſtre diuine œuure, ſauoir, de quatre elemens, du parfait Leuain, du vray venin, & du parfait coagulé, qu'ils ont autrement appellé le maſle, le cõparant aux femelles, comme ils comparent leur caille ou coagule au ſimple laict. Pour bien dõcques declairer qu'eſt ce qu'ils entendent par les quatre elemens, il nous faut ſçauoir, ce que tous les Philoſophes naturels ont declairé touchant la premiere matiere, qu'ilz appellent Chaos, en laquelle ils ont dit,

§ VI. *Declaration des principaux termes de la science.*

Na.

dit, que tous les quatre elemens eſto
yent confuz, mais par leur contrarie
té, chaſcun en demonſtrant ſes actiõs
ſe nous eſt manifeſté. qui eſt la raiſon
pourquoy Alexandre à eſcrit en ſon *Alexan*
epiſtre, que tout ce qui c'eſt demon- *defini'o*
ſtré à noz anciens eſtre de qualité *des 4*
chaude, ils l'ont appellé feu. ce qui e- *Elemens*
ſtoit ſec & coagule, terre. ce qui eſ-
toit humide & labile eaue. & ce qui
eſtoit froid, & ſubtil venteux, ils ont
appellé air. Deſquels les deux ſont
encloz dedans les autres, comme dit
Raſis, au liure des preceptes, tous cõ *Raſis*
poſez ſont faits des quatre elemens,
les deux cachez, & les deux autres ap
parens, ſçauoir l'air au dedans de l'ea
ue, & le feu au dedans de la terre,
comme nous auons dit cy deuant.
Toutes-foys pour ce que les deux
encloz, ſçauoir l'air, & le feu, ne
peuuent monſtrer leurs actions ſans

les

les autres deux ils les ont appellez les deux elemens debiles, & les autres deux, les forts qui eſt la cauſe, pourquoy ils diſent, que les cõpoſez ſont parfaits, quant l'humidité & le ſec, ſçauoir l'eaue, & la terre, ſõt cõioints eſgallemẽt par l'aide, de nature, auec le froid & le chaut, c'eſt auec l'air, & le feu, ce qui ſe fait par la cõuerſion de l'vn en l'autre. Parquoy Alexãdre au liure de ſes ſecrets dit, Si tu cõuertis les elemẽs l'vn en l'autre, tu trouueras ce q̃ tu cherches. Laquelle ſentẽces il nous faut biẽ declairer, pour ce que icelle bien entendue nous mõſtre, comme au doit, la vraye matiere, & parfaicte practique, de noſtre ſciẽce. Mais pour la biẽ entendre, il nous faut parler vn peu plus propremẽt des quatre elemẽs & de la nature d'iceux, en tãt qu'ils ſont neceſſaires en la cõpoſition de noſtre diuine œuure. Hermes

mes quant il en parle dit, que nostre terre sont crees tous les autres elemés. Du contraire Alphidius dit, que l'eaue est le principal element, de laquelle tous les autres elemens requis à la composition de nostre diuine œuure sont crees, en quoy il n'y a point de contradiction, comme il semble, pource que au commencemét de procreation de nostre diuine œuure, il n'apparoit riés que eaue, laquelle les Philosophes ont appellé eaue Mercuriale. Et d'icelle est procree la terre, lors qu'elle est espoissie, par la coniunction & decoction supernaturelle, sans laquelle elle nous est inutile. Hermes doncq à fort bien dit, que de la terre sortent les autres elemens, pource qu'en la seconde operation elle seule monstre ses qualitez, cõme l'eaue le monstroit au commencement: ce qui a fait escrire à

Nx

Al

Alphidius, à Valerãdus, & aux autres, qu'elle eſtoit le principal element en la compoſition de noſtre diuine œuure. Et ce ſont ces deux clemẽs, que les Philoſophes ont commandé cognoiſtre, auant s'entremettre de trauailler, comme dit Raſis au liure des Lumieres. Auant (dit il) que commencer, il faut bien cognoiſtre la nature & qualité de l'eaue & de la terre, pource qu'en ces deux ſont compris tous les quatre elemens, autrement le volatil emportera le fix, & par ainſi noſtre ſcience nous ſera inutile, qui eſt la raiſon, pourquoy il nous eſt commandé conuertir les quatre elemens, à fin que noſtre diuine œuure ſoit bien qualifiee, & finablement faicte fixe, pour pouuoir reſiſter à toute violence de feu, corruption de l'air, rouilleure de terre, gaſtemẽt & pourriture de l'eaue, ne

Raſis

plus

plus ne moins que fait l'or myneral pour raiſon de ſa grande perfection. Laquelle conuerſion d'elemens n'eſt autre choſe (comme dit Raymond Lulle) que faire la terre qui eſt fixe volatile, & l'eaue qui eſt humide & volatile, la faire ſeiche & fixe, ce qui ſe fait par noſtre cõtinuelle decoctiõ dedãs noſtre vaiſſeau, ſans iamais l'ouurir, de paour que noz elemẽs ne ſoyent gaſtez, & qu'ils ne s'en volent en fumee. Cela meſme teſmoignent les eſcrits de Raſis, & d'autres diuers philoſophes, quãt il diſent, que la vraye ſeperation & conionctiõ des quatre elemẽs ſe fait dedans noſtre vaiſſeau, ſans y toucher des mains ny des pieds. Pource diſent ils que noſtre pierre ſe diſſoult, ſe coagule, ſe laue, ſe purge, ſe blanchiſt & rougiſt ſoy meſmes, ſans y meſler choſe quelconque d'eſtrange. Arnault de Villeneufue

Na. ſeparation et coniõcte des Elemens

neufue eſt de ceſte meſme opinion, en ſon grand Roſaire, ou il dit, en peu de parolles, il ne faut que ſe peiner à tuer l'eaue, c'eſt a dire a la fixer, car ſi elle eſt morte, tous les autres elemens ſont tuez (c'eſt à dire, fixez). Tant s'en faut que la fauſe & ſophiſtique ſeparation, que font les operateurs du iourd'huy des quatre elemens (comme ils diſent, ſoit bien fõdee ſur ces eſcrits, moins ſur les ſentences de tous les philoſophes, qui defendent nommeement, de ne galter point les ſimples en leur preparatiõ, pour ce, diſent ils, qu'il eſt impoſſible a l'art bailler les premieres formes. Or eſt il tout reſolu que les quatre elemens ne pourroyent eſtre compoſez, ſans les deſtruire. Parquoy il n'eſt beſoing vſer de ceſte ſophiſticque & fauſſe ſeparation d'elemens, pour la compoſition de noſtre di-

Erreur ſur les Elemens Reſutee

uine

uine œuure. Et qu'il ſoit vray que tel le ſeparation ſoit fauſe, il à eſté aſſez prouué cy deuant, que les deux elemens ſont encloz dedãs les deux autres. Tãt s'ẽ faut doncques, que nous puiſsions cognoiſtre la parfaicte ſeparation d'iceux, moins leur vraye & deuë conionction. Et puis l'experiẽce nous monſtre, comme à tresbien eſcript Valerandus, que les elemens, qu'ilz diſent auoir ſeparez, ne participent en riens de la nature des vrays elemens, teſmoing leur huyle, qu'ilz appellent air, lequel mouille tout ce qui touche, contre le vray naturel de l'air. Parquoy il me ſouffit auoir monſtré cecy de la nature & qualité des elemẽs, & conuerſion d'iceux qui eſt requiſe en noſtre ſcience, pour d'eſcouurir l'ignorance des operateurs du iourd'huy, & introduire les vrays enfans de la ſcience, pour deſcouurir *Valeran.*

l'ignorance des operateurs, du iourd'huy, & induyre les vrays enfans de la ſcience à la cognoiſſance d'iceux/ Continuãt doncques, noſtre derniere diuiſion, nous declairerons qu'eſt ce q̃ les philoſophes on entendu par ce terme (leuain) diſans qu'ilz l'õt pris en deux ſignifications, en vſant de la premiere quãt ilz cõparent noſtre diuine œuure aux metaux, pource que tout ainſi q̃ vng peu de leuain enaigriſt & conuertiſt beaucoup de paſte à ſa nature, ainſi noſtre diuine œuure conuertiſt les metaux, à ſa nature, & pour ce qu'elle eſt or, elle les conuertiſt en or. Mais pour ce qu'ilz n'ẽ ont gueres vſé en ceſte ſignificatiõ (car il ny à poinct de difficulté) nous parlerõs de la ſeconde, en laquelle giſt toute la difficulté de noſtre ſcience, car ilz entendent par ce terme (leuain) le vray corps & vraye matiere, qui parfaict

Leuain ou ferment

faict noſtre diuine œuure, lequel eſt incogneu aux yeulx, mais le faut cognoiſtre d'entendement, car au commencement noſtre matiere apparoit volatile (comme nous auons aſſez declaré cy-deuant) laquelle il nous fault conioindre auec ſon propre corps, à fin que par ce moyen il retiéne l'ame, laquelle par le moyen de ceſte conionction faicte moyennant l'eſprit, monſtre ſes diuines operations en noſtre diuine œuure, comme eſt eſcript en la Tourbe des philoſophes, ou il eſt dict que le corps à plus grãde force que ſes deux freres, qu'ilz appellent l'eſprit & l'ame, non pas qu'ilz l'entendent ainſi que à declaré Ariſtote, & les autres philoſophes (ce qui eſt grandemẽt notable) mais ilz appellent corps tout ſimple, qui peult de ſon propre naturel ſouſtenir le feu, ſans aucune dimi-

nutiõ, qu'ilz appellent autremẽt fix. Et ont appellé l'ame tout ſimple qui eſt volatile de ſoy, ayant puiſſance d'é porter quát & ſoy le corps de deſſus le feu, qu'ilz appellent en autre terme volatil, appellant l'eſprit cela qui à la puiſſance de retenir le corps & l'ame & les conioindre tellement enſemble, qu'ilz ne peuſſent eſtre ſeparez, ſoyent ilz faictz parfaictz ou imparfaictz, combien que de vray en noſtre diuine œuure ny entre riens de nouueau au commencement (i'entends apres ſa premiere preparation) ny au millieu, moins à la fin. Mais les philoſophes, ſelon diuers reſpectz, & diuerſes conſiderations, ont appellé vne meſme choſe corps ame & eſprit, comme nous auons aſſez declairé cy deuant. Ainſi quant au commencement noſtre matiere eſtoit volatile, ilz l'ont appellée ame, pour

ce

ce qu'elle emportoit quant à ſoy-le corps, mais quant ce qui eſtoit caché à eſté faict manifeſte en noſtre decoction, lors le corps à demonſtré ſes forces par le moyen de l'eſprit, c'eſt à dire, à retenu l'ame, & la reduyſant à ſa propre nature (qu'eſt d'eſtre faict or) l'a faicte fixe par ſa puiſſance, eſtant aydé par noſtre art. En quoy eſt declairé la vraye interpretation de ce que Hermes à eſcript, que nulle taincture ne ſe faict ſans la pierre rouge. car (comme dict Roſinus) noſtre vray ſoleil apparoiſt blanc & imparfaict en noſtre decoction, & eſt parfaict en ſa couleur rouge. Et c'eſt le leuain duquel à parlé Arnault de Ville neufue en ſon grant Roſaire, lequelle mõſtre en ces deux couleurs, ſans iamais y toucher, ny meſler riẽs dedas noſtre matiere, comme l'õ pourroit pẽſer par ſes eſcriptz.

Qu'il ſoit vray, Anapagoras dict, que leur ſoleil eſt rouge & ardant, lequel eſt cõioinct auec l'ame, qui eſt blanche, & de la nature de la lune, par le moyẽ de l'eſprit, cõbien que de vray le tout ne ſoit que l'argẽt vif des philoſophes. Cela meſmes declare Morienus, diſant qu'il n'eſt poſſible paruenir à la perfection de noſtre ſcience, iuſques ad ce que la lune ſoit cõioincte auec le ſoleil, ſans lequel noſtre ſcience nous eſt inutile, comme dict Hermes, & tous les philoſophes. Par ainſi doncq il appert comme il fault entendre ce que dict Raſis au liure des lumieres, le ſeruiteur rouge a eſpouſé la femme blanche, à la fin de la perfectiõ de noſtre diuine œuure, enſemble ce que dict Lilium, que la vraye vnion du corps & de l'ame eſt faicte en la couleur blanche & rouge par vn meſme moyen, ce que ſe faict

en

en certain temps, par l'ayde de noſtre decoctiõ, laquelle il faut gouuerner tellement, que noſtre matiere n'é ſoit point gaſtee, pource q̃ ainſi qu'il eſt eſcript en la Tourbe, le prouffit & le domaige de noſtre diuine œuure prouient de l'adminiſtration du feu. Parquoy ie conſeilleray, auec Raſis, que perſonne ne s'entremecte de practiquer en noſtre ſcience, que premierement il ne cognoiſſe tous & chacuns les regimes du feu (pour ce qu'ilz ſont grandement diuers) qui ſont requiz à la compoſition de noſtre diuine œuure, autrement le tiers terme qu'ilz appellent le venin, luy ſera applicqué, ce qui aduient en la ſeconde operation, comme nous auons dit cy deuant. Non pas que pour cela il faille mettre aucune choſe venimeuſe en noſtre matiere, moins de la Theriacque, ny autre choſe eſtrãge, cõme

aucuns ont penſé s'arreſtãs à l'apparé ce de la lettre, mais faut eſtre ſoigneux & vigilãt, pour ne paſſer point la propre heure de la naiſſance de noſtre eaue Mercuriale, à fin de luy cõioindre ſon propre corps, que nous auons cy deuat appellé leuain, & maintenat l'appellons venin, pour deux raiſons, l'vne quant à nous, pour ce que tout ainſi que le venin n'apporte riẽs au corps humain que domaige, ainſi ſi nous faillons à le conioindre à ſon heure determinée, il ne nous apporte que domaige, comme nous auons declairé cy deſſus. Par meſme, où ſemblable raiſon il eſt dict venin, quant à noſtre Mercure (que nous appellons eaue Mercurialle) pour ce qu'il le tue & fixe, en quoy eſt declairé la vraye interpretation de ce que Hamech à eſcript, diſant, quãt noſtre matiere eſt paruenue à ſon terme, elle eſt cõioincte a

cte auec ſon venin mortifere, enſem
ble de ce que dict Roſinus, que ce ve
nin eſt de fort grand pris. Haly, Mo-
rienus, & tous les autres ont teſmoi-
gné le ſemblable. Et quãt ad ce qu'ilz
l'appellent Theriacque, c'eſt par meſ
me cõparation, comme dict le meſ-
me Morienus, car ce que la Theriac-
q faict au corps humain, noſtre The-
riacque le faict au corps des metaux,
combien que ce qu'ilz en ont eſcript
ſe puiſſe adapter à la conionction du
parfaict leuain, quãt elle eſt faicte ſur
l'heure determinee, pour ce que par
icelle noſtre diuine œuure eſt par-
faicte. Telles & ſẽblables authoritez
doncques ſe doibuẽt entẽdre, ſelõ le
ſens allegoricq, & nõ pas ſelon l'appa
rence de la lettre, cõme pluſieurs ont
fauſemẽt eſtimé. Sẽblable eſt l'inter-
pretatiõ du dernier terme, q eſt le pl⁹
vſité de tous, & le plus mal entẽdu, car

la pluſpart, l'entẽdẽt de noſtre diuine œuure, quant elle eſt parfecte, diſant, que tout ainſi que vn peu de caille ou coagule congele beaucoup de laict, ainſi vn peu de noſtre matiere iectée ſur l'argent vif le congele & reduyct à ſa propre nature. Mais c'eſt s'eſloigner grandement de la verité, car ilz concluyent par cela que noſtre matiere ne pourroit eſtre accomparee aux metaux, pour ce qu'ilz ſont deſia congelez. Parquoy il faut entendre, que quant noſtre Mercure apparoit ſimple, il eſt labile, lequel les philoſophes ont appellé laict, appellans ſon caille ou coagule, ce que nous auons cy deſſus appellé leuain, venin, & theriacque, pource que tout ainſi que le caille n'eſt en riens different du laict, que d'vn peu de decoction, ainſi noſtre coagule n'eſt en riens different de noſtre Mercure, que par

la

la decoction, qu'il à acqueſté au para
uant: qui eſt le grand & ſupernaturel
ſecret, qui à cauſé & eſmeut les philo
ſophes appeller noſtre ſciéce diuine.
Pource que tout ſans humain, & rai-
ſons humaines y defaillét, cõme nous
auõs declairé cy deuãt. Et c'eſt ce coa
gule que Hermes appelle la fleur de
l'or, duquel ilz entẽdent parler quant
ilz diſent, qu'en la congelation des eſ
pritz eſt faicte la vraye diſſolution du
corps, & du contraire, en la diſſolutiõ
du corps eſt faicte la vraye congela-
tiõ des eſpritz, Pource q̃ par ſon mo
yen le tout eſt parfaict cõme dict Se
nior lors que i'ay veu q̃ noſtre eaue
(c'eſt à dire noſtre Mercure) ſe cõge
loit ſoymeſme, i'ay creu fermement
que noſtre ſcience eſtoit veritable.
Par ceſte meſme raiſon Alexandre à
eſcript, qu'il n'y a riens d crée en no
ſtre ſcience, que ce qui eſt faict de

maſ

maſle & de femelle, appellant noſtre coagule le maſle, pour ce qu'il agiſt, & que tous les philoſophes ont attribué l'action au maſle, & la paſsion à la femme, appellat noſtre Mercure ſemellẽ par ce que ledict coagule agiſt & mõſtre ſa puiſſance ſur luy, qui eſt la raiſõ pourquoy ilz ont eſcript, que la femme à des aeſles, pource que noſtre ſimple Mercure eſt volatil, lequel eſt retenu par ſon dict coagule. Ce qui les à fait eſcrire, qu'il nous faut faire mõter la femelle ſur le maſle, & depuis le maſle ſur la femelle, entẽdãt le meſme quãt ilz diſẽt en la Tourbe des philoſophes, qu'il faut honnorer noſtre Roy, & la Royne ſa femme, & nous garder biẽ de les bruſler, c'eſt à dire, de haſter noſtre decoctiõ. Car, cõme dict Arnault de Villeneufue en ſon grãd Roſaire, la principale faute en la practique de noſtre diuine œu-

ure

ure eſt la ſoubdaine decoction. Sem
blables, & variables termes ont eſ-
cript les anciens philoſophes en leurs
liures. Mais pour ce que ceux cy ſont
les principaux, ie mettray fin à la de-
claration d'iceux, pour ce que iceux
bien entẽduz, la vraye matiere eſt co
gneuë, & par ainſi tous les liures nous
ſont declairez, & faitz faciles, comme
dit le bon Treuiſan. Parquoy ie con
cluray, auec tous les aucteurs, les eſ-
criptz deſquelz i'ay redigé au meil-
leur ordre qu'il m'a eſté poſſible)
qu'il ny a qu'vne ſeule matiere, de la
quelle noſtre diuine œuure eſt faite,
laquelle eſt compoſee de ſeul ſimple
Mercure (que les philoſophes ont ap
pellé en propre terme & ſans aucun
equiuocque, l'eaũe Mercuriale) & co
agulee par l'actiõ de ſon propre ſoul
fre (que Hermes à appellé fort pro-
prement la fleur de l'or ayant acquis
par

Va.

par noſtre longue & continuelle de-
coction, vne parfection ſi grande &
excellente, qu'elle peut parfaire tous
corps metallicques imparfaictz, eſtãt
conioincte auec eux par ſa proie-
ction, les conuertiſſant en fin or, tel
que le mineral, pour diuerſes raiſons
que nous auons cy deuant dedui-
ctes, par leſquelles il eſt aſſez declai-
ré, pourquoy les metaux imparfaictz
ſont parfaictz par icelle. Car d'autant
qu'il ny a ſimples au monde differens
en tout & contraires en qualitez, qui
puiſſent eſtre conioinctz & meſlez
parfaictement enſemble, noſtre di-
uine œuure pour eſtre faicte du ſeul
argent vif animé, ne peut endurer d'e-
ſtre meſlee auec le ſoulfre, qui eſt
demouré aux metaux par faute de di-
geſtion, comme nous auons mõſtré
cy deſſus, mais elle eſtant toute puiſ-
ſante & parfaicte en treſgrande di-
ge

geſtion, ſepare ledict ſoulfre des metaux, & parfaict l'argent vif qui reſte en iceux, en fin or. Qu'il ſoit vray, l'experience nous le monſtre, car quant nous faiſons proiection d'icelle ſur l'argent vif commun, nous le trouuons preſque tout conuerty en or, ce qui aduient du contraire ſur les metaux, car d'vn marc d'aucun d'iceulx ne s'en recouure poinct ſix onces. Mais tant plus ſont decuyctz, tant moins ſe diminuent, pour la meſme raiſon. Parquoy, pour continuer mon petit opuſcule, ie mettray fin à la ſeconde partie, & commenceray la tierce & derniere. En laquelle ie mõſtreray la vraye & parfaicte practicque de noſtre ſcience, ſoubz diuerſes allegories, leſquelles noſtre bon Dieu manifeſtera, s'il luy plait, à ſes vrays fideles & parfaictz amateurs d'icelle, qui ſe paineront à la lectu

lecture, de mes eſcriptz, la vraye intelligence deſquelz, il leur declairera par ſon ſainct eſprit, pour en vſer à l'hõneur de noſtre chier ſeigneur, frere & vray redempteur Ieſus Chriſt, auquel ſoit louange & gloire aux ſiecles des ſiecles.

Ainſi ſoit il.

CY COMMENCE LA TIERCE PARTIE, EN LAquelle *L'aucteur monstre la practique, soubz allegorie.*

LEs philosophes & vrais cosmographes ont laissé par escrit, que la terre qui est auiourd'huy habitable, est partie & diuisee en trois parties principales, sçauoir, en l'Asie, l'Affricque, & l'Europe, qu'ils ont dit estre soubz quatre Regions, soubz l'Orient, & Occident, soubz le Midy, & Septentrion. Lesquelles regions sont regies & gouuernees par diuers Empereurs, Roys, Princes, & grands Seigneurs,

chacun deſquels à diuerſes & variables choſes en grande recommandation, tant pour la rarité d'icelles, que pour la valeur & ſingularité qu'ils y ont trouué, laquelle n'a point eu ſi grand credit en leur endroit comme la premiere, ainſi que l'experience m'a teſmoigné, lors que i'eſtois voyageant par diuerſes cõtrees, car la part ou la frequence des gens de ſçauoir eſtoit fort grande, ie veiz, (à mõ treſ. grand regret & dommaige) les gens ſçauans fort pauures & grandement reculez, & les ignorans riches & aduancez en toute ſorte. Mais ou la faute & rarité des gens de ſçauoir eſtoit grande, & que l'ignorance y regnoit tellement, que la pluſpart & preſque tous n'eſtoyent que gens ignares, & mal apris, La (dy-ie) eſtoyent les gens ſçauans en fort bonne opinion de tous, & fauoriſez des pluſgrands.

Ain'

Ainſi la faute des richeſſes, & des mynes, deſquelles l'or nous eſt communiqué, enſemble tous autres metaux, à cauſe que aucuns d'iceux a eſté, & ſera à l'aduenir en grand eſtime, en la pluſgrande partie deſdictes regions, comme l'abondance d'iceluy à fait aux autres regions, qu'il à eſté & ſera touſiours meſpriſé des grands ſeigneurs d'icelle, au lieu qu'ilz ont en grande eſtime les choſes, que ſont de peu de valeur, voire de neant, qui n'ont riens de parfaict fors la ſeule apparence, laquelle leur à touſiours eſblouy les yeux, les empeſchant de congnoiſtre les choſes grandes & parfaictes, leſquelles ſe fachant de leur façon de faire (comme font volontiers les gens ſçauans, quant ilz voyent que les ignorans leur ſont preferez) ſe retirent ailleurs, deliberees de mon-

ſtrer leurs ſçauoir & puiſſance. Or eſtoyent elles (comme vne partie du mõde eſt au iourd'huy) gouuernees par vn qui les rengeat & réforçait de telle façõ, & auec vne ſi grande diligẽce, qu'il ſe feiſt à croire, que auant de vouloir ceſſer, la reſte du monde luy ſeroit aſſubiectie, par l'ayde & faueur de ſes compagnies, & principalemẽt par le conſeil de ſon fidele prouoyeur. Mais ce pendant qu'il eſtoit en ces deliberations, il s'acompagna de diuers & non ſeaux eſtrãgiers, leſquels deſirans, & s'attendans d'eſtre treſbien receuz, & mieux recompenſez des Empereurs, Roys, & autres grands princes (comme font les eſpies du iourd'huy) ſe retirerent deuers eux, pour leur deſcouurir ce qu'ils auoyẽt peu aprendre de l'entrepriſe de ce bon gouuerneur. De laquelle ils ne tindrent aucun compte, ſe faiſant

ſant à croire, qu'il n'y auoit puiſſance terrienne qui puiſſe reſiſter à la leur, tant s'en failloit que l'entrepriſe dudict gouuerneur leur fuſt redoutable. Parquoy, lors qu'il ne ſe parloit en leurs cours & grands palais q̃ de rire, de chanter, de mener l'amour, frequenter ordinairement les feſtins, entreprẽdre mommeries, picquer cheuaux, dreſſer tournois pour combatre pour les couleurs & faueurs des dames, iouer a la paume, aller à l'aſſemblee, priſer les flatteurs, cauſſeurs, & rapporteurs enuieillis, ſe mocquer des pauures gens ſçauans, les appellant par mocquerie philoſophes (qui eſt le tiltre bien conuenant auiourd'huy à peu de gens, mais tel que les grands monarques ne l'ont point deſdaigné anciennement, & encores ne feroyent pas ceux du iourd'huy s'ils eſtoyent bien conſeillez)

lors dy ie) ce bon prince, tout chaſ-
nu, accompagné de ſes bonnes com
pagnies, & fidele pouruoyeur, feiſt
battre aux champs, & auoit deſia aſ-
ſiegé vne des principales Villes de
l'Empire quant l'Empereur feiſt aſ-
ſembler ſon camp, accompagné de
pluſieurs roys & grãds ſeigneurs leſ-
quelz tous enſemble le vindrẽt trou
uer, de ſorte qu'ils luy feirent aban-
donner le ſiege, biẽ toſt apres qu'ilz
furent arriuez, & nõ ſans cauſe, pour
ce que ſon fidele pouruoyeur le faſ-
choit ordinairement, le voulant fai-
re retirer dedans quelque fort, qui
fuſt digne de luy, ou il n'enduraſt pas
ſi grand chault. Et puis (outre le ſe-
cours que ceux dedans la ville leur
donnoyent, faiſant iournellement de
grandes & vaillantes ſorties ſur les
compagnies de ce bon Prince) l'Em-
pereur eſtoit accompagné de cin-
quan

quante mille hommes de pied, & de ſix mille cheuaux comme l'on diſoit, ſans compter force nobleſſe & grãds ſeigneurs, qui ſuiuoyent ſa cornette, eſtans r'enforcez d'vn grand nõbre d'artillerie, qui faiſoit merueilles de biẽ tirer. Parquoy ce bõ prince (apres auoir aſſemblé le cõſeil de toutes ſes cõpaignies, qui s'acordoyẽt au bon aduis de ſon fidele pouruoyeur) leua le ſiege de deuãt ladicte ville (auſſi eſtoit elle defẽdue d'vn fort, q̃ eſtoit en partie de fer) ſe retirant le mieux qu'il pouuoit, & auec le meilleur ordre qui luy fuſt poſſible garder, pour ce qu'il ſe ſentoit encores foible, qui fuſt la cauſe q̃l laiſſa au derriere ſur la queue, par le cõſeil de ſõ dit pouruoyeur, des plus vaillãtes cõpagnies qu'il auoit pour ẽtretenir touſiours l'eſcarmouche, auec les gẽs de l'empereur q̃ le ſuiuoiẽt de pres pour gar

der & defendre par ce moyen ſon ar rieregarde, qui eſtoit foible, n'euſt eſté vn ruiſſeau qui luy fuſt fauorable. Leſquelles cõpagnies feirent ſi bié leur deuoir, qu'il n'en y euſt aucune des autres qui fuſſent occiſes, encores qu'elles euſſent bien des affaires, meſmes il y en euſt quelques vnes d'abatues, qui furẽt releuées par la proueſſe & vaillantiſe des autres, mais l'eſcheueau ne ſe demeſla pas ainſi. Car le lendemain l'Empereur ſuiuit de ſi pres ce bon Prince auec tout ſon camp, qu'il fuſt contraint (ſuyuant en cela le bon conſeil de ſon fidele pouruoyeur) gaigner vn fort, qui a eſté touſiours eſtimé imprenable, pour ce qu'il eſtoit tout rond, & aſſis ſur vn arceau, entourné de murailles, ou il receuoit tant de vi ures & munitiõs qu'il vouloit d'vne forte tour, qui eſtoit tout ioignãt, la

quelle

q̃lle eſtoit pourueuë de tout ce qu'il auoit beſoin, par le moyen d'vn ſeul homme, ſçauoir dudit pouruoyeur, ſans que perſonne s'en print garde, non plus q̃ le Soltan Soliman, ne ſes gens ſouloyent faire de l'auictuaillement qu'on faiſoit ordinairement à Napoli de Romanie, par deſſoubs vne roche, quãt il la tinſt aſſiegee vingt ans durant, ou d'auantage. Or ce bon prince logea à l'enuirõ de ceſte tour toutes ſes compagnies, ſe logeant dedans le corps du chaſteau en vne bel le petite chãbre biẽ entournee & garnie de toutes choſes requiſes à la cõmodité d'vne chãbre qui fuſt digne d'vn ſi grand Seigneur. Et entre autres elle eſtoit enrichie d'vn beau cabinet grandement excellent, ſemblable en partie à ceux qu'on voit en la Duché de Lorraine, duquel il ne bougea tant qu'il demeura dedans le

dit chaſteau, iuſques à la fin du ſiege, pour le grand & ſingulier plaiſir qu'il y receuoit, pour ce meſmement qu'il regardoit par quatre feneſtres, ſans bouger de la, par leſquelles il voyoit toute la contenance de ſes ennemys, leſquels ne le pouuoyent en riens nuyre, pour ce que ſa principale porte eſtoit fermee tellement, qu'il ny auoit perſonne qui la ſceut ou peuſt ouurir : fors ſon principal & fidele pouruoyeur, qui dõna tel ordre, que riens ne leur faluſt durant vn an, que l'Empereur le tinſt aſſiegez. Lequel luy dõna diuers aſſauts du cõmencement, par l'ayde & faueur des grands Seigneurs, qu'il auoit quãt & luy. Ce que contraigniſt ce bon Prince (qui auoit deſia eſté ſi rudement aſſailly) de partir toutes ſes compagnies, en cinq enſeignes collonnelles, à fin que chaſcune feiſt la garde

garde par rang, & ſoubtinſt les aſ-
ſauts qui ſe preſenteroyent durant
leur quartier. & à fin que par ce mo
yen il reſiſtaſt a la force & ennuy
que l'Empereur luy faiſoit ordinaire
ment, eſtant conſeillé de ceux, qui e-
ſtoyent aupres de luy. car ils luy di-
ſoyent, ſi nous ne le laiſſons ainſi, il
aura iuſte occaſion pour ſe mocquer
de nous, luy meſmemẽt qui a eſté en
noſtre puiſſance d'autresfois, atten-
du qu'il dict s'en eſtre retiré par le
mauuais traictement qu'il y a receu:
ce que luy cauſera iuſte occaſion
de vengeance ſur nous & les noſtres,
s'il peut vne fois ſortir d'icy. Tels &
ſemblables propos furent cauſe, que
l'Empereur ſe delibera l'auoir par fa
mine, & ce pendant le facher ordinai
rement par diuers aſſauts. Mais pour
ce que l'hyuer s'approchoit, il ſe re-
tira auec vne partie de l'armee,
laiſſant

laiſſant le reſte au deuant du cha-
ſteau, ſoubs la charge d'vn grand Sei-
gneur, qui l'auoit ſuyuy à ce voyage.
Lequel ne chauma point, de ſorte
qu'il ne paſſoyent guieres iours qu'-
ils ne veinſſent à l'aſſaut, iuſques au
cõbat de la main. Car de ſorties, ceux
de dedans n'en faiſoyent point, pour
ce que leur Prince l'auoit defendu.
Lequel eſtant aduerty par ſon fidele
pouruoyeur de l'ordonnance que
l'Empereur auoit fait à ſon partemẽt
qu'on ne leuaſt le ſiege de la deuãt,
qu'vn an entier ne fuſt paſſé, ou qu'il
ne fuſt rendu, ordonna, tant pour la
conſeruatiõ de ſa perſonne, que pour
l'aduancement de ſon Regne, que
chaſcune des dictes enſeignes cou-
lõnelles luy apporteroit, durant ſon
quartier, vne enſeigne qu'elle auroit
conquiſe aux aſſauts ſur les ennemis.
Autrement elles auroyent ſa mal-
legrace

legrace. Mais s'il aduenoit que par leurs diligence & hardieſſe elles accompliſſent ſes commandemens, il les aſſeura, que luy meſmes, eſtant ayde de ſon fidele pouruoyeur) gaigneroit l'enſeigne colonnelle des ennemis, y deuſt il, employer ſa vie, & leur feroit telle part du butin, qu'elles porteroyent ſa propre & naturelle enſeigne, & ſeroyét par ce moyen plus riches q̃ pas vn de tous ceux qui l'auoyent aſſiegé. Si ceſte ordonnance fuſt agreable à ſes bonnes compagnies, qui ne deſiroyent autre choſe que voir leur Prince grand, pour en pouuoir augmenter, l'experiéce qui s'en enſuyuit en à rendu certain teſmoignage. Car auãt q̃ leur terme paſſaſt on luy apporta les enſeignes qu'il auoit demandees, moyennant le bõ ordre que ſon fidele pouruoyeur y donna, par la duplication du cercle,

que

que vn grãd Prince de France, voire admirable pour ſon ſçauoir luy auoir appris. Or la premiere enſeigne eſtoit Piſtoliers Allemans. La ſeconde eſtoit ſemee de diuerſes couleurs de l'amye que l'amant auoit porté à l'aſſault. La tierce approchoit grandement de ſemblance à la cornette du Roy François. Et la quatrieſme eſtoit celle meſme enrichie d'vn beau & grand croiſſant. La cinquieſme eſtoit grandement ſemblable à l'enſeigne collonnelle de l'Empereur, laquelle anima tellement le cueur de ce bon Prince, que luy meſme s'en alla le lendemain ſur la breſche, car il fut long temps ayant touſiours pres de luy ſon fidele pouruoyeur, qui eſtoit grandement ſoigneux des affaires. Et la endura vne peine indicible, & meſmement grand chault qui le faſchoit fort. Mais en fin il tinſt

prom

promeſſe a ces compagnies, & gaigna la propre enſeigne & colõnelle de l'Empereur. Parquoy (apres auoir eſté bien nectoyé, & rafreſchy par ſon dit pouruoyeur, qui le feſtoya grandement auec ſes premieres viandes, qu'il auoit de reſerue, depuis le commencement du ſiege) il miſt en route tout le camp à ſa ſortie, qu'il feiſt le lendemain, accompagné de ſon bon & leal pouruoyeur, & ſes bonnes compagnies, qui portoyent tous, & auoyent en leur puiſſance la propre couleur naturelle de leur bõ conducteur, de ſorte qu'il ny euſt, ny ſera à l'aduenir, Pape, Empereur, roy Soltan, ny autres Princes ou grands Seigneurs, qui ne ſe vinſſent rendre à luy & aux ſiens, pour luy faire hommaige, tellement qu'ilz luy en font encores, & luy en feront tant qu'ils demoureront en ce bas

mon

monde, par l'ordonnance du haut & ſouuerain Dieu, q̃ diſtribue ſes grãds & admirables biens à ceulx qui le craignent & honnorent, gardans les ſaincts Cõmandemens que ſon cher fils & noſtre ſeul redempteur Ieſus Chriſt nous a declairez en ſon ſainct Euangile, Auquel ſoit louange & gloire aux ſiecles des ſiecles. Ainſi ſoit il.

La façon pour s'aider de noſtre grand Roy & ſeul conducteur.

AFin que noſtre Opuſcule ne demoure imparfaict, il me reſte declairer (pour mettre fin à la tierce & derniere partie) la façon comment il faut faire proiection de noſtre grand Roy ſur ſes compagnies, enſemble comment l'on en peult vſer ſur les pierres precieuſes. Declairant

en fin

prouffit en rapportent les corps humains, pour la ſanté.

La façon pour faire proiection ſur les metaux, de noſtre diuine œuure.

POVR bien conuertir tous les metaux imparfaitz à la nature de noſtre grand Roy, en faut prẽdre vne once d'iceluy, apres qu'il eſt multiplié & rafreſchy, & le gecter ſur quatre onces de fin or fondu, & trouuerez toute voſtre matiere frangible, laquelle pulueriſerez, & ferez decuyre par trois iours dãs vn vaiſſeau propre, & biens fermé, au dedans la montagne cloſe, auec la chaleur du dernier aſſault, & d'icelle pouldre en gecterez vne once ſur vingt cinq marcs d'argẽt, ou de cuiure, ou biẽ ſur dixhuict marcs de plomb, ou d'eſtaing, ou biẽ ſur quinze marcs d'argent vif cõmun

eſchaufé dedans vn creuſet, ou con-
gelé auec le plomb. mais faut que pre
mierement ilz ſoyent bien fonduz &
eſchaufez, & verrez biẽ toſt apres vo
ſtre matiere couuerte d'vne eſcume
bien eſpoiſſe, puis quãt elle aura faict
ſon operation, il vous ſemblera que
le creuſet ait eſclaté. Lors ferez reſõ
dre voſtre matiere, & la trouuerez
conuertie en fin or. Mais ſi d'aduen-
ture n'auies gardé le pois ſuſdict,
vous ny trouueriez point voz matie
res comme en riens changées de leur
premiere couleur, parquoy les fau-
droit paſſer par vne grande coppelle,
ſans y mettre du plomb, & dans trois
heures apres la coppelle aura conſu-
mé tout ce qui n'auoit eſté parfaict,
par faute de ny auoir mis aſſez de no
ſtre diuine œuure, & le reſte demou-
rera au deſſus tout nect, lequel paſ-
ſerez par le ciment royal, durant l'eſ-
pace

pace de ſix heures,& trouuerez tout l'or que aura eſté conuerty par l'aide de noſtre grãd Roy,auſsi fin que l'or myneral. Et c'eſt ce moyen que Raymond Lulle à apris en ſon Codicile. lequel aprend le ſecond en ſon Teſtament, comme il s'enſuit.

La façon d'uſer noſtre diuine œuure ſur les perles, & ſur les rubiz.

POVR faire les perles rondes,& de telle grandeur qu'on voudra, faudroit nectoyer & rafreſchir noſtre grãd Roy,incontinent apres que ſes bonnes compagnies luy ont rapporté ceſte belle enſeigne blanche ſemée de ce grãd croiſſant,ſans attẽdre la fin du ſiege. Et quãt aura eſté rafreſchy vne fois ſeulement, en prendrez deux ou trois onces(car c'eſt le Mercure q̃ Raymõd Lulle appelle exube-

ré) lequel mettrez ſur des cédres de-
dans vn alembicq petit, bien propre,
& bien ferme, pour le diſtiller à bien
petit & lent feu du commencement,
& quant ne diſtillera plus par ce feu,
chágerez le recipient, lequel bien lu-
té, luy donnerez bon & fort feu tant
que ne diſtille plus. Puis prendrez ce
ſte ſeconde liqueur, & la mectrez de-
dans vn nouueau alembicq, pour la
diſtiller bien proprement dedans vn
baing Marie, par troisfois, l'vne apres
l'autre, remettant chaſq̃ fois ce qu'au
ra diſtillé ſur les feces, qui ſeront viſ-
queuſes, & ſe diſſouldront chaſque
fois auec ladicte eaue en peu de tẽps.
Mais à la tierce fois ferez diſtiller du
tout par cendres: puis prendrez ce
que ſera diſtillé, & le mettrez en nou
ueau alembic, pour diſtiller bien pro
prement par baing par quatre fois,
mettant touſiours les feces à part,
tant

rant que voſtre eaue qui ſera diſtillee ſoit treſclaire & luyſãte en blãcheur comme de perles oriẽtales, de laquel le vſerez comme s'enſuyt. Mettez des perles qui ſoyent bien claires, mais tãt menues que voudrez au fond d'vne petite cucurbite, & mettez de noſtre eaue au deſſus de l'eſpeſſeur d'vn doz de couſteau, & la couurez treſbien de ſa chappe, & dans trois heures apres les perles ſe fondront en paſte blãche, mais au deſſus viẽdra vne liqueur claire, laquelle vuyderez doucement par inclination, ſans riẽs troubler, ny ſans mettre de ladicte paſte dedans vn autre alembic, lequel eſtãt bien couuert & luté mettrez dans le baing, comme ſi la vouliez ſublimer par trois iours, puis l'oſterez. Ce faict, ayez vn moſle d'argent tout creux & rond, party par le mylieu, & doré au dedans, de la rondeur &

grandeur que voudrez voz perles, y faiſant vn petit trou par le mylieu de l'entredeux, à fin que vn petit fil d'or comme le poil en puiſſe paſſer: & remplirez la moictié du moſle de ladicte paſte auec vne ſpatule d'or, puis l'autre tout incontinent, & mettrez ledict fil au mylieu dans la moictié de ſon trou, & fermerez treſbien le moſle, en paſſant & repaſſant le fil par ſon trou, à fin que ſoyent bien percées. Puis l'ouurirez, & mettrez voſtre perle dans vne plate d'or, & la couurirez d'vn couuercle d'or, ſans le toucher des mains, la faiſant ſeicher à l'ombre ſans que le Soleil y touche. Et quant aurez faict ainſi toutes voz perles, & qu'elles ſeront bien ſeiches, les enfilerez dedans ledict fil d'or, ſans le toucher des mains, & mettrez ledict fil dedans vn tuyau de voirre, faict comme vn roſeau, qui

qui aye vn petit trou dans l'vn bout, & l'autre tout ouuert, lequel prendrez dedans vn materaz, où ſera la liqueur ſublimée, ſans qu'il y touche. puis lutez treſbien le tout à fin que riens n'exhale, & le mettez à l'air, par huyct iours, ſans que le ſoleil y touche, puis au Soleil par trois iours, remuant voſtre materaz de trois en trois heures egalement: & par la vapeur de ladicte liqueur les perles ſeront parfaites.

De meſme façõ pourrez faire les rubiz, de telle forme & grãdeur q̃ voudrez, y procedãt par meſme moyen, auec le Mercure rouge, apres l'auoir netoyé & rafreſchi vne fois ſeulemẽt.

La façon d'uſer noſtre diuine œuure aux corps humains, pour les guerir des maladies & les conſeruer en ſanté.

POur vſer de noſtre grãd Roy pour recouurer la ſanté, il en fault

prendre vn grain pesant apres sa sortie, & le faire dissoudre dans vn vaisseau d'argent auec de bon vin blanc, lequel se conuertira en couleur citrine, puis faictes boire au malade, vn petit apres la mynuyct, & il sera guery dans vn iour, si la maladie n'est que d'vn mois, & si la maladie est d'vn an, il sera guery dans douze iours, & s'il est malade de fort long temps, il sera guery dãs vn mois, en vsant chasque nuyct comme dessus. Et pour demourer tousiours en bonne santé, il en faudroit prendre au commencement de l'Automne, & sur le commẽcement du Printemps, en façon d'Eléctuaire confict, & par ce moyen l'homme viuroit tousiours ioyeux, & en parfaicte santé, iusques à la fin de ses iours, que Dieu luy aura ordonné, comme ont escript les philosophes. Lesquelles admirables operations,

rations, ilz ont attribué à noſtre diui
ne œuure, pour la grande & exube-
rante parfection, que noſtre bõ Dieu
luy à donnée par noſtre decoction,
ad ce que par ce moyen les pouures
& vrays membres de Ieſu Chriſt no-
ſtre Seigneur & vray redempteur, en
ſoyent ſoulagez & nourriz. Auquel
ſoit loüange & gloire auec le
Pere & le Sainct Eſprit,
aux ſiecles des
ſiecles.
Ainſi ſoit il.

Cy Finiſt l'Opuſcule de M. D. Zecaire.

S'ENSVYT LE LIVRE DE VENERA-ble Docteur Allemant Meſsire Bernard Conte de la Marche Treuiſane.

En inuocant le nom de Dieu, ſans lequel nulle ayde eſt faicte, car tout bien vient premier de luy, & vient à l'ame de bonne volunté, & à homme de male volunté & trahiſtre, iamais ny entrera ſapience, ne ayde ne luy ſera faicte.

FIN doncques que tant d'inquiſiteurs de ceſte precieuſe ſcience & uenerable art ſoyent reduictz de tenebres à lumiere, & qu'ilz laiſsẽt tãt de uoyes tranuerſes, Auſquelles ny a nul profit

ſit par quelque maniere que ce ſoit: Ne par labeur que l'on y puiſſe mettre: Moins par tant de deſpence que l'on y puiſſe faire iamais on ny trouue prouffit ne aucune apparence de uerité. Doncques à fin que ce digne art, ne ſoit tant foulé par les deceueurs & ſophiſticques: Et que les inquiſiteurs gouſtent du fruict de ceſte ſcience appareillez pour ceux & ceux qui ſont ſes filz: & enſuiuent le grand chemin que nature tient en toutes ſes creations operations & compoſitions, & qu'ilz puiſſent eſtre informez tant en ſpeculatiue que en practicque par raiſon neceſſaire & approuuée par uraye experience que i'ay touchée de mes mains, & ueu de mes yeux. Car quatre fois ay compoſé la benoiſte pierre qui eſt uilipendée par les ignorans, cuidant les uns eſtre impoſsible, les autres qu'elle ſoit tant difficile de faire que iamais nul n'y puiſſe paruenir, & pluſtoſt ſe tranſuerſent és uoyes oblicques, & deſpendent leur biens

& ceux d'autruy par les receptes & liure
ſophiſticques: comme Geber, Archelaus, Ra
ſis auecques la ſemite d'Albert le grand, la
tramite d'Ariſtote, le Canon de Pandecta, la
Lumiere de Raſis, l'Epiſtre de Demophon,
& la Summe grande teſtuale, & autres
infiniz liures erraticques & errans, faiſans
deſpendre infinies pecunes & biens, & a la
fin iamais on ne trouue riens en ſes liures.
Et auſsi tant de receptes ſophiſticques, &
tant de Regimes penables, fraiz, & grans
deſpens, que les deceueurs ſont, tant que par
tout la benoiſte ſcience eſt trouuée pour
trouffe. Et les ignorãs en commun uulgaire
diſent ainſi, comme les ſaiges ayent eſtez
trompes qu'ilz ueullent tromper les autres,
& c'eſt une ſotte raiſon, car un ſaige deſire
faire faictz, & choſes que apres il aye per-
petuelle louange. Comment doncques nou-
droyent ilz mettre menſonges, leſquelles ne
pourroyent eſtre par nulle raiſon natu-
relle? Mais les ignorans s'ils n'entendent la

premie

premiere foys un liure ilz en diſent mal, & ne le ueulẽt plus relire, parquoy gueres des gens ny uiennent. Car mieux uaudroit la ſeule imagination d'une bõne intelligẽce de quelconque. Mais que il cogneuſt un peu les principes de nature metallicque: & pluſtoſt uiendroit à la fin que par tant de liures à les lire ſans y prendre gouſt pour les entendre. Et pource, à fin que ie puiſſe faire un bon traicté & brief, & enſuyure la congregation des ſaiges qui ont bien parlé en ceſte ſcience, & auſsi que par mon liure les diſciples puiſſent eſtre bien informez, tant en theoricque que en practicque & en operation, Ie diuiſeray mon liure en quatre parties. En la premiere: ie ueux parler des Inuenteurs de ceſte digne ſcience, & des ſaiges qui l'ont euë, comment & ſelon ie l'ay ſceu. En la ſeconde partie, ie parleray de moy meſmes, de mon temps, & comment depuys le commencement iuſques a la fin, ie la ſceu, & comment ie ſcis du tout, & par tout ſans

aucu

aucune enuie, & les labeurs que i'ay eu
la pourſuiuant. En la troiſieſme partie
ueux parler des principes & racines d
metaux, & mettre raiſons euidentes & p
loſophales. En la quatrieſme partie de mo
liure ie ueux parler de la practicque, laq
le ie mettray un peu parabolicque, mais n
pas tant que en y mettãt peine tu ne l'ent
des bien. Et par les autres parties tu po
ras eſtre inſtruict merueilleuſement. Et
tu n'entends l'œuure pour mon liure, ut
tement ie croy que iamais tu ny uiendra
ceſt art, mais ne le penſe pas entendre à
deuxieſme, ne à la troiſieſme fois, ne à la q
xieſme fois, mais touſiours plus entendre
le repetant. Et ie ne dy rien en mon liu
que ie preuue par Raiſons & experien
euidentes, & auſsi par l'auctorité des ma
ſtres parlans, en ceſt art & ſcience treſ
ſonnablement, & par grande raiſon. T
homme y deuoit mettre peine & y trauai
ler, Car par ceſt art & ſcience l'on pe

euiter toute peine & maudicte pouureté: car pouureté tue non ſeulement le corps, mais l'eſprit, & l'ame, & la uie, & toute force ſans & entẽdement. Auſsi ceſte ſcience guariſt de toute maladie qu'elle quelle ſoit, corporelle ou ſpirituelle é hõmes, ſubitemẽt deſorte que la nature aye ſubſtentation, comme moy meſmes l'ay en mon Dieu experimentez en pluſieurs Ladres, Caducques, Ydropicques, Ethiques, Craticques, Apoplecticques, Yliacques, Demoniacques, Inſenſés & Furibundes & autres quelconques maladies qui ſeroient loings à narrer, Et pas ne le cuidoye, ſi ueu ne l'euſſe & faict. Auſsi la deuroit on aimer, car par ceſt art on peut auoir tous les autres ars & ſciences, elle adminiſtre les neceſsitez pour la uie, la ou autremẽt on y a grãd peine, & on ny peut uacquer a l'eſprit eſtudiant.

ITEM ceſt art & pierre uraycment compoſée borne l'aſme de toutes uertuz. Et peut on faire pluſieurs aumoſnes,

par

par leſquelles ont peut auoir ſainctetè e ſalut de lame & faire les œuures de miſeri corde, comme racheter les captifz, Subueni les uefues & pouures orphelins, & gueri les pouures malades, on y deuroit bien pren dre peyne, car à eſtudier en Loix, en Dec cret, en Theologie, en Medecine, ou appri dre un art Mecanicque, un homme eſt bien ſix ou ſept ans. Et en ceſte precieuſe ſcience on ny ueut mettre que un moys ou cinq ou ſix. Helas toutes les autres ne ſont riens au regard d'elle, & elle eſt tant ayſee, que ſi ie te le diſois ou monſtrois l'art par effect peine le pourrois tu croyre ne entendre tant eſt facile. Mais il y a un peu de la beur pour entendre noz motz, & ſçauoir la uraye in-

tention.

SEN

S'ENSVYT LA PREMIERE PARTIE DE MON liure : *c'eſt aſcauoir des inuenteurs qui premier trouuerent, c'eſt art precieux.*

LE premier inuẽteur de c'eſt art (cõme on lict es faits de memoire, & aux liures des geſtes anciennes, & au liure Imperial & en l'expoſitiõ de Clauetus ſur la table, & es autres liures) ce fut Hermes le triple, car il fait toute triple philoſophie, c'eſt à ſçauoir naturelle, vegetable, mineralle & animalle. Et pour ce qu'il fut inuenteur nous l'appellons pere, ainſi comme en tous les liures de la turbe de Hermes, auant

Pythagoras en eſt parlé, que quiconques aura ceſte ſcience, il eſt appellé ſon fils. C'eſt Hermes icy fut ceſtuy la de qui eſt eſcript en la Bible, qui apres le deluge entra en la vallée d'Ebron, & la trouua ſept tables de pierre de marbre: & en chaſcune des ſept tables eſtoit imprimé vn des ſept ars liberaux en principes, & furét inſculpées ces tables auant le deluge par les ſages qui eſtoyent alors, car ils ſçauoyent que le deluge viendroit ſur toute la terre, & que tout y periroit. Et à fin que les ars ne periſſent ils les inſculperét en ſes pierres marbrines. Ledit Hermes ſeulement trouua leſdictes tables, leſquelles ſont le fõdemẽt de toutes les ars & ſciẽces, & ceſt Hermes icy fut deuant la loy ancienne, mais il y eut moult de gens en ce tẽps la qui ſceurẽt, & dit Aros en ſon liure qu'il eſcrit au Roy de Meſſohe,

que au

que au temps de la donatiõ de la loy ancienne au deſert, apres la montaigne Sinay, ceſte ſcience fut donnee & reuelée à aucuns des enfans d'Iſrael, à decorer & parfaire l'œuure du tẽple, & l'arche de l'ancien teſtamẽt, cõme il eſcrit en Ezechiel le prophete, & en Daniel, & au liure de Ioſephus. Et ainſi l'œuure à eſté donnee de Dieu à aucuns (comme i' ay dit) les autres l'ont trouuée comme par nature ſans reuelatiõs, ne liures quelconques, ne experiences, cõme la Phithonee, Rebecca, Salomon, Ambadageſir, & Philipe Macedonié, Mais (cõme on peut trouuer) Hermes apres le deluge en fut le premier inuẽteur & probateur de ceſte ſcience de philoſophie, & trouua leſdictes tables en la vallee d'Ebron, la ou Adã fut mis eſtãt dechaſſé hors du paradis terreſtres. Et apres Hermes vint elle p

luy à d'autres infiniz. Et ledit Hermes en fit vn liure q dit, ainſi: Car vraye choſe & treſcertaine ſans menſonge que le haut eſt de la nature du bas, & le montant du deſcẽdant, cõioints les par vn chemin & par vne diſpoſition, le Soleil eſt pere, & la Lune blanche eſt la mere, & le feu. 3. eſt le gouuerneur, faits le gros ſubtil, faits eſpoix ainſi tu aura la gloire de Dieu. Voicy tout ce que dit Hermes en ce liure la, ce liure la eſt biẽ brief, mais toutesfois ce ſont grands mots, & toute l'œuure y eſt eſcrite, le Roy Calib la euë moyẽnant Bendagid le ternaire, & ſon fils Ariſtote Platon & Pythagoras, qui eſt le premier appelé des Philoſophes, qui fut diſciple de Hermes, & fiſt vne congregation, la ou il en y à pluſieurs qui l'appellent le droit liure du code de toute verité, car la verité y eſt ſauue aucune ſuper

perfluité ne diminution, combien qu'il ſoit obſcur aux liſans. Alexandre la eüe qui fut Roy de Macedoine & diſciple d'Ariſtote, Item Auicenne, qui auſſi bien en parlét, & Galien & Hypocras. Et en Arabie ceſte ſciéce à eſté ſceuë de pluſieurs, comme de Roy Haly qui eſtoit ſouuerain aſtrologié & l'enſeigna à Morien, & Morien à Calib Roy d'Arabie, & Aros la eüe, & l'enſeigna à Nephandin ſon frere, & Saturne à Luncabur & extractiõ & ſa ſeur Madera, & infinis gés l'ont eüe en Arabie, pluſieurs gés l'ont eüe & en ont fait pluſieurs liures ſoubz parolles methaphoriques, & ſoubs figures en telle maniere, que leurs liures ne peuuent eſtre entendus, fors que par les enfans de l'art, tellement que ie te dy bien que les diſciples par tels liures ſont deſuoyez pluſtoſt que adreſſez à la droicte

voye. Et la cachẽt & muſſent plus par leurs liures qu'ils ne la reuelent. Auſſi en France pluſieurs l'ont euë, comme l'Eſcot docteur treſſubtil Maiſtre Arnault de Viile neufue, Raymõ Lulle, Maiſtre Iehan de Mehung, Lortholã, & le Veridicque & vne grãde multitude, d'autres par tout l'ont ſceuẽ, mais voyant par ſes liures tant de damnations & deſeſperatiõs qui viennent aux eſtudians, Ay voulu labourer pour mieux à mon pouuoir & petit engin les pouruoir, Afin qu'eux prient Dieu pour moy.

S'EN

S'ENSVYT LA DEVXIESME PARTIE DE MON LIVRE

la ou mettray ma peine & deſpence, depuis le commencement iuſques à la fin, Selon uerité & toutes mes operations & perſeuerances.

LE premier liure que ie eu fut Raſis, la ou i'employay 4. ans de mõ temps, & me couſta biens huit cẽs eſcuz en l'eſprouuãt, & puis Geber, qui m'en couſta bien deux mille & plus, & touſiours auoye gens qui me afflamboyent pour me deſtruire. Ie veis le liure d'Archelaus par trois ans, la ou ie trouuay vn moyne, ou luy & moy labouraſmes par trois ans, & es liures de Rupeſciſſa, &

au liure de Sacroboſco auecqs eau de vie rectifice. 30. foys ſur la lye, tant que en mon Dieu nous la feiſmes ſi forte, que nous ne pouuiõs trouuer voirre qui la ſouffriſt pour en beſoigner, & y dependiſmes biẽ trois cens eſcuz. Apres que ie eu paſſé douze ou quinze ans ainſi, & que ie eu tant deſpendu, & rien trouué, & que ie eu experimenté infinies receptes & de toutes manieres de ſelz en diſſoluãt & congellant, comme ſel commun, ſel Armoniac, de pin, ſel Sarrazin, ſel metallicque, en diſſoluant & congellant & calcinant plus de cent fois par bien deux ans, en aluns de roche, de glace, de ſcaiole, de plume, en toutes marchaſites, en ſang, en cheueux, en vrine, en fiante d'homme, en ſperme, en animaux & vegetaux, comme herbes, & apres en coperoſes, en atramens, en œufs, en ſeparations des elemens

mens en athanor, & par alembic & pellican, par circulation, par decoction, par reuerberation, par aſcenſion & deſcenſion, fuſion, ignition, elementation, rectificatiõ, euaporation, conionction, eleuation, ſubtiliation, & par commixtion, & par infiniz autres regimes ſophiſtiques. Et y fuz en toutes ſes operations bié douze ans, tellement que i'auoye bien trente huict ans que i'eſtois apres l'extraction du Mercure des herbes & animaux, tant que ie y deſpendy tant par trõpeurs que par moy, que pour cognoiſtre, enuiron ſix mille eſcuz. Apres touſiours cerchant ie cõmençoye à pdre courage, mais touſiours ie prioys Dieu qu'il me donnaſt grace de paruenir à ceſte ſcience, il aduint qu'il vint vn Lay bailly de noſtre pais, qui voulut faire la pierre de ſel cõmun, & le diſſoluoit à l'air, puis

le congelloit au ſoleil, & faiſoit des autres choſes beaucoup qui ſeroient longues à racõpter, & en cela nous perſeueramés vn an & demy & rien ne feiſmes, car nous ne beſoignions pas ſur matiere deuë. Et cõme dit la venerable turbe appellé le code de toute verité, on ne peut trouuer en la choſe ce que ny eſt pas, mais cõme il eſt tout cler au ſel cõmun n'eſt pas la choſe que nous querons, & nous viſmes biẽ par quinze fois, que nous recommencions & ny voyons nulle alteration de ſa nature, & par ainſi nous laiſſaſmes celuy œuurage. Et puis nous veiſmes des autres qui faiſoyent de treſbonne eaue forte pour vouloir diſſouldre treſbon argent fin & cuyure & autres metaux, & diſſoluoyent en vn vaiſſeau argent fin & argent vif, en vn autre & tout auec vne meſme eaue & bien violente

lente, & les y laiſſoient par douze moys, & puis prenoyent les deux phiolles, & les mettoyent en vne. Et alors ils diſoyent que c'eſtoit mariage du corps & de l'eſprit. Puis y mettoyent deſſus cendres chaudes & en faiſoyent euaporer la tierce partie de l'eaue forte, & ce que nous demouroit nous le mettions en vne curcubite triangulaire bien eſtroicte, & le vaiſſeau nous le mettions au Soleil, & puis à l'air tant qu'ils diſoyẽt creer petits lapils criſtallins, fondans cõme cyre & cõgellez. Et diſoiẽt q̃ c'eſtoit pierre au blanc. Et que celle du ſoleil ainſi faite, eſtoit au rouge. Et nous en feiſmes en ceſte maniere iuſques à vingt deux phiolles, toutes à demy plaines. Et ils nous en donnerent troys. Et nous treſtous attendiſmes par cinq ans, que ſes pierres criſtallins ſe creaſſent aux fõs des phiolles. Et à la

Et à la fin ne trouuaſmes rien de no ſtre intention, & ne ferions iamais, car (comme dit la venerable Turbe)

Turbe = nous ne voulons rien eſtrange en no = ſtre pierre, mais d'elle meſmes ſe par = fait elle & paracheue en ſa vnicque = matiere metallicque, tant que i'a- uois bien quarante ſix ans & plus. En apres nous, auec vn docteur moyne de Citeaux (nõmé Maiſtre Geoffrois le leurier) vouluſmes a ſon intention faire la Pierre: Car nous ſçauiõs biẽ que toute autre choſe, que la ſeule pierre, eſtoit faulſe. Et par ainſi nous ne cherchions que la ſeule pierre, & ſçauions bien que c'eſtoit la verité: Et voicy que nous feiſmes. Nous a- cheptaſmes des œufs de geline deux milliers, & nous le cuyſmes en ea- ue iuſques ad ce qu'ilz fuſſent bien durs. Puis nous ſeparaſmes les coc- ques a part, & les aubins à part, &

cal

carcinaſmes les cocques iuſques ad ce qu'elles fuſſent blanches comme neige, & les aubins & les rouges, nous les pourriſmes tout par eux en fians de cheual, & puis les diſtillaſmes trent efoys, & en tyraſmes eaue blanche. Et puis huille rouge a part. Et finablement nous feiſmes choſes, qui ſeroyent longs a dire. Et en la fin nous ne trouuaſmes rien de ce que nous demandions, & y perſeueraſmes deux ans & demy, à tant que par deſperation nous laiſſaſmes tout, car auſſi nous ne beſoignons pas de matiere deuẽ, nous demouraſmes (mon compagnon & moy) & y appriſmes à ſublimer les eſprits & a faire l'eaue forte, diſſouldre, diſtiller, & ſeparer les elemens, & à faire fourneaux, & feu de mainte maniere : Et fuſmes bien huict ans en ſes operations. En apres vint vng Theologien, grand clerc,

clerc, qui eſtoit Prothonotaire de Bergues,& auecques luy nous vouluſmes beſoigner, & faire la pierre, laquelle, il vouloit faire auecques ſeule coperoſe. Et premier nous diſtillaſmes de bon vinaigre huict fois, puis nous mettions la coperoſe la dedans premierement calcinee par trois moys, & puis en tyrons & y remettions le vinaigre, & la coperoſe demeuroit au fond. Et puis remettions le vinaigre, puis tyrions & remettions, & le faiſions ainſi chaſcun iour quinze fois, tellement que i'en eu les fiebures quartes par quatorze moys, & en cuyday mourir, & laiſſaſmes tout par vn an, & ne trouuaſmes rien, car nous beſoignions ſur matiere eſtrange. En apres vingt vn homme, gentil clerc & nous diſt, que le confeſſeur de l'Empereur ſçauoit de certain la pierre, le

re, lequel l'on appelloit Maiſtre Henry. Et alors nous allaſmes deuers luy, & deſpendiſmes bien deux cents eſcuz, auant que d'auoir eüe la congnoiſſance de luy. Et brief par grãds moyens & grands amys nous euſmes ſon accointance. Et voicy comme il faiſoit : il mettoit argent fin auec argent vif, & puis il prenoit du ſoulfre & de l'huille d'olyfues, & fondoit tout enſemble ſur le feu, & le ſoulfre ſe fondoit auecq' l'huylle, & puis les cuiſoit (tout a petit feu) en vn pellican bien fort luthe de deux doigtz, d'en hault tout veſtu de luthé fort, & auec vn baſton incorporions le tout enſemble. Et noſtre matiere iamais ne ſe vouloit prendre, ne bien meſler. Et quand nous euſmes bien meſlé tout par bien deux moys, nous le miſmes en vne phiolle de verre luthée de bonne argille.

gille. Et puis le deſeſchiſmes, & le miſmes en cendres chaudes par lõg temps, & faiſions feu, tout à l'entour de la phiolle, apres de la bouche. Et nous diſions qu'en quinze iours (ou trois ſepmaines) par lavertu du corps & du ſoulfre ilz ſe conuertiroyẽt en argent. Et apres le temps de noſtre decoction, il mettroit en la phiolle du plomb, ſelon qu'il luy ſembloit, & fondoit tout à fort feu, & puis le tyroit & le faiſoit affiner. Alors nous deuions trouuer noſtre argent multiplié de la tierce partie. Et à celle œuure, ie y mis pour ma part dix marcz d'argẽt, & les autres en y auoyẽt mis trente deux marcz: Dequoy nous cuidions auoir bien cent trente marcz d'argent, ou plus. Et feiſmes tout affiner, & des trente deux marcz, que les autres y auoyent mis, n'en trouuerent que douze marcs. Et moy de

mes

mes dix marcz ie n'en eu que quatre. Et ainſi (comme deſperes & doulās) laiſſaſmes tout. Et moy, qui cuydoye auoir tout le ſecret, ie perdy en tout (pour auoir l'accointance dudict cō feſſeur, que d'argent, que ie y auoys mis, que en autres choſes) bien quatre cens eſcuz. Et ainſi ie delaiſſay tout bien deux mois, que n'en vouloye ouyr parler, car tous mes parens me blaſmoyent & tourmentoyent tant que ie ne pouuoys boire ne mā ger, & ie deuins ſi maigre & ſi desfiguré que tout le monde cuydoit que ie fuſſe empoyſonné. Et brief ie fuz encores tant animé & enflambé de beſoigner plus que deuant millefois, car ie douloys mon temps, qui ſe paſſoit. Et i'auoys plus de cinquāte huict ans. Helas ie ne beſognois pas en droicte voye ne matiere, car (comme dict Geber) de quelconques corps, Geber

« imparfaictz, comme plomb, eſtaing,
« fer, cuyure à les meſler auec les corps
« parfaictz ſimplement par nature, ilz
« ne s'en fõt pas pluſtoſt parfaictz. Car
» les corps parfaictz par nature ont ſeu
» lement ſimple forme parfaicte pour
» leur degré & nature, ~~& nature~~ y a ſeu
Nã » lement beſoigné quant au premier
» degré de perfection, & ainſi ilz ſont
» comme morts, & ne peuuẽt rien bail
» ler de leur perfection aux corps im-
» parfaictz, pour deux cauſes: Premie-
» rement. Car ilz demeurent eux meſ-
» mes imparfaictz, parquoy qu'ilz n'ont
» que celle ſeule perfection, que leur
» eſt neceſſaire & requiſe.

Secondement, parce qu'ilz ne peu
» uent meſler enſemble les principes
» d'eux, comme il eſt eſcript au. xiij. di-
» geſte de Pandecta, & au liure de Ca-
» lib, & au liure de Geber, & en l'œu-
» ure naturelle, & en Maiſtre Daalin,

&

& en Arnault de Ville neufue, toutes ſes raiſons y ſont clairement miſes. Mais, comme il eſt eſcript au miroüer d'Alchymie, & auſſi en l'addreſſe des errans, que compoſa Platon, Et en l'epitre de Euural, & auſsi au grād Roſaire deſiré, & par Euclides en ſon brief traicté, & auſsi en tous les liures veritables diſans ainſi les corps vulgaires, que nature ſeulement en la minere à acheuez, ilz ſont mortz, & ne peuuent parfaire les imparfaictz, mais ſi par art nous les prenions, & les parfaiſions ſept ou dix ou douze foys, d'autant ſindroyent ilz à infinitz. Car alors ſont ilz penetrans, entrans, tingens & pluſque parfaictz, & vifz, au regard des vulgaires. Et par ce diſt Raſis & Ariſtote en ſa lumiere des lumieres, & Aulphanes en ſon Pandecte, & Daniel au cinquieſme chapitre de ſon

Miroir d'alchim

Na

Daniel

« retraicte, que noſtre or complect, eſt « plus que vif: Et que noſtre or n'eſt « pas or vulgaire, ne auſſi noſtre argẽt « blanc, qui eſt tout vne choſe n'eſt pas « argent vulgaire, car ilz ſont vifz, & « les autres ſont mortz, n'ont nulle for ce. Et auſſi comme l'on peut apperce uoir au liure Doré du code de toute verité, & en pluſieurs autres. Et par ainſi nous en auons veu & cogneu pluſieurs & infinitz, beſoignans en ſes amalgamations & multiplicatiõs au blanc, & au Rouge, auecque toutes les matieres, que vous ſçauries ymaginer, & toutes peines, continuations & conſtances (que ie croy) qu'il eſt poſsible, mais iamais nous ne trouuions noſtre or, ne noſtre argent multiplié, ne du tiers, ne de moictié, ne de nulle partie. Et ſi auions veu tant de blanchiſſemens & Rubifications, de receptes, de ſophiſtications par tant

de

de païs:tant en Rome,Nauarre, Eſcoſſe, Turquie, Grece, Alexandrie, Barbarie,Perſe,Meſsine,en Rhodes, en France, en Eſpaigne, en la terre ſaincte & ſes enuirons,en toute l'Italye,en Allemaigne,& en Angleterre,& quaſi circuyant tout le monde: Mais iamais nous ne trouuions, que gens beſoignans de choſes ſophiſtiques & matieres herbales, animales, vegetables, & plantables, & pierres mineralles, ſelz,alunz, & eaues fortes,diſtillations & ſeparations des elemens,& ſublimations, calcinations, congelations d'argent vif par herbes,pierres,eaües,huyles, fumiers, & feu & vaiſſeaux treſeſtranges: & iamais nous ne trouuions labourans ſur matieres deües. Nous en trouuions bien en ſes païs qui ſçauoyent bien la pierre,mais iamais n'en pouuions auoir leur accointance. Et par

ainſi ie deſpendy en ſes choſes, que cherchant que allant, que pour eſprouuer, que pour autre choſe bien dix mil trois cens eſcuz, & vendy vne gardienne qui me valoit bien huict mille florins d'Allemaigne, tant que tous mes parens me deboutoyent, & fuz en moult grande pouureté, & ſi n'auoye plus gueres d'argent. Auſsi i'eſtois ia vieux de ſoixante deux ans & plus, & encores quelque matiere que i'euſſe, peine, & ſouffreté & vergoigne, qu'il me failloit laiſſer mon païs, Moy confiãt touſiours en la miſericorde de Dieu, qui iamais ne deffault a ceux qui ont bonne volunté & trauaillent, ie men allay en Rhodes, de peur d'eſtre cogneu, & la touſiours ie cerchois, ſi puiſſe nully trouuer, qui me peult conforter. Et vn iour trouuay vn homme, grand clerc & Religieux, qu'on

qu'on diſoit, qu'il ſçauoit la pierre, & m'en allay à luy, & par grandes pei nes ie eu ſon accointance, & me cou ſta beaucoup, & ie empruntay d'vn homme, qui cognoiſſoit les miens, bien huyt mil florins. Et voicy com ment il beſoignoit. Il prenoit or fin treſbien batu, & argent fin treſbien batu, & les mectoit enſemble auec quatre parties de Mercure ſublimé, & tout mettoit en fians de cheual par bien vnze mois, & puys diſtilloit a tresfort feu, & venoit vne eauë, & au fond demouroit vne terre, que nous calcinaſmes a grant feu, & la cuyſions par elle en ſon vaiſſeau. Et l'caüe, q̃ nous en auions diſtillé, nous la diſtillions encores par bien ſix fois. Et toutes terres, qui demouroyent au fond, nous les aſſemblions auec la premiere, & ainſi nous diſtillaſmes tant, qu'il ne faiſoit plus de ter

re:Et quant nous euſmes aſſemblées toutes noz terres en vn vaiſſeau, & toutes noz eaux en vn vrinal, nous remettions l'eau petit a petit deſſus la terre, mais iamais pour peine, que nous y puiſsions mettre, la terre ne vouloit prendre ſon eauë. Mais touſiours l'eauë nageoit par deſſus. Et luy laiſſa bien ſept mois, que nous ne viſmes point de coniunction ne alteration quelconque. Et puis nous feiſmes plus grand feu, mais iamais nulle coniunction ne ſe y faiſoit. Et par ainſi tout fut perdu. Et a cela ie y fuz bien trois ans, & y deſpẽdy bien cinq cens eſcuz. Celuy auoit des beaux liures, c'eſt à ſauoir: le grand Roſaire, & alors quant ie eu eſté comme deſeſperé, ie m'en alloys lyre & eſtudier Maiſtre Arnault de Ville neufue, & le liure des parolles, que compoſa Marie la propheteſſe, & autres plu-

ſieurs,

ſieurs,& ie regardois & eſtudiois, & ie veys clairement,que tout ce que ie auoye faict,ne valoit riens. Et ſi eſtudioys bien par huyct ans de long en ſes liures,qui eſtoient bons & beaux, & plains de bonnes raiſons philoſophales, euidentes & treſbonnes, & cogneu clairement, que toutes mes œuures du temps paſſé ne valoyent riens,& ie regarday le Code de toute verité qui dict tant bien:Nature ſe» emende en ſa nature,& nature s'eſio» üiſt de ſa nature.Et nature ſurmonte» nature, & nature contient nature.Et» le dict liure me inſtruict fort, & me deliura de mes ſophiſtications & ouurages errans,& eſtudiay auant que beſoigner,& arguois & paſſois maintes nuyctz ſans dormir. Car ie penſois en moymeſmes que par homme ie ny pouuois paruenir, partant que s'ilz le ſçauoient, iamais ne le vou-

Tourbe

droient dire,& s'ilz ne le ſçauoient, dequoy me ſeruiroit il les frequẽter, & tant y deſpẽdre,& mettre de temps & des biens,& moy deſeſperer? et ainſi ie regarday la ou plus les liures ſe accordoient. Alors ie penſois que cela eſtoit la verité. Car ilz ne peuuent dire verité,que en vne choſe. Et par ainſi ie trouuay la verité. Car ou plus ilz ſe accordent cela eſtoit la verité. Combien que l'vn le nomme en vne maniere,et l'autre en vne autre, toutesfois c'eſt tout vne ſubſtance en leurs parolles. Mais ie cogneu que la fauſeté eſtoit en diuerſitez: et non point en accordance,car ſi c'eſtoit verité,ilz n'y mettroient que vne matiere,quelques noms et quelque figures qu'ilz baillaſſent: Parquoy filz pour toy ay voulu prẽdre peine de faire ce liure lequel i'ay cõpoſé, a fin que ne te deſeſperes,et que tu ne ſoyes trompé,

pé,comme moy. Car le plus clair et beau exemple qui ſoit, c'eſt par ce qu'on voit aduenir a autruy, ſe gouuerner. Et en mon Dieu,ie croy que ceux qui ont eſcript parabolicquemét et figuratiuement leurs liures en parlans de cheueux,de vrine,de ſang, de ſperme, d'herbes, de vegetables, animales, de plantes, et de pierres mineraux,comme ſont ſelz,aluns, & peroſes,atramés,vitriolz,borrax, magneſie,et pierres quelconques et eaües,(ie croy di-ie)que oncques il ne leur couſta gueres, ou qu'ilz ny ont prins gueres de peine, ou qu'ilz ſont trop cruelz. Car(en nom de Dieu) moy,qui ay eu tant de peine et de labeur, i'en ay encore grand pitie et grande cõpaſsion des ſuruenans. Qui dõcques par amour fraternelle croyre me voudra, qu'il me croye, car c'eſt ſon prouffit, et a moy n'eſt que peine

peine. Et qui ne me voudra croyre, ſe ne reſentira en ſes operations, & de luy meſmes ſe chaſtira, ſi par exemple d'autruy il ne ſe veut chaſtier. Ne vous chaille de faux Alchimiſtes, ne de ceux qui croyent en eux. Car tout ce que par aduanture vous pourrez trouuer en voz liures, c'eſt qu'ilz vous deſuoyeront par leurs affermes & faux ſacremens, en diſant: quant ilz ne ſçauent plus que dire, ie l'ay faict, il eſt ainſi. Et ie dys, que ſi tu ne les fuyes, iamais tu ne gouſteras rien de bien, car ce que les liures t'otroyent d'vn coſté, ilz te l'oſtent de l'autre par leurs affermations & ſermens. Et (en mon Dieu (moy meſmes, quant i'ay eu ceſte ſcience, auant que ie l'euſſe experimentee & mis en œuure, ie l'ay ſceüe par liures, bien deux ans auant que ie la feiſſe. Mais comme ie vous dis, quant par aucune aduenture venoient

noient a moy ces trompeurs larrons pendables, & deteſtables par leurs grands ſermens, ilz me deſuoyoient de la bonne opinion, là ou les liures m'auoyent mis. Et iuroyent aucunes fois d'aucunes choſes, qui n'eſtoient pas vrayes, dequoy ie ſçauois bien le contraire: car ia en mes folies ie l'auois eſprouué. Et par ainſi ne pouuois-ie iamais venir a affermer mon opinion, iuſques ad ce que ie les laiſſay du tout, & m'adonnay a eſtudier touſiours de plus en plus ſur ceſte matiere. Car qui veut apprendre, doit frequenter les ſaiges, & non les trompeurs. Et les ſaiges, par leſquelz l'on peut apprendre ſont les liures, poſé, qu'ilz le monſtrent en eſtranges noms & parolles obſcures. Car ſachez que nul liure ne declaire en parolles vrayes ſinon par parabolles, cõme figure. Mais l'homme y doibt aduiſer

uiſer et reuiſer ſouuent le poſsible de la ſentéce, et regarder les operations que nature addreſſe en ſes ouurages. Parquoy ie concluz (et me croyes) laiſſez ſophiſtications, et tous ceux qui y croyent, fuyez leurs ſublimations, coniunctions, ſeparations, congelations, preparations, diſiunctions, connexions, et autres deceptions. Et ſe tayſent ceux, qui affermét autre taincture que la noſtre, non vraye, ne portant quelque prouffit. Et ſe taiſent ceux, qui vont diſant et ſermonnant autre ſoulfre que le noſtre, qui eſt caché dedans la magneſie, et qui veulent tirer autre argent vif que du ſeruiteur rouge, et autre eaue que la noſtre, qui eſt permanente, qui nullement ne ſe conioinct que a ſa nature, et ne mouille autre choſe ſinon choſe qui ſoit la propre vnité de ſa nature. Car il n'y a autre vinaigre que

Vac

le

le noſtre,ne autre regime que le noſtre, ne autres couleurs que les noſtres,ne autre ſublimation,que la noſtre,autre ſolutiõ que la noſtre,autre cõgelation que la noſtre autre putre factiõ que la noſtre.Laiſſez aluns,vitriolz,ſelz & tous attramẽs, borrax, eaũes fortes quelconques, animaux, beſtes,& tout ce que d'eux peut ſortir, cheueux, ſang, vrines, ſpermes, chairs,eufz,pierres & tous mineraux. Laiſſez tous metaux ſeulerz, car cõbien que d'eux ſoit l'entrée, & que noſtre matiere par tous les dictz des philoſophes doibt eſtre compoſée de vif argent,& vif argent n'eſt en autres choſes, que es metaux, comme il appert par Geber, par le grand Roſaire,par le Code de toute verité, par Ariſtote,par Platon,par Morien, par Haly,par Calyb, par Marie, par Auicenne,par Cõſtãtin,par Alexãdre, par

par Bendegid, Eſid, Serapiõ, par Maiſtre Arnault de Villeneufue, par Sarne qui feit le liure, qui eſt appellé Lilium, par Daniel, par Sainct Thomas en Breuiloque, par Albert en ſa Tramite, par l'Abreuiation, de l'Eſcot, en l'epiſtre de Senecque, qu'il eſcript a Aros, Roy d'Arabie, & de Hemus, par Morien, & par Euclides en ſon ſeptantieſme chapitre des Retractations, & par le philoſophe au 3. des Metheores, là ou tout clair, ſans nulle parabole, eſt dit, que les metaux ne ſont autre choſe, que argent vif, congelé par maniere de degré de decoction: toutesfois ne ſont ilz pas, noſtre pierre, tandis qu'ilz demeurent en forme metallicque, car il eſt impoſſible, que vne matiere aye deux formes. Comment doncques voulez vous, qu'ilz ſoiẽt la pierre, q eſt vne forme digne, moyenne entre metal & Mercure,

cure, ſi premier icelle forme ne luy eſt oſtee & corrompue? Et pource diſent Ariſtote & Democritus au liure de la Phiſique au 3. chapitre des Metheores, facent grand chiere les Alchimiſtes, car ils ne muerent iamais la forme des metaux, s'il n'y a reduction faicte a ſa premiere matiere. Et ainſi le diſent tous les liures parlãs de nature metallicque. Mais pour auoir entendement, que c'eſt a dire, que les muer & reduire en leur premier eſtre, vous debuez ſçauoir, que la matiere eſt celle choſe, dequoy eſt faicte vne forme, ou quelque choſe: comme la premiere matiere de l'hõme eſt ſperme d'hõme & de femme. Mais les ignorans, cuydent entendre ce mot de reduction a ſa premiere matiere ainſi: c'eſt a ſçauoir, de la reduire, (comme ils diſent) es quatre elemens. Car les quatre elemens ſont

la premiere matiere des choſes crees, Ils diſent vray, que la premiere matiere ſont les quatre elemens. Mais c'eſt a dire, ils ſont la premiere matiere de la premiere matiere, c'eſt à ſçauoir, les elemens tous quatres, ſe ſont les choſes, dequoy ſont faits le ſouffre & le vif argent, leſquels ſont la premiere matiere des metaux. Raiſon pourquoy. Car les quatre elemés ſont auſſi bons pour faire vn aſne & vn bœuf, comme pour faire les metaux, car il fault que premier les elemés ſe façent par nature vif argent & ſoulfre, deuant que ſes elemens puiſſent eſtre dits la premiere matiere des metaux. Comme par exemple, quant vn homme eſt compoſé, il n'eſt pas compoſé des quatres elemés, qui ſont encores quatre elemés, mais deſia nature les à tranſmuez en la premiere matiere de l'homme.

Auſſi

Auſſi quãt nature a trãſmuez les quatres elemens en Mercure & ſoulfre, alors eſt la premiere matiere des metaux propre. Pourquoy? Car face nature apres tout, ce qu'elle vouldra ſur ceſte matiere, (c'eſt à ſçauoir Mercure & ſoulfre) ce ſera touſiours forme metallique. Mais au parauant & durant ce qu'ils eſtoyẽt encores quatre elemens, & que ce n'eſtoit point encores argent vif ne ſoulfre, nature euſt bien peu faire de ces quatres elemens vn bœuf, vne herbe, ou vn hõme, ou quelque autre choſe. Ainſi il appert clairement que les quatres elemens qu'ils veulent dire ne ſont point la premiere matiere des metaux, mais ſoulfre & vif argent ſont appellez la propre & vraye premiere matiere des metaux. Et ſi ce que ilz diſent, eſtoyt vray il s'enſuyuroit, que les hommes, les metaux,

les herbes, les plantes & beſtes brutes ce ſeroit tout vne choſe, & ny auroit nulle difference. Car, ſi cela eſtoit vray, les metaux ne ſeroyent que quatres elemens, & ainſi tout ſeroit vne choſe, qui ſeroit conceder vn grand inconuenient. Et par-ainſi il appert clairement, que les quatres elemens demeurans ainſi, ne ſont point la premiere matiere des metaux.

Item encores ie le veux prouuer ainſi. Car ſi cecy eſtoit vray, que les quatres elemens fuſſent la premiere matiere des metaux, il s'enſuiuroit, que des metaux ſe pourroyent faire les hommes, car les hommes ne ſont faitz que des quatre elemens. Et par ainſi il s'enſuiuroit, que d'vne choſe ſe pourroit faire chaſcune choſe, & l'vn ſemblable n'engendreroit point ſon ſemblable non plus que le metal: car tout ne ſeroit que les quatres elemens

mens. Et (comme vous ſçauez) toutes choſes ſe font des quatres elemens, Ainſi il ne faudroit point de generation, ne de ſemence propre & ny auroit nulle difference, quant tout ſeroit faict des quatre elemens, & tout ſeroit vne ſubſtance. Exemple le ſperme d'homme a part & celuy de la femme a part ce ne ſont poinct la premiere matiere de l'enfant, par ce que nature en peut bien faire autre choſe durant qu'ils ſont ainſi a part: comme les conuertir en matiere verminеuſe. Mais quant vne fois ils ſont conioints, & vniz enſemble en leurs vertus, ſi que l'vn à en ſoit la vertu de l'autre, & l'autre pareillement la ſienne, adoncques nature ne peult faire autre choſe, que icelle forme de l'enfant. Car c'eſt la fin d'icelle matiere, & n'a autre fin: adoncques ceſte ſpermati-

que vnion s'appelle premiere matiere. Car apres que ceſte matiere eſt faicte, nature beſoignant ſur icelle ne faict que la forme d'vn enfant. Et nature ne peut donner autre forme à la matiere ſur laquelle elle beſoigne, que la choſe, a laquelle icelle matiere eſt inclinee & diſpoſée : & toute ſa fin. Et ainſi doncques ceſte ſpermatique vnion faicte, nature beſoignant ne luy peult donner autre forme que l'humaine. Et ceſte matiere n'eſt diſpoſée, & n'a puiſſance de receuoir autre forme que ceſte la.

Exemple gros pour les ignorans. Quant vn homme veut aller a quelque chemin, & il eſt en vn carrefour, il n'eſt point encores au propre chemin du lieu, ou il veult aller pluſtoſt qu'en vn autre. Mais quand vne fois il eſt au ſentiers qui ſe adreſſe au

chem

chemin, face apres ce qu'il vouldra, continuant touſiours le droict chemin, il viendra la. Ainſi il appert clairement, que chaſcune choſe à ſa propre voye, & ſa propre matiere, dequoy elle ſe faict & non pas que chaſcune choſe ſe face de chaſcune matiere.

Item ſi cecy eſtoit vray, il ne faudroit ia ne ciel, ne clarté, car les quatres elemẽs iamais ne mueroyẽt leur nature, & tout le ſeroit touſiours vne choſe qui eſt vne choſe erronnee.

Item il appert clairement apres par experience que chaſcune choſe à ſa choſe ſemblable, dequoy elle ſe fait naturellement, & ne s'en peut faire autre choſe. Comme pour faire vn cheual, il fault nature cheuallin muee en ſperme, vny de deux matieres contraires: toutesfoys de vn genre cheuallin. Et pour faire

vn homme nature ne prent point nature cheualline principallement. Car chacune choſe à ſa principale ſemence, dequoy elle ſe faict, & ſe multiplie d'elle meſmes, & non pas autrement.

Item cecy appert. Car en la creation de l'homme Dieu feiſt l'homme & puis la femme, & leur diſt, faictes de vos ſubſtances ſemblables à vous. Puis diſt des autres, qu'il auoit faictes: Apporte chaſcun ſon fruict, & elle ſe multiplie, & face ſon ſemblable. Car ſi d'vne choſe euſt peu tout eſtre faict, Dieu n'euſt pas tãt faict de choſes. Mais il en à faict de chaſcune ſorte, à fin que chaſcun feiſt ſon ſemblable. Item meſmes Dieu en la Bible ne diſt il pas à Noe deuant le de-

Noe

« luge, faits vne Arche longue & lar-
« ge, & y mets de chaſcun animal vne
« paire, a ſçauoir maſle & femelle, à fin

que

que apres noſtre ire paſſee chaſcun »
multiplie ſelon ſon genre, & non au »
trement. Ainſi doncques tu voys clai
rement, que chaſcune choſe requiert
ſon ſemblable, pour eſtre faicte &
engendrée. Car ainſi à crée Dieu les
racines des creatures diuerſes, à fin
que chaſcune multipliaſt ſa ſubſtãce.

Item ie te veux prouuer mon pro
pos par les auctoritez des philoſo-
phes. Car l'Eſcot dit clairement, que, *l'Eſcot*
argent vif coagulé, & argent vif ſur- »
phureux, ce ſont la premiere matiere »
des metaux.

Item en la turbe, vn appellé Noſ-
cus, (lequel fut Roy d'Albanic) dit *Noſcus*
ainſi (Saches que d'hõme ne viẽt que =
hõme, de volatil que volatil, ne de be =
ſte brute que beſte brute, & que na- =
ture ne s'amende que en ſa nature, =
& non point en autre.) Pareillement =
dit Maiſtre Iehan de Mehung en ſon *Iean de Mehun*

= teſtament : Chaſcun arbre porte
= ſon fruict vn poyrier poyres, vn my-
= granier mygraines, & ainſi le metal
= faict & multiplie le metal & non au-
tre choſe.

Iteé Geber dit en ſa Summe (lequel
Geber parle deuëment en aucuns li-
eux, combien que tout ſon liure ſoit
ſophiſtique & erronneux) nous auõs
= tout experimenté & par raiſons ſpe-
= ctables, mais nous n'auons, ne ſçau-
= rions trouuer choſe demeurante, ne
= ſtante ne permanente, que la ſeule
= humidité viſqueuſe, laquelle eſt la ra
= cine de tous metaux. Car toutes les
= autres humiditez par le feu legiere-
= ment s'en vont, & euaporent, & ſe ſe
= parent, l'vn element de l'autre, com-
= me l'eaue par le feu, l'vne partie s'en
= ira en fumee, l'autre en eaue & l'au-
= tre en terre demeurãt au fõd du vaiſ-
= ſeau. Et ainſi ſe ſeparent les elemẽs de

tou

toutes choſes, car ils ne ſont pas bien = vniz en homogeneation. Et quelque = petit feu que vous faciez, quelque = choſe que vous y metties ſe conſu- = mera & ſe ſeparera de ſa naturelle cõ = poſition. Mais la humidité viſqueuſe = (c'eſt aſçauoir Mercure) iamais ne s'y = conſume, ne ſe ſepare de ſa terre, ne = de ſon autre element. Car ou tout de = meure, ou tout s'en va, & choſe quel = le qu'elle ſoit, ne s'y diminue du = pois) Et ainſi par ces mots expres con clud Geber, q̃ pour ceſte digne pier- re, ne faut quel ſeule ſubſtãce de Mer cure, par art treſbien mondifiee, pe- netrante, tingente, ſtante à la bataille du feu, ne ſe permettant en parties diuerſes ſeparer, ains touſiours ſe te nant en ſa ſeule eſſence de mercurio ſité. Adoncques (dit il) c'eſt choſe ſe conioignant au profond radical des metaux, & corrompent leur forme impar

imparfaicte,& leur introduiſant vne autre forme ſelõ la vertu de l'elixir, ou medicine tingẽte ſelõ ſa couleur.

Item Aros le grãd Roy (qui fut treſ grand clerc) dit (Noſtre Medecine eſt faicte de deux choſes, eſtans d'vne eſſence, c'eſt à ſçauoir de la vnion Mercurialle, fixe & non fixe, ſpirituelle & corporelle, froide & humide, chaude & ſeiche, & d'autre choſe ne ſe peult faire, car l'engin de l'art ne introduit rien de nouuel en nature en ſa racine. Mais nature aydée par art deuement en l'enſeignant, & l'art aydée par nature en luy paracheuant ſes derſirs parfons en toute intention de bon ouurir.

Item Morien dit: Meſlez & gettes la medecine deſſus le corps diminues de perfection. Et dict: que ce n'eſt autre choſe, que argent vif par art exalté ſur l'argent vif imparfaict) Et

ain

ainſi ilz, monſtrent clairement que ce n'eſt autre choſe que argent vif.

Item Maiſtre Arnault de Ville neuf Arnau. ue dict(Toute ton intention ſoit à = digerer & cuire la ſubſtance Mercu- = rieuſe, & ſelon ſa dignité elle digni- = fiera les corps, qui ne ſont autres cho = ſes, que ſubſtance Mercurieuſe deſ- = cuicte) Il ſe pourroit prouuer par infinies raiſons, que le Mercure double eſt la ſeule matiere prochaine premiere des metaux, non pas les quatres elemés. Et ie l'ay voulu prouuer, pour faire taire vne multitude d'errans, qui (pour confermer leurs erreurs) affermẽt les quatres elemens eſtre la premiere matiere des metaux. Item l'on pourroit auſſi arguer & oppoſer contre moy toute ma reſponce. Et bien (diſent ils) nous reduiſons les quatres elemens apres noſtre art en Mercure & en ſouffre, qui

qui ſons la premiere matiere des me taux,& par ainſi ils auront mieux va lu d'eſtre reduits a celle ſimplicité & ſubtilité des quatres elemens, que d' eſtre ſeulement reduits en leur pre- miere & prochaine matiere, c'eſt à ſçauoir en ſeule ſubſtãce Mercuriel- le. Ie veux prouuer, que cecy eſt er- ronee & faux par pluſieurs raiſons euidentes, a fin que du tout ie leur clouë la bouche,& leur face faire fin à leur mauuaiſe intentiõ,& qu'on ne die pas que ie corrige les autres de ma volonté, mais par bonne raiſon. Ie te dis,que ſi cecy eſtoit vray, il ne faudroit point qu'il y euſt aucune na ture. Pourquoy? car art feroit les ſper mes de toutes choſes, & feroit hom- mes des elemẽs ſeulement ſans autre nature,& ſans alteration. Il feroit les principes des compoſitions, la- quelle choſe eſt contre tout bon enten

entendement. Car nature produict & a produict la matiere, dequoy apres l'art luy ayde. Il s'ensuiuroit dõc ques, que vn Medecin, par son art, ou par herbes feroit resuſciter vn mort, ou vn homme qui ſeroit mourant, qu'il le gueriroit. Ce qu'eſt contre le dict d'Auicenne & de Raſis, là ou ils diſent ainſi (Medecine eſt ſeulement aydante à nature. Car ſi nature n'y eſt, elle ne peult auoir effect) Auſſi vn laxatif mis en vn corps mort, ne laſche point, car il n'eſt point adreſſé par nature. Et comme dit Hipocrates en ſes Aphoriſmes. Art preſuppoſe vne choſe par ſeule nature crée, & y faict alors ayde, & art ayde ceſte nature, & nature l'art, ce que Hippocrates monſtre clairement. Lequel Hippocrates es principes naturels, fut plus diuin que humain, & comme ange ſpirituel ſans corps. Il appert donc

Raſi.

doncques que art en beſoignant aye vne matiere, laquelle aye deſia eſté par nature, & non pas par art. Et ſi elle eſtoit par art, ia nature n'y ſeroit requiſe, car ce ſeroit ia ſon ouurage, & elle ny mettroit rien de nouueau. Ainſi appert il clairement, que nature d'elle meſmes fait les natures ſpermatiques, & les crée. Puis art beſoignant par deſſus, les conioint en ſuyuant la fin & l'intention de vertu ſpermatique naturelle, ſur laquelle elle beſoigne, & non autrement.

Item par autre raiſon ie le veux prouuer. Car quant ils ſeroyent reduits, s'il eſtoit poſſible en quatre elemens, ne faut il pas, que ces quatres elemens ſe reduiſent apres encores vne fois en Mercure & ſoulfre (qui ſont la premiere matiere des metaux) comme i'ay dit, & deſia prouué? Ainſi il te faudroit premierement

red

reduire les corps en argent vif & en ſoulfre : & puis ceſt argent vif icy & ce ſoulfre en quatre elemens. Et puis encores ſes quatre elemẽs en ſoulfre & en argent vif, à celle fin que tu en puiſſes faire nature Metallicque, ce que ſeroit grande follie de le faire. Car puis que tout n'eſt que vne meſme choſe & vne ſubſtance, & qu'il n'acquiert poinct vne nouuelle nature ne matiere par ceſte reductiõ, ains qu'il ny a touſiours ſeulement ce, que y eſtoit de premier, dequoy luy ſeruent tant de reductions? Car autant de ſubſtance y auoit il durant qu'ilz eſtoient en forme de ſperme de vif argent, & de ſoulfre, comme apres qu'il eſt reduict es quatres elemens, & ne acquiert rien de nouueau, ne en vertu, ne en pois, ne en quãtité, ne en qualité. Raiſon. Car il n'y a nulle matiere nouuellement conioincte, qui

la dignifiaſt, ne que entre eux ilz ſe exaulſent, mais touſiours n'eſt ce que vne ſeule matiere menée ça & là, ſans point d'addition: & par ainſi elle vaut autant en forme de ſperme propre, comme en forme des quatres elemens. Mais ſi tu oppoſois de noſtre pierre, en diſant: que auſsi bien elle ne acquiert riens, ie te dis, que ſi faict. Car nous la reduiſons a fin, que en icelle reduction ſe face coniunctiõ de nouuelle matiere de vne meſme racine, & ſans ceſte reduction ne ſe peut faire: mais il y a addition de matiere. Ainſi de ces deux matieres, l'vne ayde a l'autre pour faire vne matiere plus digne, qu'ilz n'eſtoyent quant ilz eſtoient toutes ſeules apart, & ainſi il appert tout clairement que noſtre reduction eſt requiſe. Car par elle les matieres prennent nouuelle forme & vertu, & ſe y met matiere

Vota

nou

nouuelle. Mais en telles reductions (cõme ilz diſent) il ne ſe y meet point d'auantaige nulle matiere nouuelle, pour quelque choſe qu'ilz facẽt, car ce n'eſt autre choſe ce qu'ilz fõt, que circuir vne matiere nue, de forme, ſans riens innouer, ne exalter par nulle acquiſition de matiere ne de forme. Et par ainſi il appert clairement, que leurs reductions ne ſont que fantaſies folles, & erronées. Item ie le veux prouuer par Maiſtre Guillaume le Pariſien, vn treſgrand clerc, qui fuſt ſaige en ceſte ſcience, & en touche bien au propos, & dit ainſi (En la creation de l'enfant: il y a premierement commixtion de deux ſpermes differens en qualitez, l'vne froide & moyte, & l'autre chaulde & ſeiche, dedans le vaiſſeau maternal, & la chaleur de la mere, digerant & mixtionant les vertus des deux

Guillaume le pariſien.

= ſpermes,& augmẽtant leur vertu par
= ſanguine humidité,qui eſt de la ſub-
= ſtance,dequoy eſt le ſperme feminin,
= l'augmentãt,engroſsiſſant & actiſant
= la vertu actiue du ſperme maſculin,
= & le nourriſt iuſques ad ce que par-
= faictement ſoit faicte moyenne ſub-
= ſtance,tenant de la nature des deux
= totalement,ſans diminution ne ſu-
= perfluité)Et(comme il dict)expreſſe-
ment nature crée les ſpermes, non
pas par art.Car l'art ne ſçauroit.Mais
apres l'art les mette au ventre mater-
= nal.Et(comme il dict)il y a bien art
= aydant a nature a les meſler comme
= ſe tenir chauldement, gueres ne ſe
= mouuoit,manger choſes bõnes & de
= legiere digeſtion. Mais art ne faict,
= que ayder a nature en beſoignes ia
= faictes par nature meſmes.Et apuis
= il dict ainſi ſemblablement en noſtre
= art. Art ne ſçauroyt créer les ſpermes
d'elle

d'elle ſeule. Mais quant nature les a = crées, adoncques art auecques la ver = tu naturelle, qui eſt dedans les matie = res ſpermaticques, la crées, les con- = ioinct comme miniſtre de nature, car = il eſt clair, que art n'y meét rié de for = me ne de matiere, ne de vertu, mais = ſeulement elle ayde de ce qui eſt, & = n'eſt pas faict. Et toutefois y eſt elle = auec nature, l'ayde. Ainſi appert il clai = rement par ce notable & ſaige hom- me Maiſtre Guillaume (qui eſt le chef des eſcolles de Paris) que nature crée les matieres, & nõ pas art. Mais apres quant elles ſont crées, art les faict e- ſtre & conioindre auecques la vertu naturelle, qui eſt la cauſe principale. Et art eſt la cauſe ſecõde de ceſte cho ſe. Et ainſi notez bié que art ne faict rien ſans nature. Car aſſez pourra vn homme ſemer & labourer la terre, auant qu'il en recueille aucun bien, ſi

premier n'y a matiere que nature aye crée, c'eſt a ſçauoir le grain de fromẽt. Et par ainſi l'art eſt aydée de nature, & nature de l'art. Et par ce, il apert treſclairement, q̃ art ne ſçauroit créer les ſpermes, ne les matieres des metaux, mais nature les cree, & puis art adminiſtre. Et p ce peux tu veoir, que ne l'homme, ne ſon art ne ſçauroiẽt reduire les quatres elemẽs en forme ſpermaticq̃ reductiue, alteratiue, ne attractiue, a ceſte fin tẽdãte & diſponẽte, a telle receuoir de action ne forme. Et ſi tu me arguez que les philoſophes diſẽt, qu'en noſtre œuure il faut qu'il y ayt les quatres elemẽs, ilz entẽdẽt q̃ les deux ſpermes ſõt les quatres qualitez des quatres elemẽs, c'eſt a ſçauoir, chault & ſec, en l'argent vif meur, q̃ eſt le ſperme maſculĩ: & froid & moite en l'argẽt vif crud & imparfaict, quãt a la fin q̃ ſont terre & eaue

dedans

dedãs le ſperme feminin: nõ pas q̃ ac tuellemẽt ſoiẽt quatre choſes elemẽtales ſeparées, cõme ſõt les quatres elemẽs q̃ nous voyons. Car il ne ſeroit plus matiere premiere des metaux, ne auſſi art humain ne les ſçauroit alterer, pour en faire les deux ſpermes metallicques qui ſont la premiere matiere des metaux. Cõme dit cecy expreſſemẽt & tout clair Calib philoſophe, q̃ fut Roy d'Albanie, en ceſte ſa- *Calib*
çõ icy (Sachez qu'au cõmẽcemẽt de = noſtre œuure, no⁹ n'auõs a beſogner = q̃ de deux matieres ſeulement, l'õ n'y = voyt q̃ deux, l'on ne y touche q̃ deux, = auſſi ne en entrẽt q̃ deux, ne au com- = mencement, ne au milieu, ne a la fin. = Mais en ces deux les quatre qualitez = y ſont virtuelles. Car au maieur ſper- = me comme au plus digne les deux = plus dignes elemens y ſont en quali- = té, q̃ ſont feu & air. Et a l'autre ſperme =

= qui eſt crud & imparfaict en ſa natu-
= re ſont les deux qualitez,& les deux
= autres elemens imparfaictz & moins
= dignes,qui ſont eaue & terre)Et ainſi
par ce Calib icy peux tu veoir claire
mẽt,qu'ẽ ceſt art il ny a que deux ma
tieres ſpermaticques d'vne meſme ra
cine,ſubſtance & eſſence, c'eſt a ſça-
uoir de ſeule ſubſtãce Mercurielle &
viſqueuſe & ſeiche,qui ne ioignent a
choſe qui ſoit en ce monde, fors au
corps.Item cela meſme dit tout clair
= Morien en ſon liure diſant(Faictes le
= dur aquaticque a celle fin que l'eaue
= ſe conioigne a luy,& celez le feu de-
= dãs l'eaue froide,c'eſt adire,cõiointz
= le ſperme maſculin, qui n'eſt autre
= choſe,q̃ Mercure cuyct & meur, qui
= tient en luy en digeſtion l'element du
= feu,que tu meſlez dedãs le ſperme fe
= minin,c'eſt l'eaue vifue)Et ad ce pro
= pos dit Iſudrius en la turbe(Meſlez

leaue

l'eaue auecques le feu, & adoncques = est ce vne ſpermatique vniõ, & eſt en = puiſſance treſprochaine de receuoir = & venir a la perfectiõ de la pierre treſ = noble. Meſmes dedans le Code de toute verité dict vn philoſophe, nom mé Artefimalef (Mectz l'homme rou- = ge, auec ſa femme blãche en vne chã = bre ronde circuis de feu d'eſcorce, = auec vne challeur continuelle, & les = y laiſſez tant qu'y ſoit faicte conion- = ction de l'homme en l'eaue philoſo- = phalle, mais nõ pas vulgaire, (ceſt a di = re) en eaue tenante tout ce qui eſt re- = quis a ſa perfectiõ, qui eſt alors la pre = miere matiere de la pierre, & non au = trement, car elle a en ſoy la nature du = fix q la fixe, & la nature ſpirituelle & = digne ſubſtance de pierre treſnoble. = Briefuement ſachez que tous les phi loſophes (qui biẽ les entẽd) ſont tous concordans. Mais ceux qui ſont les

ignorans,& ne ſont poinct les enfans de la ſcience, les trouuent differens. Maintenant ie t'ay prouué & parlé de la premiere matiere des metaux, & ay dict que c'eſt Mercure & ſoulfre,à fin que nous procedons en noſtre liure au prouffit des auditeurs, & qu'ilz ne paſſent pas ſans ſçauoir que c'eſt a dire Mercure & ſoulfre, & qu'elle choſe c'eſt:& comment en la terre ſont crées les metaux,& de leurs differences,par raiſons neceſſaires,& par auctoritez de mes maiſtres les philoſophes, deſquelz ie l'ay apris & ſceu par la volonté de Dieu mon createur.

SEN

S'ENSVYT LA TIER-CE PARTIE DE MON LI-ure, ou ie veux parler des Principes & racines des metaux, & y mettre raiſons euidentes & philoſophales.

POVR auoir entendemẽt de ceſte matiere, il faut premierement ſçauoir, que Dieu feit au commencement vne matiere confuſe & inordonné ſans nul ordre, laquelle eſtoit plaine (par la volonté de Dieu) de pluſieurs matieres. Et d'icelle il en tira les quatres elemẽs, deſquelz il en fiſt beſtes & creatures diuerſes, en les meſlãt. Et aucunes creatures il a faict intellectiues, les autres ſẽſitiues & vegetatiues

tiues,& les autres minerales. Et les intellectiues ſont crées de quatre elemens, mais le feu & l'air y ont plus de domination que les autres, encore le feu y eſt abaiſſé pource que l'air y eſt auſsi bien ſeigneur en ceſte choſe la comme luy, cõme ſont les beſtes brutes, cheuaux, aſnes, chiens, oyſeaux, & toutes creatures ſenſitiues. Les autres ſont crées des quatre elemẽs, qui s'appellent creatures vegetatiues leſquelles croiſſent, & s'alimentẽt & ont vie mais ilz n'ont point de ſens, ne d'entendement, & ceux la ſont compoſez de l'air, & de l'eau, qui ont domination. Mais deſia l'air y eſt abaiſſé de ſa dignité par l'eaue, & l'eaue par vne ſeule ſubſtance terreſtre vaporeuſe. Et ainſi ſont apres les mineraux, leſquelz ſont crées de terre & d'eaue, mais la dignité de l'eaue eſt plus terreule que aquaticque, & en ces mineraux

raux a diuerſes formes, & iamais ne ſe peuuent multiplier, ſinon en reduction a leur premiere matiere, Les autres creatures deuant dictes ont leurs ſemences, eſquelles eſt toute la vertu multiplicatiue, & toute la perfection finale de la choſe cõpoſée, & la matiere metallicque ſe fait de ſeul Mercure froid & moyte crud. Mais cõme ia vous ay dict) toutes choſes ont les quatre elemens. Auſsi dedans le Mercure qui eſt es veines de la terre, y a quatre elemens, c'eſt a ſçauoir chaud & moite, froid & ſec. Mais les deux ont dominatiõ, c'eſt a ſçauoir froid & moite, & le chaud & ſec ſõt ſubiectz, ainſi quant la chaleur du mouuemẽt celeſte penetre tout a l'entour de la terre, dedans leſdites veines La chaleur d'iceluy mouuemẽt celeſte, qui eſt dedans leſdites veines de la terre y eſt tant petite qu'elle eſt imperceptible, 118

tible,& y eſt cõtinuée. Car poſe qu'il ſoit nuict,la chaleur naturelle ne laiſſe pas d'y eſtre. Et icelle chaleur ne vięt pas du ſoleil(cõme veullent dire aucuns folz)ains vient de la reflectiõ de la ſphere du feu,q̃ circuit l'air, & auſsi du mouuement cõtinuel des corps celeſtes,qui font chaleur continuelle tãt léte, q̃ a peine ſe peut ſeulemẽt imaginer,ne entendre. Et encores ſi le ſoleil eſtoit cauſe de la chaleur mineralle(cõme dict Raymond Lulle & Ariſtote)encores ſeroit touſiours chaleur continuelle,car la terre eſt enuironnée par le ſoleil iour & nuict. Mais ceſte opinion(quoy q̃ dit Raymond Lulle & Ariſtote)eſt fauſe & erronnée. Car le ſoleil n'eſt ne chaud ne froid,mais ſon mouuemẽt eſt naturellement chaud. Adoncques ceſte chaleur menée par le mouuemẽt des corps celeſtes, va cõtinuelle

ment

mẽt es veynes de la terre, nõ pas qu'el le eſchauffe (comme cuydẽt aucuns folz) qu'elle face (diſent ilz) la mine chaude. Car ſi elle eſtoit chaude quelque petite chaleur actiue qu'il y euſt, elle ne mectroyt poinct dix ans a cuire en perfection de ſoleil le Mercure, lequel y eſt plus de ſix cens ans, ainſi comme il eſt tout clair. Car la terre eſt froide & ſeiche, & les mineres ſont au centre de la terre. Et faudroit dõcques auant q̃ la chaleur paſſaſt aux mineres de la terre, ſi qu'el les euſſent & ſentiſſent realement la chaleur du ſoleil, tant petite qu'elle fuſt, q̃ nous, q̃ ſõmes a l'air mouruſſiõs de chaleur, q̃ nous auiõs pour paſſer l'eaue & la terre, pour aller es lieux mineraux: car la froideur de l'eaue & l'eſpeſſeur de la terre la tueroyẽt ſi elle n'eſtoit forte. Et par ainſi nulle beſte ne creature ne viuroit deſſus

ſus la terre, ſi ce (qu'ilz diſent) eſtoit vray. Mais cecy ſe doit entendre naturellement, par ce qu'ilz ſont compoſés de quatre elemens, c'eſt a ſçauoir: le Mercure, quant les elemés ſe mouuent & eſchauffent le Mercure, ceſte motion faict la naturelle chaleur. Et ainſi le feu, qui eſt dedans le Mercure, & l'air ſe meuuent & ſe eſleuent petit à petit. Car ilz ſont plus dignes elemens, que n'eſt l'eaue & la terre du Mercure. Mais toutes-fois l'humidité & la froideur domine. Et pource que la chaleur et ſeichereſſe ſont plus dignes elemens, ilz veulent vaincre les autres, c'eſt à ſçauoir la froideur et humidité, qui domine au Mercure, pource que le naturel mouuement & chaleurs cauſée des mouuemens des corps celeſtes meuuent auſsi les mouuemens du Mercure: c'eſt a dire, les qualitez. Et par log temps

temps premier la ſechereſſe du Mercure vaint vn degré de ſon humidité, & ſe faict plomb. Et puis apres elle vaint encores vn autre degré, & ſe faict eſtaing, & puis la chaleur du Mercure commence à conſommer vn peu de l'humidité, & de la froideur, & ſe faict lune. Et puis la chaleur encores plus domine, & ſe faict Arain. Et puis fer & ſoleil parfaict. Et ainſi les deux qualitez deuant dictes qui ſouloyent eſtre ſuccumbées par froideur & moiteur, maintenant conſomment & ſuccombent les autres, & la chaleur & ſechereſſe dominent. Et ces deux qualitez, qui au premier ſuccomboyent, c'eſt a ſçauoir chauld & ſec[illegible], quant il commence à ſoy reueiller (c'eſt le ſouffre) & la froideur & humidité du meſme Mercure (c'eſt Mercure) Ainſi le faut il entendre : c'eſt à ſça-

uoir, que le ſoulfre n'eſt point vne choſe, qui ſoit diuiſé du vif argent ne ſeparée. Mais eſt ſeulement celle chaleur & ſechereſſe, qui ne domine point a la froideur & humidité du Mercure : lequel ſoulfre apres digeré domine les deux autres qualitez (c'eſt a dire) froideur & moiteur, & y imprime ſes vertus. Et par ces diuers degrez & decoctions ſe font les diuerſites des metaux. Et à l'experience, regardes le plomb, il eſt volatif par vn feu continué, car les deux qualitez (c'eſt à ſçauoir le froid & le moite du Mercure) n'ont encores eſté autres par le chauld & le ſec. Et le chauld & le ſec ne dominent en nul le maniere. Et s'ils dominoyent, ilz ne s'en iroyent point en aucune maniere de deſſus le feu, le plus fort du monde. Car le Mercure ne s'en iroit pour fort feu, ains ſe reſiouyroit dedans ſon

ſon ſemblable. Mais tous les autres metaux le fuyent, excepté le ſoleil. Car encores ſont froids & moites les vns plus que les autres, ſelon qu'ils tiennent moins encores de froideur & humidité. Adoncques ilz fuyent leurs contraires, & ne les peuuent ſouffrir, & s'en volent. Car chaſcune choſe fuyt ſon contraire, & ſe reſiouyſt de ſon ſemblable, ainſi il s'enſuit bien, que le ſoleil n'eſt que pur feu en Mercure. Car iamais pour gros feu, qu'il ſoit ne s'enfuyt il, ou tous les autres ne le peuuent ſouffrir les vns plus, les autres moins, ſelõ qu'ils ſont plus prochains de la cõplexiõ du feu. Et ainſi peut on entendre de la complexion des metaux & des mineres. Car ſoulfre n'eſt autre choſe, q̃ pur feu, c'eſt a ſçauoir chaud & ſec cachez au Mercure, qui eſt par long tẽps en la minere par le naturel mou

uement des corps celeſtes, ſe mene auſſi ſur les autres (froid & moite du Mercure) & les digere, ſelon les degrez des alterations en diuerſes formes metallicques. Et la premiere eſt plomb la moins chaude & moyte, la ſeconde eſtaing, la troiſieſme argent, la quatrieſme arain, le cinquieſme fer, la ſixieſme ſoleil, lequel ſoleil eſt a ſa perfection de nature metallicque, & eſt pur feu, digeré par le ſoulfre, eſtans dedans le Mercure. Et auſſi tu peux voir clairement, que ſoulfre n'eſt pas vne choſe a part hors de la ſubſtance du Mercure, & que ce ne ſoit pas ſoulfre vulgal. Car ſi ainſi eſtoit, la matiere des meraux ne ſeroit point d'vne nature homogenée, qui eſt contre le dire de tous les Philoſophes. Mais les Philoſophes ont appellé cecy ſoulfre, par ce que ceſt es qualitez dominantes, c'eſt

c'eſt vne choſe inflammable, comme ſoulfre, chaulde & ſeiche comme ſoulfre. Et pour ceſte ſimilitude l'appelle on ſoulfre. Mais non pas que ce ſoit ſoulfre vulgal, comme aucuns foiz cuydent. Ainſi tu peux veoir clairement que la forme metallicque n'eſt autrement crée par nature, que de pure ſubſtance Mercurielle, & non pas eſtrange. Et ledict Geber, dict clairement en ſa Summe ainſi (Au profõd de la nature du Mercure eſt le ſoulfre, qui ſe faict par longue attente es veines de la minere de la terre) Item tout clair le diſent Morien & Aros (Noſtre ſoulfre n'eſt pas ſoulfre vulgal, mais eſt fixe, & ne vou le point. Et eſt de la nature Mercurial le, & nõ d'autre choſe. Et ainſi (diſent ils) faiſons nous comme nature. Car nature n'a en la minere autre matiere pour beſogner, que pure forme Mer

Geber

Morien

curialle comme appert par raiſon au ctorité & experience. Et au dict Mercure eſt le ſoulfre fixe, & incombuſtible qui parfaict noſtre œuure, ſans ce qu'autre ſubſtance y ſoit requiſe, que pure ſubſtãce Mercurielle. Semblablement le diſent Calib, Beudegid, Ieſid, & Marie tout clair ainſi (Nature fait les metaux de chaleur & ſechereſſe ſurmontante la froideur & moyteur du Mercure, en l'alterant, non pas que autre eſſence le perface) Ainſi appert il clairement par tous les philoſophes qui ſeroient loings a reciter, mais aucuns fols cuident, que en la procreation des metaux, il y aduienne vne matiere ſulphureuſe. Et ainſi il appert clairemẽt que dedans le Mercure (quant nature beſogne) eſt le ſoulfre enclos, mais il n'y domine point, ſinon par le mouuement chaleureux, ou ledict ſoul

ſoulfre ſe altere, & les deux autres elemens du Mercure. Et nature par ce ſoulfre es vaines de la terre faict, ſelon le degré des alterations, diuerſes formes des metaux. Ainſi pareillement nous enſuyuons nature. Nous ne mettons rien d'eſtrange en noſtre matiere. Mais en noſtre argent vif eſt ſoulfre fixe, incombuſtible, Mercurieux, lequel toutesfois ne domine point encores, car l'humidité, & froideur du Mercure volatif domine encores. Mais par continuelle action de chaleur ſur ce noſtre vif argent perſeuerant, le fixe, & meſlé par tout le volatif domine, & vaint la froideur & humidité de Mercure. Et la chaleur & ſechereſſe du fixe, qui ſont ſes qualitez cõmencé a dominer, & ſelon les degrez de ceſte alteration du Mercure par ſon ſoulfre ſe font diuerſes cou-

leurs metalliques ne plus ne moins, que nature faict es mineres. Car la premiere eſt, la noirceur Saturnelle, La ſeconde eſt blancheur ſouialle. La troiſieſme eſt Lunaire. La quatrieſme Araincuſe, La cinquieſme Martialle. La ſixieſme ſoldicque. Et la ſeptieſme nous la menons vn degré par noſtre art plus, que ne fait nature. Car nous le faiſons vn degré en perfection metallicque plus parfaicte en rougeur ſanguine & treſhautaine. Et de ce qu'il eſt ainſi plus que parfaict, il parfaict les autres. Car s'il n'eſtoit parfaict ſinõ ſeulemẽt au degré, que nature ſimple le parfaict, dequoy nous ſeruiroit la longueur de ce temps de neuf mois & demy, car nous prendrions auſſi biẽ ce corps la comme nature l'à cree. Mais comme par deuant ie vous ay monſtré, il faut, que le corps maſculin ſoit pluſ-

que

que parfaict par art enſuyuant nature. Et ainſi de ſon autre perfection il peult parfaire les autres imparfaits, de ſon abondante & plantureuſe radiation en pois, en couleur, en ſubſtance, en racines, en principes mineraux. Et pourtant qui ſeroit tant vanteux, de le cuyder parfaire tel, que nous le demandons, par autres choſes eſtranges la ou il n'y a point de commixtion en ſes racines? Car comme dit la turbe, la ou la verité eſt eſleuee de toute faulſeté, & par Ariſteus (qui fut gouuerneur ſeize ans du monde vniuerſel par ſon grand ſçauoir & entendement, lequel eſtoit Grec, & fut aſſembleur des diſciples de Pythagoras, lequel comme on liſt es Chronicques de Salomon, fut le plus ſaige apres Hermes, qui oncques fut, & ſi liſt on, que iamais il ne mentoit, & par

ce il s'appelloit en aucuns liures d'Astrologie le Veridicque) trouue on, (dans son liure (que nature ne s'amende que en sa nature. Comment doncques voulez vous emender nostre matiere, sinon en sa propre nature? regarde bien aussi Parmenides, comment il en parle. Car ie te dys (en mon Dieu) que ce fut celuy qui fust mon premier addresseur de mes erreurs. Ainsi doncques il appert, que nature metallicque ne s'amende que en sa nature metallique, & non en autre chose quelle qu'elle soit. Et par nostre art nous acheuerons en quelques mois, la ou nature met milliers d'ans. Car premier la chaleur es mineres est nulle, partant que si elle y estoit il se feroit acoup: mais en nostre œuure nous auons chaleur double, c'est a sçauoir du soulfre & du feu, aydant l'vn à l'au

Na

l'autre, non pas, comme dict Conſtantin & Empedoles, que le feu ſoit de la ſubſtance de la matiere, qui augmente l'œuure, car il s'enſuyuroit qu'elle perceroit de iour en iour plus, qui eſt vne choſe plaine d'erreur. Mais ſeulement le feu eſt tout l'art, dequoy ſe ayde nature, car nous n'y ſçaurions faire autre choſe. Et pource ſachez que le feu fort ne les altere point l'vn l'autre. Et auſſi feu fort les garde d'auoir mouuement l'vn auecques l'autre. Mais faictes feu vaporant, digerant continuel, non violant, ſubtil, enuironné, aëreux, cloz, incomburant, alterant Et (en mon vray Dieu) ie t'ay dit toute la maniere du feu, & recapitule mes mots mot a mot, car le feu eſt tout, comme tu peux veoir par tous les dits du Code de verité. Item à ce propos regardez que dict le grand

le grand Roſaire [Gardes que vous
= ne vueilles parfaire voſtre ſolution
= auant le temps requis, car c'eſt auan
= cement eſt ſigne de priuation de con
= ionction. Et pour-ce dict il : Soit
= fait voſtre feu perſeuerant & doux
= en degré de la nature, & amiable au
= corps digerant & ſecluant froideur.
= Item a propos dict auſſi Marie la
= propheteſſe: le feu fort garde de fai-
= re la conionction, le feu fort tainct
= le blanc en rouge de pauot cham-
= peſtre; & ainſi tu peux imaginer de
toy meſmes, comme moymeſmes
l'ay faict. Car ie l'ay mis en chaleur
de fiens, & [illegible] rien ne valoit. Et
en feu de charbon, ſans nul moyen,
& ma matiere ſe ſublimoit, & ne
ſe diſſouluoit point. Mais en feu
comme ie t'ay dict vaporeux, di-
gerant, continuel, non pas violent,
ſubtil enuironné, aëreux, clair &
enclos,

enclos, incomburant, alterant, & penetrant & vif. Et ſi tu es homme (tel que tu doibts eſtre vn vray eſtudiant) tu entendras par ces parolles ce que doibt eſtre. Et meſmes regardes, que dict la Turbe ſans aucune enuie, l'experience artificielle le te monſtre quel il ſera. Regardez auſſi comme dict la Lumiere d'Ariſtote (Mercure ſe doibt cuyre en triple vaiſſeau, & c'eſt pour euaporer & conuertir l'actiuité de la ſechereſſe du feu en l'humidité vaporeuſe de l'air circuyant la matiere) Regardez ad ce propos ce que Geber & Senecque afferme (Le feu ne digere point noſtre matiere, mais ſa chaleur alterant & bonne, qui eſt eſtimee ſeiche par l'air, qui eſt le moyen là ou le feu ſe ait a mouuoir & a moytir) Mais de cecy n'en ay-ie rien voulu parler. Car c'eſt le feu qui le parfait,

faict, ou qui le destruict. Et comme dict Aros & Calib [En toute
= nostre ouuraige nostre Mercure &
= le feu te suffisent au milieu & a la fin.
Mais au commencement n'est il pas ainsi, car ce n'est pas nostre Mercure. Lequel est bon a entendre.

Item Morien dict [Sachez que nostre Leton est rouge, mais nous n'en
= auons nul proffit iusques à ce que
= il soit blanc. Et sachez que l'eaue
= tiede penetre & blanchisse comme
= elle est, & que le feu humide &
= vaporeux faict le tout] Item regardez ce que disent Bendegid, Maistre Iehan de Mehung, & Haly [Aus-
= si entre vous, qui toutes nuits &
= iours cerchez & despendez voz pe-
= cunes, & consommez vos biens, &
= perdez vostre temps, & rompez voz
= entendemens, & estudiez en tant
= de subtilitez de liures, ie vous certi-

fie

fie & faits a ſçauoir en charité, & pitie, comme feroit le pere a ſon enfant vnique. Que blanchiſſez le Leton rouge par l'eaue blanche eſtouffée & tiede. Et rompes tant de liures ſophiſticques, & tant de regimes, & tant de ſubtilitez, & me croyez. Car autrement ce n'eſt que rompement de ceruelle, & tous viennent a ce que ie te dys. Et ainſi peux tu voir clairement, que ceſte parolle eſt vne des meilleures parolles, qui oncques fut dicte. Regardez que dit le Code de toute verité. Blanchiſſez le rouge, & apres rougiſſez le blanc. Car c'eſt tout l'art, le cõmencemẽt & la fin. Et moy ie te dys, que ſi tu ne noirciz, tu ne peux blanchir, car noirceur eſt le cõmencement de blãcheur, & la fin de noirceur eſt ſigne de putrefaction & alteration, & que le corps eſt penetré & mortifié. Et a

mon

mon propos dict Morien le ſaige philoſophe Romain(s'il n'eſt pourry, & noircy, il ne ſe diſſouldra point. Et s'il ne ſe diſſoult ſont eüe ne le pourra par tout penetrer ne blanchir) Et ainſi il n'y aura point de conionctiõ & mixtion, ne par conſequent de vnion : car il fault mixtion auant que y aye vnion, & faut alteration, auãt q̃ mixtion. Et fault compoſition auant alteration. Et ainſi par ces degrez noſtre matiere eſt faicte a l'exemple de nature, en tout & par tout, ſans y riẽs adiouſter ne diminuer : comme tu peux voir par mes dicts. Mais pour ce que aucun pourroyent parler & demander du poix de noſtre matiere, auſſi comment nature prent ce poix, ie leur reſpõds, que es lieux de la minere il n'y a nul poix, comme ie vous dis. Car poix eſt quãt il y a deux choſes. Mais quant il n'y a que vne choſe

choſe & vne ſubſtance, il n'y a poinct de regard au poix. Mais le poix eſt, quant au regard du ſoulfre, qui eſt au Mercure. Car, (comme ie t'ay dict) l'elemẽt du feu, q̃ ne domine poinct au Mercure crud, eſt celuy qui digere la matiere. Et pource qui eſt bon philoſophe ſçait bien combien l'elemẽt du feu eſt plus ſubtil que les autres, & combien il peut vaincre en chaſcune compoſition de tous autres elemens. Et ainſi le poix eſt en la compoſition premiere elementale du Mercure, & rié autre choſe. Il faut doncques que premierement la compoſition ou cõionction ſe face, puis alteration, puis mixtion, puis l'vnion ſe fera. Et pource, celuy qui veut bien reſſembler nature en tout, & par tout ſes faictz, doibt proportionner ſon poix a celuy de nature & non autrement. Et ad ce propos regardez que dict le

Code de toute verité (Que ſi vous
= faictes confection ſans pois il y vien
= dra retardation, par laquelle tu ſeras
= deſcouraigé, ſi tu le fais)

ITEM ad ce propos dict treſ-
bien Abugazal qui fut Maiſtre de Pla
ton en ceſte ſcience (la puiſſance eſt
terminee ſur ſon reſiſtant ſelon la
reſiſtence, differée, & l'action de
l'agent en ceſte matiere) Leſquelles
paroles ſont motz dorez ſur le fon-
dement du pois, & autrefois les aye
bien epiloguées. Et qui ne ſera clerc,
ne les entendra pas toſt. Mais ſi tu
n'es clerc, fays le toy expoſer par vn
ſaige & diſcret. Moymeſmes ie le te
expoſeroye, mais i'ay voüe & promis
a Dieu, a raiſon & aux philoſophes,
que iamais par moy en parolles clai-
res & vulgaires ne ſeroit mis le pois,
ne la matiere, ne les couleurs ſinon
en parolles paraboliques, leſquelles

vous

vous aurez tantoſt. Et ie te dis bien que ceſte parolle eſt toute vraye ſans aucune diminution, ne ſuperfluité, en enſuyuant la couſtume des ſages, doncques ie t'ay parlé, en mon liure des inuenteurs de ceſte ſcience, & de ceux qui l'ont eüe. Et t'ay dict & reuelé que moy meſmes l'ay eüe du commencement iuſques a la fin, & auſsi des trompeurs, & de mes deſpens, & peines. Et ie te dis, que i'auoye bien 64. ans auãt que ie la ſceuſſe. Et ſi auois encommencé depuis que i'auois 18. ans. Mais ſi i'euſſe eu tous les liures, que i'ay eu depuis ie n'euſſe pas tant tardé, & ne tardois que par defaut de liures. Et n'auois ſinon ceſtes receptes erronnées, fauſſes, & faux liures. Et ſi ne communicquoys & ſermonnoys que auecques gẽs faux, & larrõs, ignorãs, maudictz de Dieu & de toute la philoſophie.

Mais apres que ie ſceu ceſte ſcience, i'ay bien eu l'accointance de quinze perſonnaiges qui la ſçauoient vrayement, mais entre les autres il y auoit vn Barbarin, lequel comme nous en parlions enſemble (& toutesfois ie le ſçauois ia deux ans au parauãt, mais ie ne l'auois point faicte) ainſi que d'aduanture il meſchappa en nous diſputions de dire, que ie ne l'auoys poinct faicte, me vouloit depuis deſuoier & deſtourner: de ſorte que pour ceſte cauſe ie le laiſſay. Car ie la ſçauoye auſſi bien comme luy. Mais nous en diſputions comme freres. Et la pluſgrande choſe dequoy nous parlions eſtoit de celer ceſte ſcience precieuſe. Et ainſi, comme ie vous dis, apres que ie l'ay ſceüe, i'ay eu l'accointance d'aſſez de ceux qui la ſçauoient, parauant encores que ie l'euſſe faicte. Et parlions clairement.

Mais

Mais (quant a la maniere du feu, les vns estoient diuers aux autres, combien que la fin fust tout vne chose. Ainsi comme le te dict la turbe, Que le fuiant ne s'en vole deuant le poursuyuant, & q̃ le feu se face de mainte maniere, comme il veut estre faict, ainsi ie concludz maintenant & entendz moy. Nostre œuure est faicte d'vne racine, & de deux substances Mercurielles, prinses toutes crues, tyrées de la minere, nettes & pures, conioinctes par feu d'amitie, comme la matiere le requiert, cuytes continuellement iusques ad ce que deux en facent vn, & en ceſt vng icy, quant ilz sont meslés, le corps est faict esprit, & aussi l'esprit est faict corps. Adoncques vigorés ton feu iusques ad ce que le corps fixe, taigne le corps non fixe en sa coleur & en sa nature. Car sachez, que quant il est bien meslé il

ſurmonte tout,& reduict à luy,& à ſa vertu. Et ſachez que apres il tainct & vainct mill. fois mille , & deux cens fois mille,& qui la veu le croyt. Et auſsi ſe multiplie il en vertu, & en quantité, comme le venerable & treſ-veritable Pythagoras , & Iſindrius , & le Code de toute verité en parlét treſeuidemment. Et ſachez que oncques en nulz liures ie ne trouuay la multiplicatiõ,ſans en ceux cy: c'eſt a ſçauoir au grand Roſaire, en la Pandecte de Marie, au Veridicque, au Teſtament de Pythagoras, en la benoiſte turbe, en Morien, en Auicenne,en Bolzain,l'Abugazal qui fut frere de Bendegid , Ieſid , qui eſtoit de Conſtantinoble cité. Es autres liures ſi elle y eſtoit iamais ne l'ay peu aprẽdre. Et ſi ay bien veu vn de la Marque d'Anconne , qui ſçauoit treſbien la pierre, mais la multiplication

il ne

il ne la ſçauoit pas, & me pourſuyuit bien par ſeize ans. Mais iamais par moy il ne l'a ſceu. Car il auoit ſes liures comme moy. Ie t'ay parlé de toute la ſpeculatiue, & t'ay informé des principes mineraux & raiſons neceſſaires, par leſquelles tu peux eſleuer ton entendement à cognoiſtre les faulſetez d'auecques les veritez, & eſtre informé & aſſeuré en ceſte œuure. Maintenant ie te veulx mectre practiqualement la practique en obſcures parolles, ainſi comme ie l'ay faicte quatrefois & compoſée. Et ie te dis bien, Quiconques aura mon liure il ſera ou debura eſtre hors de toutes angoiſſes, & debura ſçauoir la verité accomplie ſans nulle diminution. Car (en mon Dieu) ie ne te ſçaurois pluſ-clairement parler, que ie t'ay parlé, ſi ie ne le te monſtrois. Mais

raiſon ne le veut pas. Car toy meſ-
mes, quāt tu le ſçauras (ie te dis vray)
tu le celeras encores plus que moy,
entre ce ſeras tu courroucé de ce
que i'ay parlé ſi ouuertement.
Car c'eſt la volonté de
Dieu, ainſi comme
dict la turbe
par tout.

S'EN

S'ENSVYT LE QVA-TRIEME LIVRE, AVquel L'auſteur parlant de la practique la meſt un peu paraboliquement.

OR TV dois ſçauoir, que quant i'eu tãt eſtudié, que ie me ſenty vn peu clerc, ie commençay a cercher gens vrais de ceſte ſcience & non pas erreux. Car vn homme ſçauant demande vn autre ſçauant, non pas le contraire. Par concluſion chaſcun demande ſon ſemblable, en allant ie paſſay par la ville d'Appulée, qui eſt en Inde, & oüy dire, qu'il y auoit la vn des grands clercs du

monde en toutes ſciences, lequel auoit pendu vn ioyel es diſputations vn beau petit liure de treſfin or, les feuilletz & la couuerture, & tout ledict liuret. Et cela eſtoit pẽdu a tous venãs, qui en ſçauroient arguer. Alors moy allãt par la ville & touſiours de ſirãt de paruenir a choſes d'honneur (mais ſçachans que ſans me meƈtre en auant & auoir courage, iamais ne peruiendrois a loz & honneur pour ſciẽce que ſceuſſe,) ſi eſt ce que ie prins couraige par l'enhortement d'vn homme vaillant, de ſorte qu'eſtãt en chemin me mis en train pour aller aux diſputatiõs, la ou ie gaignay ledit liuret deuãt tout le mõde pour bien diſputer. Lequel me fut preſenté par la faculté de Philoſophie. Et tout le monde me commençoit a regarder treſfort. Alors ie m'en allay penſant par les champs, pource que i'eſtois

i'eſtois las d'eſtudier. Vne nuyct aduint, que debuois eſtudier pour le lendemain diſputer, ie trouuay vne petite fontenelle belle & claire, toute enuironnée d'vne belle pierre. Et ceſte pierre la eſtoit au deſſus d'vn vieux creux de chaine, & tout a lenuiron eſtoit bordée de muraille de peur que les vaches ne autres beſtes brutes, ne volatilz, ne s'y baignaſſent. Adoncques i'auoys grand appetit de de dormir, & m'aſsis au deſſus de ladicte fontaine, & ie veis qu'elle ſe couuroit par deſſus, & eſtoit fermée. Et il paſſa par la vn prebſtre ancien, & de vieil eage. Et ie luy demanday, pourquoy eſt ceſte fontaine ainſi fermée deſſus, & deſſoubz, & de tous coſtés. Et il me fut gracieux & bon, & me commença tout ainſi a dire. Seigneur il eſt vray q̃ ceſte fontaine eſt de terrible vertu

plus

plus que nulle autre,qui ſoit au mon-
de, & eſt ſeulement pour le Roy du
païs,qu'elle cognoiſt bien,& luy elle.
Car iamais ce Roy ne paſſe par icy,
qu'elle ne le tire a ſoy. Et eſt auec-
ques elle dedans icelle fonteine a ſe
baigner 282.iours. Et elle reſiuniſt
tellement ledict Roy,qu'il n'y a hom
me qui le puiſſe vaincre. Et il y paſſe
ainſi.Et ainſi ce Roy a faict clorre la-
dicte fontaine tout premier d'vne
pierre blanche & rõde,comme vous
voyés.Et la fõteine y eſt ſi claire,que
fin argẽt & de celeſte couleur.Apres,
a fin qu'elle fuſt plus forte, & que les
cheuaux n'y marchaſſent ne autres
beſtes brutes,il y eſleua vn creux de
chaiſne trenché par le milieu,qui gar
de le ſoleil & l'ombre de luy. Apres
(comme vous voyés)tout a l'entour
eſt elle d'eſpeſſe muraille bien cloſe.
Car premier elle eſt encloſe en vne
pier

pierre fine & claire,& puis en creux de chaiſne. Et cela eſt parce que icelle fonteine eſt de ſi terrible nature,qu'elle penetreroit tout, ſi elle eſtoit enflambée & courroucée. Et s'elle s'enfuyoit, nous ſerions perduz. Adoncques ie luy demanday s'il y auoit veu le Roy. Et il me reſpondit q̃ ouy,& qu'il l'auoit veu entrer. Mais que depuis qu'il y eſt entré, & que ſa garde l'a enfermé, iamais on ne le voit iuſques à cẽt & trẽte iours. Alors il commence a apparoiſtre, & a reſplendir. Et le portier qui le garde luy chaulfe ſon baing cõtinuellemẽt pour luy garder ſa chaleur naturelle, laquelle eſt mucée & cachée dedans ceſte eaüe claire,& eſchauffe iour & nuict ſans ceſſer. Adoncques ie luy demanday de quelle couleur le Roy eſtoit. Et il me reſpondit qu'il eſtoit veſtu de drap d'or au premier,& puis auoit

auoit vn pourpoint de velours noir & la chemiſe blanche comme neige, & la chair auſſi ſanguine cõme ſang. Et ainſi ie luy demanday touſiours de ce roy. Apres luy demanday quant ce roy venoit à la fontaine, s'il amenoit grande compagnie de gens eſtranges & de menu peuple auecques luy. Et il me reſpondit amiablement en ſoy ſoubzriant : certainement ce Roy quant il ſe diſpoſe pour venir, il ne amene nul q̃ luy & laiſſe tous ſes gens eſtranges. Et n'y approche nul que luy à ceſte fontaine. Et nul n'y oſe aller ſinon ſa garde, qui eſt vn ſimple homme. Et le plus ſimple du monde en pourroit eſtre gardé. Car il ne ſert d'autre choſe ſinon de chauffer le baing. Mais il ne s'approche point de la fontaine. Alors ie luy demanday s'il eſtoit amy d'elle, & elle amie de luy. Et il me reſpondiſt il s'entre-

ayment

ayment merueilleuſement, la fontei ne l'attire a elle & non pas luy elle, car elle luy eſt cõme mere. Et ie luy demãday de quelle generation qu'eſtoit ce Roy, & il me reſpondit. On s'ayt bien qu'il eſt faict de ceſte fonteine là. Et ceſte fonteine l'a faict tel qu'il eſt ſans autre choſe. Et ie luy demanday. Tient il guerres de gens? Et il me reſpondit que ſix perſonnes, qui ſont en attente que s'il pouuoit mourir vne fois ilz auroient le Royaume auſsi bien que luy. Et ainſi le ſeruent & miniſtrent, car ilz attendẽt tout leur bien de luy. Adoncques ie luy demanday s'il eſtoit vieil. Et il me reſpodit qu'il l'eſtoit plus que la fonteine, & plus meur que nulz de ſes gens qui ſont ſoubz luy. Et ie luy dis. Pourquoy eſt ce donc, que ſes ſix cõpaignõs & ſubiectz ne le tuẽt, & ne le me ctẽt a mort, puis qu'ilz attẽdẽt tãt

de

de biens de luy par ſa mort, & auſſi puis qu'il eſt ſi vieil? Et adoncques il me reſpondit. Combien qu'il ſoit bié vieil, ſi n'y a il nul de ſes gens ne ſubiectz, qui tát enduraſt froid & chaud, comme luy, ne pluye ne vent ne aucune peine. Et ie luy dis, au moins que ne le tuent ilz & le mectent a mort? Et il me reſpõdit, que tous ſix, ne toute la force enſemble ne chacun a part ſoy, ne le ſçauroient tuer. Et commẽt doncques auroient ilz le Royaume, qu'il tient, puis qu'ilz ne le peuuent auoir iuſques apres ſa mort, & qu'ilz ne le peuuent tuer? Adoncques il me diſt. Tous ſix ſõt de la fonteine & en ont eu tous leurs biens auſsi bien cõme luy. Et ainſi pour l'amour qu'ilz en ſont, elle les prent & tyre a elle, & le tue, & le mect a mort. Puis il eſt reſuſcité par elle meſmes. Et puis de la ſubſtãce de ſon Royaume, qui eſt en treſ

menues

menues parties, chaſcun en prent ſa piece. Et chaſcun, pour petite piece quil en aye, il eſt auſſi riche cõme luy & l'vn comme l'autre. Et ie luy demanday combien faut il qu'ils attendent? Et il commenca à ſoubzrire, & dire ainſi. Sachez que le Roy y entre tout ſeul, & nul eſtrangier ne nul de ſes gens ny entrent dedans la fontaine, cõbien qu'elle les ayme bien, ils ny entrent point. Car ils ne l'ont encores point deſeruy, mais toutesfois quãt le Roy y eſt entré premieremẽt il ſe deſpouille ſa robe de drap de fin or batu en fueille toute couuerte, & la baille à ſon premier homme, qui s'appelle Saturne. Adonc Saturne la prent & la garde. 40. iours ou 42. au plus quãt vne fois il l'a euë. Apres le Roy deueſt ſon pourpoint de fin velours noir & le donnea ſon ſecõd hõme, qui eſt Iupiter, & il luy le gar-

de vingt iours bons. Adoncques Iupiter par le commandement du Roy le baille a la Lune, qui eſt la tierce perſonne belle & reſplendiſſante, & le garde 20. iours. Et ainſi le Roy eſt en ſa pure chemiſe blanche, comme neige, ou fine fleur, que ſel fleury. Alors il deueſt ſa chemiſe blanche & fine, & la baille à Mars, lequel pareille mét la garde 40. & aucunesfois 42.) iours. Et apres cela Mars (par la volõté de Dieu) la baille au Soleil iaune, & nõ pas claire, q̃ la garde 40. iours. Et apres viét le Soleil treſbeau & ſanguin, qui la prend & bien toſt. Et adoncques celuy la garde. Et ie luy dys. Et puis que deuient tout cecy? Adoncques la fontaine ſe ouure. Et puis ainſi comme elle leur à donné la chemiſe, la robe, & le pourpoint, elle à treſtous (a vn coup) leur donne ſa chair ſanguine vermeille &

64 iours

treſ

hautaine a manger .Et alors ont ilz leur desir. Et ie luy dis. Attendent ils iusques à ce temps la, ne peuuent ilz auoir rien de bien iusques à la fin? & il me dist,quãt ils ont la chemise s'ilz veulent quatre d'iceux en feront grand chere. Mais ilz n'auroyent que le demy Royaume. Et ainsi pour vn petit d'auantaige, ils ayment mieux attendre la fin, a celle fin qu'ilz soyent couronnez de la couronne de leur Seigneur. Et ie luy dys n'y vient il iamais nul medecin ny riens? Non dist il personne ne y vient autre qu'vn gardien qui au dessoubs faict chaleur continuelle, enuironnée, & vaporeuse, sans autre chose. Et ie luy dys, ce gardien la, à il gueres de peine? Et il me respõdit,il a plus de peine a la fin qu'au commencemẽt. Car la fontaine s'enflambe. Et ie luy dys,l'ont veue beau

coup des gens? Et il me diſt. Tout le monde la deuant les yeux, mais ils n'y cognoiſſent rien. Et luy diz. Que font ils encores apres? Et il me diſt. S'ils veulent ilz peuuent encores eux ſix purger le Roy par troys iours en la fontaine, cyrcuyant & continuant le lieu au contenu de la contenante contenue en luy baillant le premier iour ſon pourpoint, le iour apres ſa chemiſe, & le iour apres ſa chair ſanguine. Et ie luy diz, dequoy ſert cecy? Et il me diſt, Dieu feit vn & dix, cent & mille, & deux cents mille. Et puis dix foys tout le multiplia. Et ie luy dys. Ie ne l'entends point. Et il me diſt. Ie ne t'en diray plus. Car ie ſuis ennuyé. Et alors ie veis qu'il fut ennuyé, & moy auſſi auois appetit de dormir pource que le iour precedét i'auoye eſtudié, & le conuoiay. Ce vieillart eſtoit ſi ſarge,

que

que tout le ciel luy obeiſſoit, & tout trembloit deuant luy. Adoncques ie m'en reuins à la fontaine tout ſecretement,& cõmençay a ouurir toutes les fermures,qui eſtoyent biẽ iuſtes, & commençay à regarder mon liure, que i'auoye gaigné. Et de la reſplendeur de luy qui eſtoit tant fin, auſsi que i'auoye appetit de dormir, il cheut en la fontaine deuant dite:Et i'en fuz tout courroucé, que ce fut grand merueilles. Car ie le vouloye garder pour louange de mon honneur,que i'auoye gaigné. Adõcques ie cõmençay a regarder dedãs, & i'ẽ perdis la veuë totalement.Et moy de commencer a puyſer ladicte fontaine,& la puiſay ſi bien & diſcretemẽt, qu'il n'y demeura, que la 10. partie ſienne, auecques les dix parties. Et moy cuidant tout puiſer,ils eſtoyent fort tenans enſemble. Et en mettant

peine a faire cela, il y ſuruint des gẽs promptement, & ie n'en peu plus tirer. Mais auant que ie m'en allaſſe i'auois treſbien fermé toutes les ouuertures, a fin qu'ils ne vinſſẽt point que i'euſſe puiſé la fontaine, ne auſſi que ie l'euſſe veuë, & auſſi qu'ils ne me emblaſſent mon liure. Alors la chaleur du baing qui eſtoit a l'enuiron pour baigner le roy s'eſchauffoit, & allumoit. Et ie fuz en priſon pour vn meſfait 40. iours. Adoncques quant a la fin de quarante iours ie fuz hors de priſon, ie vins regarder la fontaine, & ie veis nubles noires & obſcures, leſquelles durerent par long tẽps, mais brief a la fin ie veis tout ce que mõ cœur deſiroit & n'y eu gueres de peine. Auſſi n'auras tu pas ſi tu ne te deſuoyes en ce mauuais chemin & erreux, faiſant les choſes q̃ nature requiert. Et ie te diz (en mon Dieu) que quicon

quiconques lira mon liure, s'il ne l'ẽ tend par luy, iamais par autres ne l'entendra, quoy qu'il en face. Car en ma parabolle tout y eſt, la practicque, les iours, les couleurs, le regime, la voye, la diſpoſition, la continuation, tout au mieux q̃ i'ay peu faire, pour voſtre digne reuerence, en pitié, en charité, & en compaſsion des poures labourans, en ce precieux art. Ainſi eſt acheué mon liure par la grace de Dieu, le createur, qui donne à tous gens de bonne volonté grace & puiſſance de l'entendre. Car (en mon Dieu) il n'y a guieres de difficulté pour l'entẽdre a qui a bon ſens, ſans y imaginer tant de fantaſies, ne de ſubtilitez: Car tant de ſubtilitez (ie te le dys à toy) ne ſont point de mon intention, ne des ſages. Mais le plain chemin naturel, comme ie t'ay deſia dict, eſt declaire en ma ſpeculatiue.

Parquoy (mes enfans) a qui ce liure paruiendra apres celuy à qui ie l'adreſſe, vueilles prier Dieu pour mon ame, car par mon liure ie prie aſſez veritablement pour vo s corps, & pour vous biens, mais que vous le vueilles croire ſans erreur, & fuyr les errans, & leur opinion, auſſi leur compagnie. Car vous ne ſçauriez penſer le dommage, qui vous en peut aduenir, de la deuiation totale.

***

TABLE DV PRESENT LIVRE TRAICTANT DE la vraye Philoſophie naturelle des metaulx.

LA premiere partie traicte de la façon par laquelle l'auteur eſt paruenu à la uraye cognoiſſance de ceſte diuine œuure. Commençant à la page. 14

En la ſeconde partie l'auteur demonſtre la uraye methode pour faire lecture des liures des philoſophes naturels. à la page. 51

En la tierce partie l'auteur monſtre la practique, ſoubs allegorie. à la page. 145

En ceſte tierce partie trouuerez la façon pour s'aider du grand Roy & ſeul con-

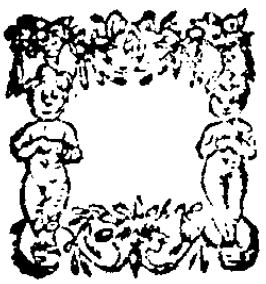
ducteur des philoſophes. à la page. 160
Plus la façon pour faire proiection ſur les metaulx de ceſte diuine œuure. à la page. 161
La façon d'uſer ceſte diuine œuure ſur les perles, & ſur les rubiz. a la page. 163.
Item la façon d'uſer ceſte diuine œuure aux corps humains, pour les guerir des maladies, de les conſeruer en ſanté. à la page. 167. & 163

LE LIVRE DE VENERABLE DOCTEVR ALLEMAND meſsire Bernard Conte de la Marche Treuiſane. a la page 170

LA premiere partie traicte des inuenteurs qui premier trouuerent c'eſt art precieux. à la page. 177
La deuxieſme partie de ce liure traicte de la peine & deſpence de l'auteur depuis le com

le commencement iuſques à la fin, ſelon uerité, & de toutes ſes operations & perſeuerances. à la page. 183

La troiſieme partie eſt des principes & racines des metaux auec raiſons euidentes & philoſophiques. à la page. 245

En la quatrieme & derniere partie l'auteur parlant de la practique la met un peu paraboliquement. à la page. 264.

Fin de la Table.